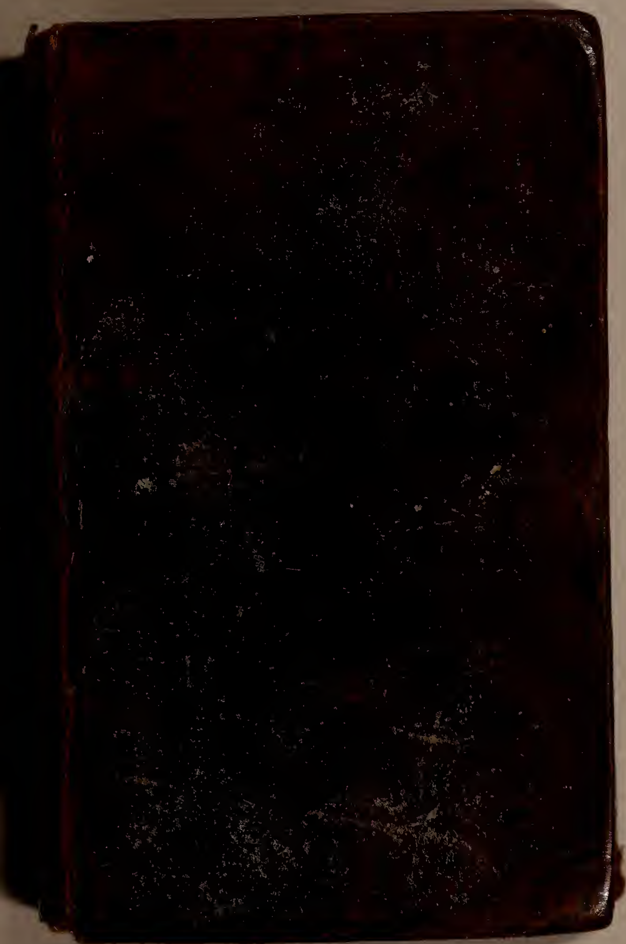
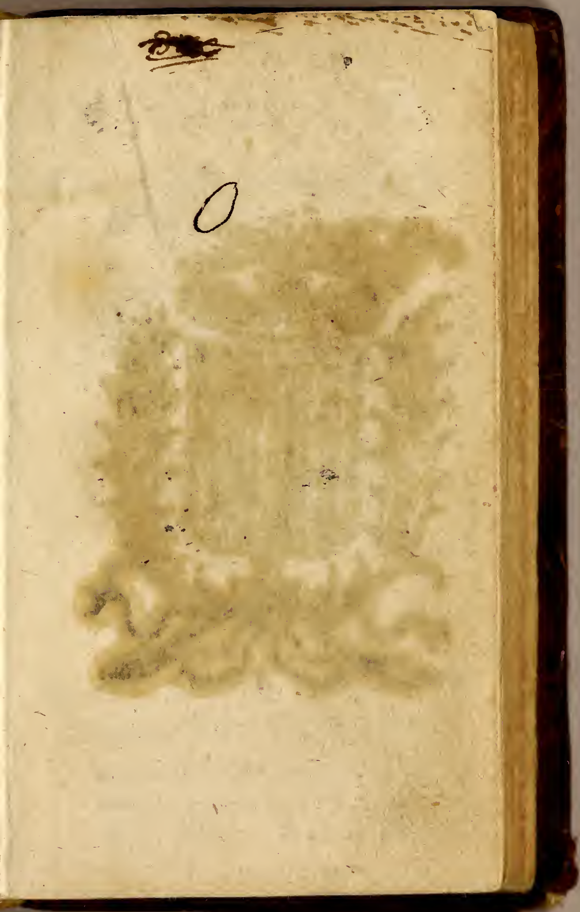



62.





HISTOIRE AMERIQVAINE.

NOVUELLE COMIQVE & Tragicomique.



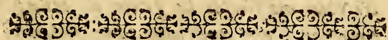
Imprimé à Roüen & ſe vend.

A PARIS,
Chez I. Baptiſte Loyſon, au Palais, à la Croix d'Or, devant la Ste Chapelle.

M. DC. LXXX.

Marquis de Villeneuve





Le Libraire au Lecteur curieux.

AMY LECTEVR, *voyant avec combien de plaisir vous lisez les Avantures qui se sont passées dans vôtre Païs de nos jours, & combien vous faites un bon accueil au* Mercure Galant François ; *Je me suis persuadé que celuy qui vous apprendroit les nouvelles des Païs Etrangers, & qui ne sont pas plus anciennes que ces autres, ne vous donneroit pas moins de satisfaction, & ne seroit pas reçû de vous moins favorablement. Ce qui a fait que depuis quelques semaines m'estant tombé entre les mains trois petites Histoires, dont l'Amerique a esté le Theatre : J'ay crû que je pouvois leur donner le nom de* Mercure Ameriquain, *& j'ay trouvé à propos de vous les presenter, pour contenter vôtre curiosité.*

Si vous me faites la grace de les aprouver, & que vous témoigniez y prendre quelque plaisir, je feray en sorte de vous en fournir souvent de pareilles. Au reste pour venir d'un Païs Etranger, elles ne vous doivent point estre suspectes; La verité ne change point de nature pour changer de climat, & les Peuples de l'Amerique ne sont pas d'une autre nature que ceux de France, pour n'estre pas aussi-bien qu'eux susceptibles de la belle passion, qui fournit le plus de matiere au Mercure de cette Nation qu'on vous presente tous les mois. Si pourtant vous n'y trouvez pas tout le goût que je souhaite, pardonnez du moins au desir que j'ay eu de vous donner toute la satisfaction qu'il m'a esté possible. Esperant cela de vôtre bonté, je reste,

Vôtre Serviteur ***



NOUVELLES DE L'AMERIQUE, OU LE MERCURE AMERIQUAIN.

Histoire de Don Diego de Rivera.

NOUVELLE PREMIERE.



On Auguſtin de Rivera eſtoit Gentil-homme Aragonnois, qui avoit long-temps ſervi le Roy d'Eſpagne dans la Flandre en qualité de Sergent Major, & lors que ſa Majeſté eût fait

la paix avec les Provinces Unies ; il rappella une partie de ſa milice du Païs-bas, afin de ſoulager ſes ſujets. Il gratifia tous ceux qui s'eſtoient bien comportez de charges dans les Indes, où *Don Auguſtin Rivera* eût le Gouvernement de la Province de *Sta. Marta* dans le nouveau Royaume de *Grenade*. Aprés qu'il eût pris ſes dépeſches en Eſpagne & reçû les Ordres du Roy ; il s'embarqua pour aller prendre poſſeſſion de ſon nouveau Gouvernement, & mena ſa famille avec luy. Il avoit un fils âgé environ de vingt-deux ans, qui avoit porté auſſi les armes en Flandre, qu'il mena avec luy afin de luy procurer la premiere place vacante dans la Province d'où il alloit eſtre Gouverneur : & aprés (ſelon qu'il ſe comporteroit) le faire parvenir a de plus haute dignitez.

Ce ſera ce fils, nommé *Don Diego de Rivera*, qui ſera le ſujet de nôtre Hi-

ſtoire. Aprés que ſon Pere fut arrivé dans le Royaume de la *nouvelle Grenade* , il l'envoya à une Ville nommée *Santa Fé de Bogota*, Capitale de ce nouveau Royaume , afin qu'il viſt & connût les mœurs du peuple *Ameriquain*; (parce que, quoy qu'ils ſoient Eſpagnols , ils ne laiſſent pas d'avoir quelque choſe qui differe de l'humeur Caſtillane) & ſe fiſt connoître au Gouverneur de *Sta. Fé* qui eſt autant comme Viceroy ; à quoy *Don Diego* ne conſentit pas volontiers , quoy qu'il n'oſât en déclarer à ſon Pere la cauſe qui eſtoit celle-cy. Il eſtoit devenu amoureux de la fille d'un vieux Capitaine Eſpagnol qui paſſoit dans le meſme Vaiſſeau que *Don Auguſtin* , & venoit pour avoir le Gouvernement d'un Fort ſous l'obeïſſance de ce nouveau Gouverneur de Province : cette fille eſtoit aſſez belle & jeune, & plût tellement à *Don Diego* , qu'il

en devint ſi paſſionné qu'il ne dormoit ni nuit ni jour : & ſon martyre fut d'autant plus grand qu'il n'oſa ſe declarer à ſon Pere , à cauſe que Leonor (c'eſt le nom de cette fille) n'eſtoit pas aſſez riche , ni d'aſſez bonne maiſon , quoy qu'elle eût autant d'amour pour luy qu'il en avoit pour elle. Ils eurent ſouvent des converſations enſemble ſur le Vaiſſeau , & Leonor trouvoit les moyens de ſe dérober de la compagnie de ſon Pere & de ſa Mere pour venir paſſer la nuit & s'entretenir avec ſon nouvel Amant ; Ils paſſoient ſi agreablement ces heureux momens , que ſouvent le jour paroiſſoit , qu'à peine croyoient-ils avoir eſté quelques heures enſemble. La Mer les incommodoit extrémement , mais lors qu'ils avoient le temps de ſe parler , leurs charmans entretiens leur eſtoient un remede tres-ſouverain contre un mal où les

Medecins entendent moins qu'à la goute; enfin le voyage s'acheva, on ſe débarqua à *Sta. Marta*, où il falut que *Don Diego* ſe ſeparât de ſa chere Leonor qui n'eſtoit pas moins triſte que luy. Les Parens de cette fille remarquerent bien qu'il avoit beaucoup d'inclination pour elle, & n'en furent pas fâchez: au contraire ils tâcherent par de ſubtils moyens de faire en ſorte qu'il l'épouſât, ce qu'ils ne firent pas neanmoins paroître aux Parens de ce jeune homme; parce que le Pere de Leonor ſçavoit bien que ſi le Pere de *Don Diego* venoit à ſçavoir l'entremiſe, il ſeroit ſon ennemi, c'eſt pourquoy il fit tenir l'affaire ſecrette. Cependant *Don Diego* reçût ordre de ſon Pere pour partir pour *Santa Fé*, & fut tellement preſſé qu'il n'eut pas le temps d'aller dire adieu à ſa Maîtreſſe, ſi bien qu'il falut monter à cheval. *Don Auguſtin* le voulut acompagner,

mais comme le bon homme ne pouvoit pas ſupporter beaucoup de fatigue, lors qu'il l'eut conduit à deux lieuës de la Ville, il le quitta, & *Don Diego* pourſuivit ſon chemin avec les autres Cavaliers, juſques à ce qu'il remarqua que la nuit approchoit. Alors il prit reſolution de ſe ſeparer de ſa compagnie pour revenir à *Sta. Marta* dire adieu à ſa Maîtreſſe, & pour cet effet il chercha cette excuſe. Il dit à ceux qui le guidoient, qu'il avoit oublié une lettre de change & qu'il faloit que de neceſſité il retournât à la Ville pour l'avoir, & les ſupplia de vouloir l'attendre, qu'il ne tarderoit point, & les rejoindroit à un petit hameau d'Indiens qui eſtoit là proche. Ces hommes qui ne ſe défioient de rien, luy accorderent tout ce qu'il voulut. Eſtant hors de leur veuë il courut la poſte de la belle maniere, tellement qu'il fut à nuit fermante dans la Ville, où il s'en

alla droit chez un de ſes amis, où, pour n'eſtre pas reconnu dans le Château, il prit un habit de ſoldat & s'y en alla, où eſtant entré il ſe découvrit à une eſclave de Leonor (à qui il avoit de la connoiſſance) qui l'introduit au meſme temps dans l'appartement de ſa Maîtreſſe qui fut fort ſurpriſe de le voir ainſi déguiſé, ne ſçachant pas qu'il avoit fait ſon départ pour *Santa Fé* : mais elle le fut bien plus quand *Don Diego* lui fit ſçavoir la cauſe de ſa viſite en luy parlant de cette ſorte.

Madame, puis que je ne puis pas éviter la rigueur de mon Pere qui me force de m'éloigner de ce que j'ay de plus cher au monde, ſçavoir de vos beaux yeux qui ſont les aſtres qui donnent toute la lumiere à mon ame ; il faut me reſoudre à luy obeïr me voyant dans un Pays où je ne connois perſonne, & où je ne ſuis connu que par luy. Mais j'eſpere

que ce banniſſement (car c'eſt ainſi que j'appelle ce voyage) ne durera pas long-temps, & je vous prie que pendant mon abſence vous vous ſouveniez de moy, comme je me ſouviendray de vous : diſant ces paroles il tira ſon portrait de ſa poche qui eſtoit ſur une piece d'or, émaillé & garni d'émeraudes, qu'il donna à ſa belle Leonor : elle le reçût les larmes aux yeux & eut le cœur ſi oppreſſé de douleur, qu'elle fut quelque temps ſans parler. Elle ne manqua pas de rendre le reciproque à ſon Amant, en luy donnant auſſi ſon portrait, qui n'eſtoit pas moins riche, ni bien orné de pierreries que celuy qu'elle avoit reçu. Les deux Amants s'embraſſerent derechef, & ſe dirent mille tendreſſes qui auroient navré le cœur le plus dur. Enfin le coq commençoit à chanter quand *Don Diego* quitta ſa belle pour remonter à cheval, & aller trouver ſes guides

qui l'attendoient dans le hameau d'Indiens : le jour commençoit à paroître quand il arriva où ils estoient, il leur demanda par civilité excuse, & dit qu'il avoit pris un chemin qui l'avoit mené dans des montagnes, d'où il ne croyoit jamais sortir. Cette excuse eust esté capable de leur ôter tout soupçon s'ils en eussent eu. Enfin il ne voulut pas se reposer, il les fit monter à cheval, & poursuivirent leur chemin à *Santa Fé* où ils arriverent heureusement. *Don Diego* ne fut pas long-temps dans cette Ville qu'il y fut connu, toutes les Dames de la Ville admirerent sa belle taille & sa bonne mine, & le nommerent le beau Castillan. Il estoit prié dans toutes les assemblées, parce qu'il touchoit admirablement bien la Guitarre & la Harpe. Toutes les Dames souhaitoient avoir assez de beauté, & assez de richesses pour le pouvoir charmer : el-

les tâchoient toûjours dans les compagnies où il ſe rencontroit de luy donner de l'amour, ſoit en chantant, ou en luy permettant quelque choſe de plus qu'elles ne permettoient aux Galants du Pays : neanmoins pour toutes ces careſſes & pour tous ces objets, *Don Diego* n'oublioit pas ſa belle Leonor, qui eſtoit Caſtillane comme lui, pour qui il ſoûpiroit tous les jours. Mais tandis qu'il regrettoit ainſi l'abſence de ſa Maîtreſſe, il y avoit dans le Château de *Santa Marta* un *Alferes* qui en devint amoureux, & tâcha de luy dérober ce qu'il eſtimoit le plus au monde, & par ſa trahiſon il y reüſſit. Il n'oublia rien pour s'introduire dans les bonnes graces de Leonor, mais comme la choſe eſtoit difficile, il falut qu'il inventât quelque ruſe pour venir à bout de ſes deſſeins ; & pour cet effet il gagna l'eſclave de cette fille qui luy donna une

lettre de *Don Diego*, dans laquelle il témoignoit à sa belle mille regrets de son absence. L'*Alferes* resolut de faire réponse à cette lettre, & y fit parler Leonor de cette sorte.

Fausse Lettre de Leonor à *Don Diego.*

Mon cher Amant, tous les regrets que vous me témoignez de ne me pouvoir voir, sont autant de fléches qui me percent le cœur. Mais je tâcherois de me consoler en quelque façon, si la rigueur de mon Pere n'étoit pas si extrême. Il a resolu de me marier à un Gentil-homme qui est Alferes *dans le Château, il est riche & a des amis, desquels il espere son avancement. Neanmoins ne vous tourmentez point, mon cher cœur, je feray en sorte de m'en desister, & de*

demeurer toûjours vôtre tres-fidelle,
LEONOR.

L'*Alferes* ne manqua pas de faire tenir cette Lettre à *Don Diego*, & de retenir celle que Leonor luy envoyoit ; & cependant il tâchoit par tous les moyens imaginables de donner de l'amour à cette belle. S'il la voyoit aller à la Messe, il y alloit aussi, & tâchoit par quelque détour qu'il prenoit, d'estre premier qu'elle à l'Eglise, afin de luy presenter de l'Eau-benite. Lors qu'il sçavoit qu'elle estoit dans son appartement, il ne manquoit pas d'aller avec sa Guittare devant ses fenêtres & y chanter quelque plainte, ou autre chanson amoureuse : mesme il tâcha de s'insinuer dans les bonnes graces de son Pere, lequel ne songeant plus à *Don Diego*, l'estima, & luy fit paroître qu'il n'estoit pas fâché qu'il rendist quelque service à sa fille, par-

ce que le bon homme eût bien souhaité se voir déchargé d'un si pesant fardeau.

Enfin *Don Diego* reçut la lettre que l'*Alferes* luy fit tenir, où il faisoit parler Leonor, il ne l'eut pas plutost reçeuë qu'il monta à cheval pour revenir à *Sta Marta*, & estant environ à moitié chemin il rencontra son Pere qui l'alloit voir. A sa vuë il pensa se desesperer, il changeoit à tous momens de couleur, il ne sçavoit de quelles raisons pretexter son voyage à *Sta. Marta*: mais enfin la vivacité de son esprit luy fournit celle-cy. Il luy dit donc que la nuit precedente il avoit vu dans sa chambre une grande lumiere, à la lueur de laquelle il s'estoit éveillé en sursaut, & avoit vu un page qui tenoit un flambeau, & derriere luy un vieillard qui luy sembla estre son Pere, que tost aprés cette vision estoit disparuë, & qu'il s'estoit ima-

giné là-dessus que son Pere estoit mort, ce qui l'avoit fait monter à cheval pour venir au plutost voir la verité. *Don Augustin* embrassa son fils, luy témoigna assez de tendresse, & luy dit que ce qu'il avoit vû estoit un signe de sa venuë. *Don Diego* tâcha de cacher sa tristesse le plus qu'il luy fut possible, & quand son Pere remarquoit quelque changement dans son visage, il disoit que cela venoit de la peur qu'il avoit euë de cette vision. Enfin il falut retourner à *Sta. Fé*, où si-tost que *Don Diego* fut arrivé il ne manqua pas d'écrire une lettre à sa Maîtresse, & n'ayant pas la patience d'attendre le Messager ordinaire, il donna de l'argent à un valet d'un de ses amis pour la porter à *Sta. Marta*, & la donner à un amy qu'il avoit là, qui avoit coûtume de les livrer à la negresse de Leonor, laquelle ayant reçû cette lettre, au lieu de la donner à sa Maî-

tresse, la remit entre les mains de l'*Alferes* qui y lût ce qui suit.

MADAME,

De demy mort que j'estois de n'avoir point de vos nouvelles, je suis ressuscité recevant vôtre lettre, mais avec une fureur que je ne vous puis exprimer, lors que j'ay vû le cruel dessein de vôtre Pere qui prétend de vous marier à un autre. J'ay aussitost monté à cheval pour empescher ce nœud fatal qui me pouvoit causer la mort. Mais il semble que ma mauvaise fortune cherchant à me perdre, a fait venir mon Pere ici pour empescher mon dessein, neanmoins je feray en sorte de luy faire trouver bon que je l'acompagne quand il retournera, afin que je vous puisse témoigner que je suis vostre tres-fidele,

DON DIEGO DE RIVERA.

L'*Alferes* contrefit l'écriture de *Don Diego* le mieux qu'il pût & changea cette Lettre en la suivante.

MADAME,

Puis qu'il a plû à la fortune de nous separer pour ne nous plus revoir, il faut nous consoler ; mon Pere s'est transporté icy pour conclurre mon mariage avec la fille du Contador *Major de cette Ville, & m'a menacé de ne me pas reconnoître pour son fils, si je ne consentois à sa volonté. Il n'y a point d'autre remede à cecy que la patience, puisque la rigueur de nos Parens a surmonté nôtre volonté, je ne laisseray pourtant pas,* Madame, *d'estre toute ma vie celuy qui m'estimera heureux d'estre vôtre obligé Serteur,* DON DIEGO DE RIVERA.

Leonor reçût cette Lettre de la perfide Esclave avec joye ; mais elle

n'en eut pas plutoſt fait l'ouverture, que ſa joye ſe changea en la plus grande triſteſſe qu'elle euſt jamais euë. L'*Alferes* à qui les Parens avoient donné aſſez de liberté dans leur maiſon, entra dans un balcon de derriere, où elle s'eſtoit retirée pour répandre des larmes ; il luy demanda la cauſe d'une ſi grande triſteſſe, mais elle ne lui répondit qu'avec un regard qui luy faiſoit aſſez connoître la colere dans laquelle elle eſtoit d'eſtre interrompuë ; & que le plus ſain party qu'il pouvoit prendre eſtoit la retraite, ce qu'il fit ; & auſſi-toſt Leonor ſongea à faire réponſe à *Don Diego*, & luy faire reproche de ſon inconſtance ; ce qu'elle fit promptement, afin que le meſme valet qui avoit apporté la lettre, portât auſſi celle-cy à ſon Maître. Si-toſt qu'elle l'eut écrite, l'Eſclave, au lieu de la porter au valet de *Don Diego*, la porta à l'*Alferes*,

qui avoit déja contre-fait l'écriture de Leonor, & la fit parler en cette maniere.

MONSIEUR,

J'ay reçû la vôtre, par laquelle vous me témoiguez la tristesse que vous avez euë de la nouvelle que vous avez reçuë, que mon pere me vouloit marier à un autre. L'Alferes *dont je vous ay écrit a esté gratifié d'une place de* Castillan *dans la Province de* Cartagene, *si bien que cela luy a attiré l'affection de mon pere qui prétend de me le faire épouser, & m'a commandé de l'aimer. Si bien qu'il faut me resoudre à luy donner la main, ou estre disgraciée de mes parens; je vous prie donc, mon cher* Don Diego, *de vous consoler, & de croire que je ne vous oublieray jamais autant que mon honneur me le permettra, & seray toute ma vie,*

LEONOR.

L'*Alferes* ferma cette lettre & la donna à la negresse, qui la porta au valet de *Don Diego*. L'*Alferes* avoit en effet été gratifié de la Charge de *Castillan*, c'est à dire du Gouvernement d'un Château, dans la Province de *Cartagene*, qui avoit fait que le Pere de Leonor le consideroit davantage ; & elle-même qui, par la fausseté de l'*Alferes*, se voyoit hors d'esperance de jamais posseder *Don Diego*, commença de le souffrir. Voilà comme il trompa ces deux fidelles Amants, & voyant que son affaire n'alloit pas mal, il poussa sa pointe, & fit en sorte que Leonor commença de l'aimer, & luy promit de l'épouser, quoy qu'il restât dans son cœur toûjours quelque souvenir de *Don Diego*. L'*Alferes* fut mandé par son General pour venir prendre possession de sa Charge, & luy donna un mois de temps pour vaquer à ses affaires ; & s'il ne se rendoit dans

ce temps-là où il estoit appellé, qu'il seroit déposé.

Il n'osoit pourtant laisser Leonor pour aller prendre cette possession ; il fit voir au Pere de sa Maîtresse les ordres de son General, & au mesme temps luy demanda sa fille en mariage, qui luy fut accordée par ce bon homme ; qui aussi-tost commanda à sa fille d'aimer l'*Alferes*, & de se resoudre à l'épouser, luy representant que c'estoit une fortune pour elle qui ne venoit pas tous les jours ; & d'autre côté il estoit bien-aise de se décharger de la garde de ce pesant fardeau, parce qu'entre les Espagnols c'est un grand soin que d'avoir de belles filles chez soy, quoy que les autres Nations n'en soient pas exemptes. Enfin l'*Alferes* fit de sa fausseté une verité, il épousa Leonor contre sa volonté & la mena à *Cartagene*.

Laissons-les ensemble goûter les

nouvelles douceurs de leur mariage ; retournons à *Sta. Fé* où eſt nôtre pauvre *Don Diego*, qui penſa ſe deſeſperer à l'ouverture de la lettre que ſon valet luy apporta, croyant qu'elle venoit de la part de Leonor; il envoya ſon valet à *Santa Marta*, pour ſçavoir de bouche s'il eſtoit vray qu'elle fut mariée. Le valet arriva le propre jour de ſes nôces, il en rapporta au plus vîte les nouvelles à ſon Maître, qui en tomba malade & en devint même frenetique: neanmoins penſant à luy-meſme, il jugea que c'eſtoit un mal ſans remede ; & l'affaire eſtant ainſi, c'eſtoit une pure folie de s'attacher ſi fort à un objet de qui on ne pouvoit eſperer que des mal-heurs ; ſi bien que *Don Diego* ſe remit & ſe conſolant luy-même, il reſolût de n'eſtre plus à l'avenir amoureux.

Un jour ſe trouvant un peu mieux, & tout à fait delivré de ſon inquie-

tude, il luy prit envie de s'aller divertir à la Campagne, il prit un Esclave qu'il avoit avec luy, & s'en alla à un Jardin qu'un de ses Amis avoit sur le chemin de *Lima*, viron à une lieuë Espagnole de la Ville de *Santa Fé*. Un soir il prit un fusil & son épée pour aller attendre un chien sauvage qui venoit la nuit manger les melons du Jardin, & pour le tuër il s'estoit caché sur le bord du grand chemin dans un Oranger, afin de n'estre pas vû du chien. Viron sur la minuit commençant à sommeiller, il entendit quelqu'un soûpirer, & s'éveillant en sursaut peu s'en falut qu'il ne tomba du haut de l'arbre dans le chemin; il prêta si bien l'oreille qu'il entendit le trot de quelques Mulets avec une voix gemissante, il fut curieux de descendre pour voir ce que c'estoit. La Lune estoit dans son plein, & on voyoit presque autant que s'il eut esté jour: *Don*

Diego vit deux Mulets sur lesquels estoient montez deux hommes, dont l'un avoit une femme devant luy. Estant curieux de voir ce que c'êtoit, il courut par un autre chemin pour les devancer à un certain lieu où ils devoient passer, il se cacha derriere un petit buisson pour les remarquer distinctement sans être vû ; & quand ils furent au droit du buisson où il estoit caché, la Dame (comme si elle avoit sçû que celuy qui la devoit delivrer estoit-là) commença à gemir & proferer ces paroles assez haut.

Es possible Dios mio, que no ayga un Christiano que me libre d'este empeno.

Cecy veut dire : Est-il possible, mon Dieu ! qu'il n'y ait point icy quelqu'un qui me delivre du peril où je suis ? A ces paroles, *Don Diego* parut & s'écria, oüy Madame ; & incontinent vint fondre sur le muletier qui la tenoit devant luy (car la

mode en Eſpagne eſt , qu'au lieu qu'on porte les femmes en croupe ; on les porte devant :) mais il fut empeſché par l'autre qui ſe mit au paſſage , & qui ſans proferer une ſeule parole , tira un coup de piſtolet ſur luy ; mais par bon-heur il ne luy attrapa que le bord de ſon chapeau. *Don Diego* ne luy pardonna pas , & luy donna ce qu'il avoit preparé pour le chien qui avoit mangé les melons; & voyant un de ſes ennemis à bas , ſe mit en effet de joindre l'autre qui avoit pris la fuite avec la Dame. Pour ne les pas manquer , il monte ſur la mule du mort , & en courant aprés le fugitif qui s'eſtoit détourné du grand chemin , il l'auroit perdu de veuë , n'euſt eſté que la mule ſur laquelle il eſtoit monté , ſe détourna dans le meſme endroit où il s'eſtoit ſauvé avec la Dame ; quoy que ſa penſée fut de luy faire pourſuivre le grand chemin. Mais neanmoins

ſongeant en luy-meſme, il ſe remit en memoire que ces ſortes d'animaux ſe ſuivent toûjours, ce fut pourquoy il la laiſſa aller, dans l'eſperance que le fugitif avoit pris cette route, en quoy il ne ſe trompa pas, car à peine eut-il fait quelque pas, qu'il entendit crier la Dame, ſans toutefois ſçavoir d'où pouvoit venir cette voix; il entendit un ſecond cry qui luy ſembla ſortir de deſſous quelque voûte, il courut au plutoſt vers ce lieu, mais il en eſtoit plus proche qu'il ne croyoit; il entendit encore un cri de la Dame, & reconnut que cela venoit de dedans une caverne ſous des rochers, où autrefois les Indiens avoient demeuré: Il entra reſolument l'épée à la main, & y trouva la Dame ſe défendant contre le muletier. Ce coquin lui avoit voulu paſſer ſon épée au travers du corps & en ſuite ſe ſauver; mais comme la voute eſtoit obſcure, il n'avoit pas

bien vu ce qu'il vouloit percer, & le coup avoit seulement porté dans sa mante; aussi-tost elle le saisit au milieu du corps pour l'empescher de dégager son épée, en attendant qu'il vint du secours. D*on* D*iego* ne pardonna non plus à celui-cy qu'il avoit fait à l'autre : car du moment qu'il eut delivré cette Dame tremblante de peur d'entre ses mains, il le perça d'outre en outre de son épée, dont il mourut à l'heure mesme, & en suite l'ayant fait sortir de la Caverne, il la fit monter sur un des Mulets pour s'en retourner chez luy, où estant arrivé il trouva que tout le monde dormoit encore. Il la fit entrer dans sa chambre, & fit apporter un peu de vin pour la remettre d'une foiblesse où elle estoit tombée, à cause de la fatigue du chemin & de la peur qu'elle avoit euë, & la voyant en cet estat, il ne la voulut pas interroger, quoy qu'il fut tres-curieux

de ſçavoir ſes avantures ; Il la pria ſeulement de ſe mettre ſur ſon lit & de ſe repoſer un peu, ce qu'elle ne refuſa point, & auſſi-toſt il ferma la porte ſur elle, entra dans le balcon qui donnoit ſur le Jardin, où il s'aſſit dans une chaire & paſſa là le reſte de la nuit. Si-toſt que les oyſeaux commencerent à publier la venuë de l'Aurore par leur ramage, il ſe leva & fut éveiller ſon valet qui ne ſavoit rien de toute cette affaire, il l'envoya à la ville pour acheter quelques rafraichiſſemens, & luy ordonna de s'informer de ce qui s'y paſſoit. Aprés qu'il fut party. il entra fort doucement dans ſa chambre pour voir en quel eſtat eſtoit la Dame ; il la trouva éveillée & toute baignée en larmes, il commença à la conſoler, & avant que de ſatisfaire ſa curioſité en l'interrogeant ſur ſes avantures, il commanda qu'on preparât du *Chocolate*, ce qu'on fit au meſme

temps, & une Negresse l'apporta ; mais il le reçut à la porte de sa chambre sans donner le temps à l'Esclave de pouvoir voir la Dame, il luy en presenta un gobelet qu'elle prit avec un tel dégoust, qu'il sembloit qu'elle avoit plus d'envie de mourir que de vivre ; il prit aussi le sien qui n'avoit pas plus de goust que celuy de la Dame. Toute son attention n'êtoit qu'à admirer sa beauté, qui ne cedoit en rien à celle de Leonor, mais plutost la surpassoit. Il me suffit de dire qu'elle estoit belle & d'une taille avantageuse, sans representer ici son visage, la mesure de ses bras, ni la constitution de son corps, cela n'est qu'un amusement qui ne sert à rien qu'à broüiller du papier : mais je diray que sa physionomie témoignoit qu'elle avoit bien de l'esprit. D*on* D*iego* la regarda long-temps sans oser luy demander comment elle s'estoit rencontrée dans cette oc-

casion, & d'où elle estoit; mais reconnoissant le desir qu'il avoit, elle commença à luy parler ainsi : Brave Cavalier, vous voyez ici une malheureuse, à qui vous avez sauvé la vie, qui veut reconnoitre vôtre generosité en vous faisant confidence de son secret; à ces paroles il se rendit fort attentif & la laissa poursuivre, elle luy conta toute son Histoire.

Sçachez, genereux Cavalier, que mon Pere estoit *Castillan*, natif de *Madrid*; aprés avoir rendu de signalez services au Roy son Maître, il fut recompensé de sa Majesté de la Charge de *Cantador Major* du Royaume de *Santa Fé*, où estant arrivé il fut tellement aimé d'un chacun, qu'aprés son temps expiré on supplia sa Majesté qu'il fut continué, ce qu'on obtint; Il se maria à une fille de ce païs, belle & riche, & sortie d'une honneste Famille, il en

eut trois enfans, un fils & deux filles; Mon Frere eſt preſentement en *Eſpagne*, & ma Sœur a épouſé un Marchand *Biſcain* fort riche, qui a un frere avec lequel il veut que je contracte malgré moi; il a de grands biens, mais il n'eſt point à mon gré; Son âge eſt environ de quarante-cinq à quarante-ſix ans; Sa taille eſt mediocre & marche courbé; Ses cheveux ſont plus blancs que noirs; Il a des yeux grands & rouges tout au tour, & chaſſieux; Il a le nez tortu, une grande bouche, les dents noires comme Jeez, & ſon haleine put, & meſme on dit qu'il a des ulceres aux jambes qui luy ſont reſtées du *Mal-François*; & qui pis eſt, on tient qu'il eſt Juif. Enfin voilà en peu de paroles une relation de l'objet pour qui je ſuis icy. Il y a environ un an & demy que cet homme me tourmente, je n'ay pas une nuit de repos; il eſt toujours ſous mes

fenêtres à joüer de la Guittarre, qu'il touche à mon avis aſſez mal ; il eſt fort bien venu auprés de ma Sœur, qui, par avarice, l'excite à me tourmenter, & voudroit que je l'épouſaſſe, afin d'avoir autant de commandement ſur moy comme elle a eu. La Negreſſe du logis vint interrompre la Dame, en faiſant dire à D*on* D*iego* que ſon valet eſtoit de retour de la Ville, & qu'il vouloit luy parler. La Dame qui avoit entendu parler du retour de la Ville, le ſupplia de s'aller informer de ce qui ſe paſſoit, ce qu'il fit : il prit ſon valet avec luy dans le Jardin, & luy demanda ce qu'il avoit apris ; il dit que toute la Ville eſtoit en émotion ; qu'on avoit enlevé la fille de D*on* *Enriquez de Errera*, & que D*on* *Sebaſtian Remoja* qui l'avoit pretenduë en mariage en eſtoit au deſeſpoir. On dit que D*on* *Helena* s'eſt fait enlever pour ne ſe point marier

avec Don *Sebaſtian* ; & ſur les dix heures on a apporté un homme mort qu'on a trouvé ſur le chemin de *Lima* ; quelques-uns ſuppoſent que cet homme voulant empeſcher l'enlevement d'*Helena* , qu'on l'avoit tué. Enfin les Parens de cette fille ont envoyé des gens à *Santa Marta* & à *Cartagene* pour en ſçavoir des nouvelles. Don *Diego* fut auſſi-toſt faire un fidelle recit à ſa Dame, de ce que ſon valet luy avoit rapporté de la Ville. Elle pourſuivit ſon Hiſtoire. Ce *Henri de Errera* , dit-elle, c'eſtoit mon Pere, il n'y a que trois ans qu'il eſt mort ; ce Don *Sebaſtian* c'eſt la perſonne dont je vous ay parlé, & repreſenté la figure ; Et cette malheureuſe *Helena* c'eſt moy, vous verrez comme le perfide tâche à couvrir ſa faute quand je vous auray raconté mon Hiſtoire. Aprés la mort de mon Pere, je demeuray chez ma Sœur qui (comme je vous

ay dit) eſt mariée au Frere de Don *Sebaſtian.* Du jour qu'il eſt venu à *Santa Fé*, je n'ay point eu de repos, je faiſois tout ce que je pouvois pour l'éviter, mais ma Sœur & mon Beau-frere, qui m'eſtoient contraires, me faiſoient toujours tomber entre ſes mains. Quand je vis qu'il n'y avoit point d'autre remede, je pris un logis à part, & j'avertis mon Pere Confeſſeur de ce qui ſe paſſoit: il me conſola & me promit d'en parler à Don *Sebaſtian*, & depuis j'ay bien demeuré trois mois ſans eſtre interrompuë de luy. Cependant il y avoit un jeune homme qui eſtoit auſſi natif de *Santa Fé*, & nous nous eſtions connus dés nôtre enfance, il me venoit voir ſouvent, & moy à dire la verité je le ſouffrois volontiers; Don *Sebaſtian* le ſçut, il en fit ſes plaintes à ma Sœur & à ſon Frere, elle me fit défenſe de le ſouffrir chez moy, & Don *Sebaſtian* le me-

naça de le faire maſſacrer s'il eſtoit aſſez hardy d'y rentrer, il commença à m'obſerver. Je ne ſortois jamais que je ne le viſſe de loin remarquer où j'allois ; ſi c'eſtoit à l'Egliſe, il ne manquoit de s'y trouver le premier pour me preſenter de l'Eau benite. Le pauvre jeune homme dont je vous viens de parler, n'oſa plus me voir ; enfin je me vis dans un deſeſpoir d'eſtre ainſi perſecutée d'un homme que je haïſſois comme la mort : Il taſcha par tous les moyens du monde d'entrer dans mon logis. Il promit à une Eſclave que j'avois, de la mettre en liberté & de luy donner une bonne ſomme d'argent pour ſe marier, moyennant qu'elle le voulut introduire de nuit dans mon appartement. Elle qui le craignoit luy accorda tout : mais il ne fut pas plutoſt ſorti qu'elle me vint rapporter ce qu'il luy avoit propoſé. Je penſai la mal-traiter lors qu'elle me dit

qu'elle n'avoit osé luy rien refuser : neanmoins je me remis en moy-mesme & consideray l'innocence & la fidelité de la Negresse. Je sortis au mesme temps de chez moy & allay chez ma Sœur me plaindre de l'outrage que me faisoit D*on Sebastian*, je ne reçus pas beaucoup de consolation d'elle ; Je fis neanmoins savoir à son mary, que son Frere n'avoit que faire d'esperer d'entrer chez moy : & que quand mesme il obtiendroit l'entrée de ma maison par les menaces qu'il pourroit faire à mes Domestiques, j'aurois soin d'avoir du monde qui lui casseroit le cou, s'il estoit si hardy d'y mettre le pied. Casser le cou, reprit le mary de ma Sœur ; scavez-vous bien Madame, dit-il, qu'on ne casse point le cou aux honnestes gens ? Je le sçay fort bien Monsieur, dis-je, mais ce n'est pas le fait d'un honneste homme d'entreprendre de venir dans ma maison

malgré moy. Enfin ma Sœur appaiſa cette affaire, & me promit qu'il ne m'importuneroit plus. En effet, depuis ce temps-là il ne vint plus aux environs de mon logis comme il avoit de coûtume, il s'abſenta même de la Ville. Cependant ma Sœur me repreſentoit qu'il y alloit de mon intereſt de l'aimer, & que c'eſtoit un homme avec qui je ſerois heureuſe, qu'il eſtoit riche, & qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'il dût vivre longtemps. Je ne luy répondis rien, mais je fis connoître par une maniere de negligence, que je ne pouvois m'aſſujettir à l'aimer. Enfin il s'eſtoit abſenté environ trois ſemaines ou un mois de la Ville, & pour mon malheur il y revint, & me rendant viſite, je luy fis paroître que je n'avois pas changé de reſolution. Il me voulut quereller, & me dit que je me repentirois de ne vouloir pas accepter ſes ſervices, & me reprocha que

j'estois encore jeune, & que je ne considerois pas ce qui me pouvoit estre favorable. Voyez les belles fleurettes que me venoit conter cet honneste homme ; je ne luy répondis rien, sinon qu'il avoit raison de me reprocher que j'estois jeune ; & en mesme temps luy donnay avis d'en aller chercher un autre qui eût plus d'âge & plus d'esprit. A ces paroles il rougit, je ne sçay si c'estoit de honte de m'avoir fait tels discours, ou si c'estoit de rage de ne se pouvoir venger de ma fierté. Enfin il sortit de chez moy fort mal content, quoy qu'il ne le témoignât pas, & quand il fut à la porte, il donna une double pistole à ma Negresse que je querellay fort de l'avoir prise. Trois jours aprés, ma Sœur me vint voir & me convia d'aller souper chez elle ; Je luy demanday si *Don Sebastian* s'y trouveroit, elle me promit que non, & me parla de luy fort à la negli-

gence, ne me conseillant plus de l'aimer : comme innocente & sans aucune malice, je crus qu'il ne songeoit plus à moy, puis que ma Sœur ne m'en parloit pas avec la mesme ardeur qu'elle avoit accoûtumé. Je m'habillay, & laissay ma Negresse à ma maison, & allay chez ma Sœur où je trouvay tres-bonne Compagnie, il y avoit beaucoup de Damoiselles de nôtre connoissance, & comme il n'estoit pas tard, nous joüâmes à l'homme jusques à l'heure du souper ; je fus triste & chagrine une partie de ce soir-là (quoy que la Compagnie me fût fort agreable) par la crainte que j'avois que *Don Sebastian* ne s'y trouvât. Neanmoins quand je vis l'heure du souper venuë, & qu'il ne s'y rencontroit pas, je commençay à avoir plus de joye & de resolution. Enfin aprés avoir joüé l'on soupa, nous fismes tous bonne chere, & aprés le souper nous dansâmes ;

Il y avoit deux nouveaux mariez en la Compagnie,à qui la nuit sembloit déja bien avancée, qui furent cause que l'on se separa, sans cela nous y aurions passé la nuit. Pour moy, n'étant pas à la compagnie de *Don Sebastian*, le temps ne me duroit point, chacun s'estant retiré chez soy, je m'en allay aussi ; ma Negresse m'estoit venuë querir avec une lanterne ; le mary de ma Sœur reconduisoit la Compagnie, si bien qu'on me laissa aller seule afin que le rolle fût mieux joüé. Quand je fus à trois maisons de chez moy, je vis venir un Carosse avec quatre Mules qui alloient grand pas, ce Carosse fut à moy devant que j'eusse le temps de me retirer dans ma porte, & il vint au même temps deux grands coquins de *Noirs* qui me prirent comme s'ils eussent levé un sac de farine, ils me jetterent dans le Carosse, dont on ferma aussi-tost les portieres, & on

commença à toucher. J'estois si étourdie (tant de l'émotion que j'avois, que du roulement du Carosse) que je ne sçavois où j'estois : neanmoins je commençai à faire ma priere à nôtre Seigneur & à Nôtre-Dame de la Conception, qu'il leur plût me garder d'aucun mal. Le Carosse avoit roulé environ un quart d'heure quand j'entendis que je n'estois pas toute seule dedans, ce qui me causa une nouvelle émotion ; Je n'osay pourtant parler, mais celuy qui estoit avec moy commença à me dire : n'ayez pas peur, Madame, on ne vous veut pas de mal, on ne tâche seulement qu'à appaiser vôtre rigueur, & achevant ces paroles il ouvrit une petite lanterne sourde, de laquelle il tira une bougie, qui donna pour moy une funeste clarté, quand je vis que c'estoit *Don Sebastian* qui estoit avec moi dans le Carosse : Il me dit bien des choses que je ne vous

puis pas raconter, pour ne le sçavoir pas moy-mesme, parce que j'êtois si surprise, que je n'entendois point ce qu'il me disoit, & mesme je ne luy pûs rien répondre. Enfin le Carosse s'arresta, on ouvrit la portiere & on m'en tira, je fus menée en une maison de campagne, dans une chambre où il n'y avoit personne que deux hommes qui m'estoient inconnus; je n'avois pas encore eu loisir de regarder autour de moy, que je vis venir *Don Sebastian* avec le mary de ma Sœur dans la chambre. *Don Sanches* (c'est ainsi que le Frere de *Don Sebastian* s'appelloit) il commença à me parler en ces termes : Hé bien, Madame, voulez-vous vous resoudre à donner la main à mon Frere? je crois, continua-t-il, que puisque la volonté de vôtre Sœur & la mienne est ainsi, la vôtre n'y doit pas estre contraire, puisque nous n'avons en cela que l'idée de

vous voir honorablement pourvuë & à vôtre avantage. Je le remerciay de la grace qu'il prétendoit me faire, & luy juray, en la presence de *Don Sebaſtian*, que jamais je ne l'épouſerois, & que j'eſtois preſte de ſouffrir plutoſt la mort. Or ça donc, dit-il Madame, puiſque vous voulez eſtre deſobeïſſante à vos Parens qui veulent voſtre bien, je verray ſi je ne vous pourray pas dompter, il faut vous reſoudre à faire le voyage de *Lima*. Je me reſoudray, dis-je, plûtoſt à faire le voyage de l'autre monde, que de vous épouſer; ni l'un, ni l'autre ne me parla plus, ils me laiſſerent avec ces deux hommes qui eſtoient dans la chambre, qui tâcherent de me reſoudre à épouſer *Don Sebaſtian*, mais ils obtindrent autant de moy comme les deux Freres; voyant donc qu'ils ne pouvoient rien gagner ſur moy, ils me firent ſavoir l'ordre qu'ils avoient, auquel

je ne pûs répondre autre chose sinon qu'ils fissent ce que bon leur sembleroit, mais qu'ils prissent garde qu'il ne leur en arrivât mal; J'avois à peine achevé de parler, qu'ils prirent ma mante de soye & m'en donnerent une d'étoffe pour me garder du serain de la nuit, ils me donnerent aussi une robe de cheval par dessus mes jupes, ils me prirent & me mirent sur une Mule, sur laquelle monta un des deux qui me tenoit devant luy, & l'autre servoit d'escorte : Voila comme ces deux personnes que vous avez rencontrées m'ont enlevée malgré moy. Vous pouvez juger si par là je suis malheureuse de me voir ainsi mal-traitée de ma propre Sœur, qui est cause de mon malheur. Elle finit ces paroles en répandant un torrent de larmes, & tomba en pâmoison, où elle demeura plus de trois heures. *Don Diego* envoya querir un Medecin pour luy ordonner quelque

Cordial pour la faire revenir. Il retint *Helena* dans sa chambre quelque temps avant que de la laisser, & sortit aprés luy avoir fait offre de ses services, pour venger l'affront que *Don Sebastian* luy avoit fait. Elle ne voulut rien accepter de tout ce qu'il luy presenta, mais seulement le supplia de luy vouloir prêter un habit d'homme pour aller elle-mesme dans la Ville, voir comment tout se passoit dans sa maison, & au moins prendre ses Joyaux pour s'en aller en quelqu'autre lieu, jusqu'à ce que les affaires fussent changées. *Don Diego* luy donna un habit dont le Calçon luy venoit bien, mais la Roupille luy estoit trop grande : mais son valet, qui estoit Tailleur de son métier, la luy accommoda; il luy donna aussi une épée & une dague qu'il avoit empruntez de son Amy, à qui appartenoit la maison où il estoit logé. *Helena* s'en fut en cet

équipage

équipage dans la Ville, où elle arriva sur le soir, & alla droit chez elle, & demanda à sa Negresse comment tout alloit ; elle luy répondit que le lendemain sa Sœur devoit venir enlever tous les meubles qui estoient dans la maison, & qu'elle avoit pris les clefs de son cabinet, que neanmoins elle n'avoit pas regardé dedans. *Helena* avoit la clef d'une autre porte qui rendoit dans un grenier, & par le moyen d'une trape on pouvoit entrer dans ce cabinet ; ce qu'elle fit, & prit tous ces bijoux & ce qu'elle pût porter sans empeschement, puis s'enfuit : mais malheureusement en sortant du logis, elle rencontra son beau-frere qui y entroit & la voulut arrêter. Et comme elle estoit en habit d'homme, il crut que c'estoit celuy qui avoit delivré *Helena* ; parce qu'il savoit bien que les deux hommes à qui on l'avoit livrée, pour la mener à *Lima*, avoient

esté tuez. Il tira au mesme temps l'épée ; *Helena* la tira aussi, & tâcha de se dégager de luy, ce qu'elle fit, & pour avoir plus de liberté, elle laissa tomber l'épée, *Don Sanches* courut aprés, mais il ne la pût attraper. La Negresse qui estoit en haut descendit au bruit qu'il avoit fait, & ramassa l'épée qu'elle reconnut estre celle que sa Maîtresse portoit : mais *Don Sanches* entra aussi-tost qui la luy arracha des mains, luy en donna quelques coups du plat, & luy dit qu'elle savoit bien où estoit sa Maîtresse, la pauvre Esclave jura que non. Il voulut coucher dans la maison cette nuit-là, & le lendemain il fit crier par la Ville, qu'il avoit trouvé un homme mort, que son épée estoit en un tel lieu, & qu'on pouvoit venir voir si on le reconnoîtroit; il s'estoit caché derriere une tapisserie, pendant que plusieurs personnes estoient venuës visiter l'épée trou-

vée avec l'homme mort, & il y estoit encore lors que l'Ami de *Don Diego* entra, & reconnut que c'estoit la sienne. Il dit d'abord que c'estoit une épée qu'il avoit prêtée à un sien Ami, qu'il faloit qu'on l'eût tué, & qu'il croyoit qu'il fût à sa metairie hors la Ville. *Don Sanches* fut fort ravi de ce qu'il avoit entendu; il fut aussi-tost avertir la Justice, & la mena où êtoit *Don Diego*, qu'il fit prendre & le fit mettre prisonnier, disant qu'il avoit tué les deux hommes que l'on avoit trouvez morts sur le grand chemin, & qu'il l'avoit voulu tuër luy-mesme, mais qu'il l'avoit desarmé, & montra en mesme temps l'épée. *Don Diego* se défendit d'abord, disant que veritablement c'estoit son épée, mais que comme il ne la portoit plus, il l'avoit donnée à un valet qui l'avoit autrefois servi, & qui estoit hors de chez luy.

Helena estoit encore dans la Ville,

qui entendit que *Don Diego* eſtoit priſonnier, qu'on l'accuſoit d'avoir tué les deux hommes qu'on avoit trouvez morts ſur le chemin de *Lima*; & de plus, on diſoit qu'il l'avoit enlevée elle-meſme, que cependant il ne vouloit rien confeſſer, & que le lendemain on luy devoit donner la genne. Elle ne voulut pas eſtre ingrate à une perſonne qui luy avoit fait tant de bien, mais prit reſolution de le delivrer de la mort; & pour cet effet elle fut chez ſon Pere Confeſſeur, qui eſtoit de l'Ordre de S. Dominique, & luy conta comme l'affaire ſe paſſoit, le priant en meſme temps de luy vouloir prêter un habit de Religieux, & de luy faire la grace de venir avec elle dans la priſon où eſtoit detenu *Don Diego*. Le Religieux voyant qu'elle avoit une bonne intention, vû qu'elle vouloit ſauver la vie à un innocent, ne fit point de difficulté de luy donner un habit

dont elle ſe vêtit, & meſme alla avec elle dans la priſon, que le Geolier ouvrit volontiers dés que le Pere Dominiquain frappa, & n'eut point de ſoupçon d'*Helena*, la prenant pour un jeune Frere Lay qui accompagnoit le Pere, lequel diſoit venir pour conſoler le Priſonnier : elle n'entra pas ſi toſt dans la chambre où eſtoit *Don Diego*, qu'il ne la reconnut, quoy qu'elle fut déguiſée, & ſe vint mettre à genoux devant elle, luy parlant ainſi : Ah ! Madame, comment oſez-vous vous mettre en tel peril, pour venir voir un miſerable comme je ſuis, qui n'a peut-eſtre qu'un jour ou deux à vivre. Mon cher *Don Diego*, répondit *Helena*, quand il iroit de ma vie, je ne ferois que ce que je dois à vôtre generoſité, qui m'a ſauvé la mienne ; & nous venons icy pour vous en retirer. Alors elle luy donna l'habit de Dominiquain & ſe revêtit du ſien ; & ce qui vint bien

à propos, fut qu'il portoit une perruque qu'il luy laissa aussi, & demeura avec sa teste rasée sans cheveux, comme vont ordinairement les Freres Lais; en suite ils s'embrasserent, & elle luy donna un Diamant de grand prix avec une bourse où il y avoit un bon nombre de pistoles. Aprés le Pere Dominiquain & le nouveau Frere sortirent de la Prison, où ils laisserent *Helena* pour les gages, & s'en furent au Convent, où *Don Diego* demeura jusques à ce qu'on luy eut fait un habit, & qu'on luy eut acheté un Cheval, ce qui fut prest en trois jours. Il monta à cheval sur le soir, ayant avec luy son valet qui l'estoit venu trouver dans le Convent. Il laissa une Lettre au Pere Dominiquain pour faire tenir à *Helena*, de la quelle voici la teneur.

Lettre de *Don Diego* envoyée à *Helena* dans la Prison.

MADAME,

La resolution que je prens ici de m'éloigner de vous, n'est pas pour éviter la mort, que je ne sçaurois souffrir avec plus de courage & de gloire, qu'à vôtre service. Mais c'est pour me conserver la vie, que j'espere employer entierement à reconnoître le bien-fait que j'ay reçû de vous, & pour vous faire voir combien je me sens redevable à vôtre generosité. Je m'en vay prendre le chemin de Lima, *où mon Pere m'envoye pour soliciter une affaire auprés du Vice-Roy du* Perou, *& n'espere pas y faire long sejour, sans avoir la satisfaction de me revoir à vos pieds comme le plus humble de tous ceux que vous commandez.*

DON DIEGO DE RIVERA.

En effet, le Pere de *Don Diego* luy avoit envoyé une Lettre de Change, avec ordre de prendre le chemin de *Lima*, pour demander justice au Vice-Roy, d'un affront qu'il avoit reçû du Gouverneur de *Cartagene*. *Don Augustin* auroit luy-mesme entrepris le voyage, mais comme l'âge en quelque façon ne luy permettoit pas de souffrir tant de fatigue, il se resolut d'envoyer cette commission à son fils, ignorant encore, pour lors, la peine où il estoit. Neanmoins le bonheur voulut qu'il fut delivré lors qu'il reçût ces ordres.

Il fit donc ses diligences pour partir, & aller executer ce qui lui étoit ordonné, aprés avoir bien recommandé au Pere Dominiquain d'avoir soin de sa chere *Helena*, (pour laquelle il estoit plus passionné, qu'il n'avoit jamais esté pour Leonor, quoy qu'il l'aimât extrémement,) & remit entre les mains du Religieux la

bourse qu'elle luy avoit donnée, afin de l'assister si elle en avoit besoin. Le Pere Dominiquain luy promit de faire tout ce qui luy seroit possible pour son service, & pour celuy de cette Prisonniere, quoy que son innocence fut si grande & si manifeste, qu'elle n'en avoit pas besoin, selon une veritable Justice, pour se delivrer.

Rien n'affligeoit plus *Don Diego* dans cette occasion, que de ne pouvoir pas joüir du bon-heur de parler à *Helena* avant que de partir. Enfin, le temps & les affaires le pressant, il fut obligé de monter à cheval & de commencer son voyage, accompagné de son valet seulement. Il arriva en bref à *Lima*, & neanmoins peu s'en falut qu'il n'y arrivât trop tard, parce que sa Partie avoit déja esté devant le Vice-Roy, & avoit plaidé sa Cause sans contredit. Si-tost qu'il fut arrivé, ou le lendemain, il ne manqua pas d'aller faire la reverence

au Vice-Roy, & presenta ses papiers: mais, *comme dit le Proverbe*, les premiers ont l'avantage. Il ne fut point écouté, & fut obligé de se retirer sans avoir pû obtenir la permission de pouvoir donner connoissance de sa Cause, ou pour mieux dire, la défendre; il se retira fort melancolique & ne pût dîner ce jour-là. Le premier jour de son arrivée à *Lima*, (qu'en Espagnol on appelle *Ciudad de los Reyes*) il s'estoit un peu promené dans les ruës pour voir la Ville, & passant par un certain quartier où il y avoit d'assez beaux Jardinages, & d'assez belles allées d'Orangers; il avoit entendu toucher une Harpe sur un balcon avec un accord de Guittarre, ce qui l'avoit charmé. Il retourna vers ce quartier, dans l'esperance d'entendre encore cette melodie, parce qu'il estoit à peu prés la mesme heure que le jour d'auparavant. C'estoit pour tâcher

de divertir ſon chagrin, & en meſme temps ſonger aux moyens de pourſuivre ſon affaire avantageuſement contre ſa Partie, qui avoit bien plus de credit que luy. Il arriva ſous ce balcon un moment devant qu'on commençât le meſme concert, qui ſembloit ne ſe faire que pour luy. La Dame qui touchoit la Harpe ſe voulut faire voir à luy en ouvrant une feneſtre pour recevoir l'air qui venoit de la Mer : elle luy parut ſi charmante qu'il changea de place pour la voir plus à ſon aiſe ; dequoy s'eſtant apperçûë, elle luy donna autant de temps comme il en voulut, & il fut le premier qui ſe retira, de peur de luy eſtre incommode.

Il n'eſtoit pas encore fort éloigné de là, qu'un petit *Noir* luy vint apporter un billet, le contenu duquel vous allez lire, ſi vous en voulez prendre la peine.

MONSIEUR,

Ce que j'ay pû remarquer en vous hier & aujourd'huy, m'a fait croire que vous estes Etranger; & j'ay remarqué, si je ne me trompe, que vous avez eu quelque satisfaction à entendre toucher une Harpe dans le Balcon du Jardin. Si vous avez la bonté de suivre le porteur de ce billet, on tâchera à vous donner une satisfaction entiere.

Don Diego n'eut pas besoin de lire deux fois ce billet pour y consentir. Il suivit ce petit *Noir*, lequel le conduisit dans un Jardin d'Orangers, entre lesquels il y avoit des tonnelles de Jasmin. Quand il eut fait presque le tour du Jardin, le petit *Noir* le pria d'attendre un moment, pendant qu'il iroit voir si personne ne venoit. Il attendit prés d'une demie-heure,

aprés lequel temps le petit *Noir* revint, & le mena proche un appartement où il le fit entrer par une porte secrette, puis le conduit dans une Sale tres-bien meublée à l'Espagnole: c'est à dire, de chaises, de fauteüils, & de belles nates, avec plusieurs rares Peintures, (parce qu'on y trouve rarement des Tapisseries.)

Si-tost qu'il y fut entré, le petit *Negre* luy presenta un fauteüil, & sortit l'ayant laissé seul, mais il ne fut pas long-temps sans avoir compagnie. Il avoit les yeux sur une peinture qui representoit l'incendie des Navires Espagnols, faite par les Hollandois dans le Port de *Callao*, lors que (sans qu'il eut oüi ouvrir aucune porte) la Dame qu'il avoit veuë dans le Balcon parut devant luy. Elle ne luy sembla pas moins belle qu'*Eleonor* & *Helena*, mais neanmoins cette surprise le troubla un peu, n'ayant pas esté averti de son-

arrivée dans cette Sale. La Dame le voyant ainsi interdit, luy parla la premiere en cette sorte : Monsieur, peut-estre que ma hardiesse vous fera juger temerairement de moy;mais vous sçavez qu'on ne craint quelquefois pas de mettre sa reputation en peril, pour satisfaire à sa volonté, qui souvent, dans le fonds, n'est qu'une bagatelle. Mais en ce rencontre je n'ay pas craint de perdre la mienne, en vous faisant entrer dans mon logis. Je vous vis hier sous mon Balcon, & remarquay que vous preniez de la satisfaction à entendre une Harpe que ma Suivante touchoit. Les Etrangers nous sont ici rares, & particulierement les Personnes comme vous ; C'est pourquoy je vous prie de ne pas trouver mauvais que j'aye pris la hardiesse de vous faire venir ici : puisque mon intention a esté aussi-bien de vous satisfaire, comme de me satisfaire moy-mesme.

Don Diego luy répondit avec autant de civilité, qu'il avoit accouſtumé de traiter avec les honneſtes gens. La Dame fit venir des confitures, & tâcha de le regaler : Elle ne manqua pas de faire venir ſa Suivante, pour toucher la Harpe, & elle-meſme prit une Guitarre, qu'elle touchoit extrémement bien, & firent un accord; elle chanta par intervales, ce qui le charma plus que tout le reſte. Aprés la Collation, les Inſtrumens ceſſerent, & ils entrerent en converſation. La Dame ne manqua pas de luy demander ce qui l'amenoit à *Lima*, luy tout joyeux de l'informer du ſujet de ce voyage, pour ſatisfaire ſa curioſité luy conta toute ſon affaire, & comment tout cela c'eſtoit paſſé juſqu'alors ; n'oubliant pas à luy dire le peu de ſatisfaction qu'il avoit euë du Vice-Roy. La Dame, aprés avoir écouté attentivement toute l'hiſtoire, le pria de ſe raſſeurer

& de ne se point mettre en peine : Elle luy fit offre de ses services auprés du Vice-Roy ; luy representant qu'elle avoit des Amis puissans, lesquels asseurément contribueroient beaucoup à l'avancement de cette affaire ; *Don Diego* luy en fit ses remerciemens avec sa civilité ordinaire. Elle le convia de la revenir voir le lendemain, & qu'on parleroit plus amplement de cette affaire-là. Surquoy il prit congé d'elle & s'en retourna à son logis, où il trouva son valet qui estoit fort en peine de luy, ne sçachant pas ce qui luy estoit arrivé.

Don Diego l'envoya à la Ville, & aprés luy avoir bien marqué le logis de cette Dame, luy commanda de s'aller informer exactement quelles personnes demeuroient dans cette Maison. Le valet n'estant aucunement connu dans la Ville, s'aquitta tres-bien de ce message, & rapporta

à ſon Maître une heure aprés, que cette Maiſon-là appartenoit à la *Senora Dona Luzia de Mandoza*, qui eſtoit une Dame que le Vice-Roy du Perou entretenoit, & chez laquelle il venoit ſouvent ſe divertir. *Don Diego* faiſant reflexion à ce qu'elle luy avoit dit : Qu'elle avoit des Amis puiſſans qui pouvoient beaucoup auprés de ce Vice-Roy ; il jugea qu'il y alloit de ſon intereſt de faire connoiſſance avec elle, & qu'elle pouroit eſtre la cauſe du gain de ſon procés. C'eſt pourquoy il s'habilla le lendemain le plus leſtement qu'il pût, & fut rendre viſite à la Dame. Le petit *Noir*, qui le vit venir de loin, alla au devant de lui & l'emmena par le meſme chemin par où il l'avoit mené la premiere fois, & le fit entrer par la meſme porte dans le logis de D*ona Luzia*, qui le reçût fort magnifiquement.

J'ay dit que D*on* D*iego* s'eſtoit bien

ajuſté ; mais la belle *Luzia* en avoit fait le meſme de ſon côté, elle luy fit tres bon viſage, & aprés l'avoir bien regalé, elle luy parla elle-meſme du procés la premiere, & luy dit aſſez familierement, que le Vice-Roy du Perou luy donnoit dequoy ſubſiſter, & qu'il avoit de l'eſtime pour elle ; qu'elle ne pouvoit admettre à aucun Galant la liberté de luy parler ſans luy faire tort ; mais que c'eſtoit un homme qui avançoit ſur l'âge, & que ſi ce n'eſtoit pour le grand bien qu'elle en eſperoit, elle ne le voudroit pas voir, bien loin de le ſouffrir. De plus, elle dit qu'elle avoit aſſez de credit ſur luy, pour (par ſes raiſons) faire que ce procés fut vuidé tout à fait à l'avantage de Don Diego, ou, pour mieux dire, de ſon Pere pour qui il ſolicitoit. Elle luy dit auſſi, que pour ne point donner de ſoupçon, il faloit uſer de quelque ſtratageme, & que pour ôter tout

ſujet de mal parler aux voiſins , elle devoit faire courir le bruit que c'êtoit le Frere de ſa Tante qui l'eſtoit venu voir ; & qu'au Vice-Roy elle luy feroit croire qu'elle avoit bien des obligations au Pere de D*on* D*iego*, pour divers ſervices qu'il avoit rendus autrefois à ſon Pere , & depuis encore à toute ſa Famille. Enfin elle luy perſuada ſi bien les avantages qu'elle lui feroit avoir ſur ſa Partie , par ſon moyen ; qu'il ne s'étudia plus qu'aux moyens de plaire à D*ona Luzia* , à quoy il reüſſit heureuſement & ſans beaucoup de peine. Ses progrés furent tels dans ſes bonnes graces, qu'elle le pria elle-meſme de l'aimer.

Elle ne manqua pas à luy tenir ſes promeſſes , & executa ſon projet ſelon ſa volonté ; Mais elle fit traîner un peu l'affaire : empeſchant pourtant que les parties adverſes n'euſſent plus d'Audiance auprés du Vice-Roy. Ce qui ne les ſurprit pas

peu, ignorant que *Don Diego* eut de ſi grands amis auprés de ſon Excellence. Ils firent recherche de ce qui pouvoit cauſer ce retardement du procés, mais ils ne peurent rien découvrir. Si bien qu'ils reſolurent de faire maſſacrer *Don Diego*; mais cela fut découvert par une perſonne à qui *Dona Luzia* avoit donné charge de prendre garde : parce qu'il s'eſtoit plaint à elle que ſes Parties luy vouloient bien du mal; & que peut-eſtre (comme c'eſt aſſez la coûtume en Eſpagne, que ce qu'on ne peut avoir par voye de Juſtice, on tâche de l'avoir par une voye moins honneſte) ils luy joüeroient un mauvais tour.

Elle avoit fait retarder le procés, afin de joüir plus long-temps de ſa preſence, parce qu'elle ſe divertiſſoit tous les jours avec luy. Et il y avoit prés de ſix mois que cela duroit, quand Don *Diego* commença à s'ennuyer de ne point rece-

voir de nouvelles de sa chere *Helena.*

Il fut supplier *Dona Luzia* de vouloir luy faire donner Sentence, disant pour excuse, que son Pere estoit fort sur l'âge, & que le déplaisir qu'il pouvoit prendre de cette affaire qui n'avançoit point, luy pouroit causer la mort, ou du moins tomber dans quelque infirmité facheuse. Elle, qui n'avoit pas peu d'esprit, jugea d'abord que ce n'estoit qu'une excuse, en attribuant la cause à un manquement d'argent, parce qu'il l'avoit toûjours porté beau, & il estoit à croire qu'il avoit fait de grandes dépenses. Elle luy fit donc offre d'argent ; mais il la remercia civilement, & n'en voulut pas prendre ; Et pour luy faire voir que l'argent ne luy manquoit pas, il luy montra une lettre de change de mille pistoles, qu'il n'avoit pas encore tirée. Alors *Dona Luzia* crût *Don Diego*, & commença à luy parler de

cette façon : Je puis bien faire vuider voſtre procés dés demain, mais je crains qu'en vous le faiſant gagner, je ne perde auſſi-toſt la preſence de voſtre perſonne. A ces paroles D*on* D*iego* luy proteſta, que non : Et que ſi-toſt qu'il auroit rendu compte à ſon Pere de ſes affaires, il retourneroit à *Lima* ; parce que le ſejour & le climat de ce lieu luy plaiſoient fort : Et puis, Madame, (quand il n'y auroit pas d'autre ſujet, que de rendre ſervice à une perſonne comme vous) n'entreprendroit-on pas d'aller au bout du monde ? D*ona Luzia* fut fort ſatisfaite de ce petit Compliment, & luy octroya tout ce qu'il voulut. Deux jours aprés ſon procés fut jugé par une Sentence donnée contre ſes Parties, qui furent extrémement ſurpriſes du mauvais ſuccés d'une affaire, qui dans le commencement de leurs pourſuites avoit ſemblé ne leur promettre que

tout le contraire de ce qui leur eſtoit arrivé, ne ſe doutant pas que la ſeule bonne mine de D*on* D*iego* fut la cauſe de ce grand changement dans leur procés.

D*on* D*iego* demeura encore quelque temps dans *Lima*, aprés avoir terminé ſes affaires, pour voir ce que ſes Parties feroient. Mais lors qu'ils virent qu'il n'y avoit point d'apel pour eux, ils ſe retirerent; ne pouvant plus auſſi ſupporter la grande dépenſe d'un ſi long ſejour: ce que pouvoit bien facilement faire D*on* D*iego*, qui eſtoit aidé, ou, s'il faut ainſi dire, entretenu par la belle D*ona Luzia*.

Il eut le plaiſir de voir partir ſes Parties, triſtes au poſſible de leur infortuné voyage: Et peu de temps aprés, il prit congé de ſa belle; avec promeſſe expreſſe, neanmoins, de la revenir voir. Elle luy fit preſent d'une Croix d'or garnie d'Emeraudes

Orientales, qu'il accepta ; il luy en fit un autre qui ne fut pas peu estimé d'elle, quoy qu'il ne fut pas de si grande valeur ; c'estoit un Anneau couronné, avec une Teste couronnée de Lauriers entourez de Diamans. Et en le luy presentant, il prit un baiser sur sa bouche de coral, puis monta à cheval prenant le chemin de *Santa Fé* suivi de son valet.

Don Diego arriva en peu de jours à *S. Jacques de las Montagnas*, qui est une Ville qui est environ à moitié chemin de *Lima* & de *Santa Fé*. Estant arrivé là, il trouva bon de se reposer un peu, à cause de quelque indisposition qu'il avoit euë en chemin, & afin que s'il tomboit malade, il pût avec plus de facilité avoir le secours des Medecins. Mais aprés qu'il eut pris un peu de repos, son indisposition se passa, ce qui luy fit croire qu'elle n'estoit venuë que de la fatigue du chemin, & de l'ardeur du Soleil,

Soleil, qui eſt exceſſive en ce païs-là. Il en fut quitte pour quelques petits accez de fiévre, dont il fut gueri aux premiers remedes. En ſuite il y ſejourna encore quelques jours pour fortifier ſa ſanté.

Pendant ce temps-là il fit quelques connoiſſances avec la Nobleſſe de cette Ville, avec laquelle il paſſa fort bien ſon temps. Un jour il s'alla promener hors de la Ville (accompagné de ſon valet ſeulement) pour voir un Jardin, où il avoit un jour apperçû une belle Dame ſe promener; mais y eſtant arrivé, il ne l'y trouva pas. Il paſſa plus outre, en marchant la teſte baiſſée, comme un homme qui avoit l'eſprit agité & fort inquiet. Aprés avoir marché quelque temps dans cette poſture, il commença à s'entretenir avec ſon valet, de ſa belle *Helena*, & dit, qu'il voudroit avoir donné cent piſtolles, & en avoir des nouvelles.

A peine eut-il achevé de dire ces paroles qu'il apperçût deux hommes, montez ſur des mulets, un deſquels avoit une femme devant luy. Ils eſtoient veſtus à la mode de la campagne, ou, pour mieux dire, en Païſans de ce païs-là; & la Dame avoit une mante, qui la cachoit, avec un chapeau ſur ſa teſte, ſi bien qu'on ne la pouvoit pas connoiſtre. Mais elle reconnut bien *Don Diego* paſſant auprés de luy, & pour en donner des marques elle voulut ouvrir ſa mante; mais l'homme qui la gardoit l'en empeſcha. Elle luy fit neanmoins voir ſa main, & d'abord il ſoupçonna que ce fuſt *Helena*, qu'on enlevoit pour la ſeconde fois: il le dit à ſon valet, qui ſe détourna pour les voir par derriere, & apperçût tomber quelque choſe de la mulle ſur laquelle eſtoient montez l'homme & la femme. Il en avertit ſon Maiſtre, qui ne manqua pas de l'en-

voyer voir ce que c'estoit. Il y courut donc, & trouva un Reliquaire, qui estoit attaché à un petit bout de ruban, qui paroissoit estre mâché. Le valet de *Don Diego* luy apporta ceci, sans s'amuser à le considerer beaucoup. Si-tost qu'il eut regardé le Reliquaire, il ne douta plus que ce ne fust sa chere *Helena*, à qui il l'avoit donné avant son départ de *Santa Fé.* Il se resolut avec son valet de courir aprés ceux qui l'enlevoient, à dessein de les jetter par surprise à bas du mulet, devant qu'ils peussent estre sur leurs gardes; parce qu'ils avoient des armes à feu, & D*on* D*iego* & son valet n'avoient que chacun son épée, & son poignard. Le valet promit à son Maître de s'acquitter bien de son devoir, l'assurant, que quand mesme il auroit du desavantage, il ne l'abandonneroit jamais, qu'en perdant la vie.

Dans cette resolution, ils suivirent

les mulets à grands pas, qu'ils attrapperent bien-toſt, & vinrent à bout de leur deſſein, avec un heureux ſuccez. D*on* D*iego* fut attaquer celui qui portoit la Dame devant lui, & ſon valet celui qui ſervoit d'eſcorte; & cela ſe fit avec tant d'adreſſe, que les deux hommes n'eurent pas le temps de voir ceux qui les attaquoient. Car au meſme inſtant que D*on* D*iego* eut reconnu ſa chere *Helena*, il cria à ſon valet : Tuë. Auſſi-toſt il tira ſon poignard, & en perça le miſerable, qu'il avoit jetté à bas de la mulle. D*on* D*iego* en fit autant à celuy qui tenoit *Helena*, quoy qu'il fiſt de la reſiſtance, & qu'il tirât un coup de Piſtolet, mais par bon-heur la balle paſſant par deſſous ſon bras, ne perça que ſa manche, & ce fut la derniere action qu'il fit de ſa vie. Car D*on* D*iego* luy enfonça ſon poignard juſqu'au cœur; de ſorte qu'il delivra ſa belle *Helena*. Et

pour ne perdre point de temps, il commanda à ſon valet d'aller prendre une valiſe qu'il avoit laiſſée à ſon Auberge, dans laquelle eſtoient ſes papiers, & de la luy apporter ſans rien dire.

Pendant que ce garçon s'aquitta de cette commiſſion, il traîna ces deux cadavres dans un boquet qui n'eſtoit pas fort éloigné du chemin, & les couvrit de quelques feüillages, dont il y avoit fort grande abondance en cette ſaiſon. Il ramaſſa auſſi & ôta hors du paſſage le ſang qui y eſtoit répandu, afin d'éviter les mauvaiſes ſuites de cette execution, ce qu'il fit facilement; cette place n'êtant que de la pouſſiere fort épaiſſe, dans laquelle le ſang s'abreuva dans un inſtant. A peine avoit-il achevé, que ſon valet arriva & luy apporta la valiſe, qu'il luy commanda d'attacher ſur l'une des deux mules, puis il monta avec ſa chere *Helena* ſur

l'autre ; & auſſi-toſt prirent le chemin de la Province de *Popayan*, où ils arriverent peu de jours aprés. Ils ſe firent de part & d'autre tout le bon accueil qu'on peut s'imaginer de deux perſonnes qui s'aimoient tendrement, & de qui l'amour avoit eſté fortifié par une ſi admirable avanture aprés une longue abſence. *Helena* ne ſonga plus auſſi tant à la fatigue qu'elle avoit ſoufferte ſur le chemin avec ſes raviſſeurs, qu'au plaiſir de ſe revoir avec *Don Diego*. Ils arriverent dans une Ville nommée *Cartago la Vieja*, d'où, auſſi-toſt qu'ils eurent choiſi une Auberge, il envoya ſon valet à *Santa Fé*, qui n'en êtoit pas fort éloignée pour apprendre ce qui s'y paſſoit au ſujet d'*Helena* & de luy. Et en attendant ſon retour, il tâcha de la divertir, n'oubliant pas à luy demander comment tout c'eſtoit paſſé durant ſon abſence, & de qu'elle façon eſtoit

arrivé ce second enlevement. Elle le luy raconta en cette sorte ; aprés que vous fûtes parti de la Prison avec le Pere Dominiquain, la Justice me fit venir pour m'interroger, & estant devant les Juges, un d'eux commença à me parler ainsi : ça, *Don Diego*, vous savez bien pour quel sujet nous sommes icy : Nous avons resolu d'en venir à l'extrémité avec vous, & de vous faire souffrir la genne, si vous ne voulez confesser de gré le crime que vous avez commis en enlevant *Helena*, & tuant deux hommes qui la vouloient delivrer d'entre vos mains. Nous esperons, neanmoins, que vous vous reconcilierez avec nôtre Seigneur, si vous ne l'avez déja fait, & que vous confesserez la verité sans souffrir aucun tourment. Je ne leur répondis là-dessus aucune chose ; sinon, qu'ils devoient regarder à qui ils parloient, & les priay de me dire, si ceux qu'on

avoit offenſez eſtoient les criminels. Ils me demanderent, ſi je ne m'appellois pas *Don Diego de Rivera*; Je leur répondis, que j'eſtois la fille de *Don Henriquez de Errera*, qu'un inſolent avoit eu la hardieſſe de m'enlever; & qu'un genereux Cavalier m'avoit delivrée d'entre ſes mains; que je ne connoiſſois ni l'un, ni l'autre, & ne ſavois non plus ce qu'ils eſtoient devenus. Je leur dis auſſi, que la cauſe pourquoy ils me voyoient dans une Priſon, comme une perſonne qui a commis un crime, eſtoit: qu'eſtant venuë dans mon logis en habit d'homme, afin de n'eſtre pas reconnuë, mon beau-frere m'avoit voulu arrêter, & que j'avois tiré l'épée contre luy pour tâcher de me défendre; mais que me trouvant trop preſſée, j'avois cherché mon ſalut dans la fuite, que pour la faire plus facilement, j'avois laiſſé tomber mon épée, qui avoit eſté recon-

nuë pour celle d'un Cavalier innocent à qui je devois ma vie & mon honneur, & qu'on m'avoit emmenée prisonniere en sa place. Je soutins cette declaration si hardiment en la presence des Juges, qu'il n'y en eut pas un qui m'osât contredire. Le lendemain ils me firent encore emmener de la Prison devant eux, & me demanderent si je voulois dire qui estoit ce Cavalier, & qu'ils m'élargiroient. Je leur répondis fort hardiment, que je ne prétendois pas seulement mon élargissement; mais que je demandois qu'ils me fissent justice de l'affront qu'on m'avoit fait de m'enlever par force de chez moy. A ces paroles ils furent bien surpris; ils auroient bien voulu me donner satisfaction, mais ils ne le pouvoient, sans ternir la reputation de *Don Sebastian* & de *Don Sanches* son Frere qui vous avoit fait emprisonner. Quand *Don Sebastian* vit que c'êtoit

moy qui estois dans la Prison, il s'absenta de la Ville, de peur qu'il avoit que je ne le fisse arrester. Enfin j'obtins élargissement, à quoy le bon Pere Dominiquain me servit beaucoup, employant ses Amis pour moy dans toutes les occasions où il le croyoit necessaire. Don *Sebastian* fut condamné à me faire *Reparation d'honneur*, & il luy fut fait *défense de passer par devant ma porte*. Nonobstant tout cela, je ne pûs empescher que Don *Sanches* n'obtint une *Prise de corps* contre vous ; mais ce n'estoit qu'un stratagéme pour se bien remettre avec moy. Il me promit que son Frere ne m'importuneroit plus, & me pria d'oublier tout ce qui s'êtoit passé. Ma Sœur me fit aussi parler par le Pere Dominiquain, qui m'exhorta de luy vouloir pardonner, & à son mary aussi. Il me rapporta à ce sujet beaucoup de passages de l'Ecriture Sainte, & plusieurs des

Saints Peres. Voyant que ce bon Religieux (& à qui j'avois tant d'obligation) prenoit cette reconciliation si fort à cœur, je luy promis de ne me ressouvenir plus de tout cela, & je l'assuray que je m'en irois sans faute me reconcilier avec ma Sœur; ce que je fis peu de temps aprés. Elle me reçût avec bien de la joye (si non en effet, au moins en apparence) & me voulut persuader d'aller demeurer chez elle; me representant qu'une fille seule tenant logis, s'exposoit à la médisance du monde & à plusieurs autres inconveniens. A quoy je ne répondis rien; mais je resolus bien en moy-mesme de ne pas faire ce qu'elle me proposoit, me ressouvenant du Proverbe qui dit, qu'il vaut mieux un ennemi declaré, qu'un reconcilié ou dissimulé. Parce qu'un reconcilié conserve toûjours quelque reste de sa premiere haine, & le dissimulé ordinairement attend &

épie l'occaſion de vous mal-faire. Je la quittay pourtant ſans luy rien faire connoître de ce que je penſois ; au contraire, je tâchay de la perſuader que je reſſentois une joye extréme du renouëment de nôtre amitié ; & je la conjuray de faire en ſorte qu'elle puiſſe eſtre auſſi ſincere de ſa part & de celle de ſon mary, comme je l'aſſurois qu'elle ſeroit de la mienne; c'eſtoit aſſez dit pour la quitter en bonne amitié. Je m'en fus donc à mon logis, qu'elle avoit pris ſoin de faire remettre en ſon premier eſtat, parce qu'elle en avoit auparavant retiré tous les meubles. Je demeuray environ ſix mois en repos, & ſans eſtre importunée de perſonne. Je n'avois avec moy qu'une fille que j'avois priſe, & qui me ſuivoit à la Meſſe. Or vous ſaurez qu'un jour que j'avois eu Compagnie, je me couchay fort tard, & fus interrompuë dans mon premier ſommeil, par

un bruit que j'entendis vers la porte de ma chambre. Je demanday fort haut : Qui eſt-là ? Ma Negreſſe me vint dire, que je priſſe la peine de me lever promptement, & que le feu avoit pris à la cuiſine. Je ne fis que jetter une juppe ſur moy, & ma mante ſur mes épaules, & deſcendis en bas où j'apperçûs une grande lumiere, qui me fit croire que le feu eſtoit déja fort grand. Je m'approchay pour voir avant que de réveiller les voiſins. Et comme je voulus entrer dedans la cuiſine, il en ſortit deux hommes qui me prirent entre leurs bras, me porterent hors de mon logis, & me jetterent dans un Caroſſe, comme on me fit la premiere fois. Je fus auſſi ſurpriſe que jamais, ne pouvant m'imaginer qui me faiſoit ce tour. Je ne ſongeois plus à *Don Sebaſtian*, parce qu'il y avoit déja fort long-temps que je n'en avois oüi de nouvelles, & même

on avoit fait courir un bruit qu'il eſtoit en Eſpagne. Enfin pendant que j'eſtois en peine de ſavoir qui m'enlevoit, le Caroſſe rouloit toûjours ; mais quand il eut marché environ deux heures, il s'arrêta & on alluma dedans une petite bougie qui me fit voir *Don Sebaſtian*, lequel me tint ce diſcours : C'eſt à ce coup, Madame, qu'il faut vous reſoudre d'obeïr à vos Parens ; & je ne croy pas, continua-t-il, que vous m'échapiez, comme vous fites l'autre fois, parce que j'auray le ſoin moymeſme de vous conduire ſeurement au lieu où je prétens que vous vous ſoûmettiez à ma volonté & à celle de vôtre Sœur. Puis, ſans me tenir d'autres diſcours, il fit arrêter le Caroſſe, & me fit monter ſur une Mule qu'un de ſes Couſins luy tenoit là toute preſte. Il renvoya le Cocher, luy défendant expreſſement de rentrer dans la Ville devant qu'il fut

nuit, parce qu'il craignoit que le Carosse ne fut reconnu. *Don Sebastian* & son Cousin estans aussi montez chacun sur une Mule, nous continuâmes ce malheureux voyage jusqu'à midy, sans quitter le grand chemin ; mais alors ils s'en détournerent un peu, pour aller prendre le frais dans un petit bois peu éloigné de là. La chaleur estoit si excessive, qu'il nous eut esté comme impossible de passer plus loin sans nous reposer : même nos Mules ne pouvoient plus avancer. Estant entrez un peu avant dans ce boquet, *Don Sebastian* étendit un Tapis de soye sur l'herbe, à l'ombre d'un grand arbre, auprés duquel nos Mules estoient attachées ; Ils s'assirent donc, & me firent seoir entr'eux deux. Il savoit bien que je n'estois pas habillée, & que je n'avois sur moy qu'une simple juppe de taffetas, avec une juppe de dessous, de toile, & ma mante par dessus. Il

tira d'une valiſe qui eſtoit ſur ſon Mulet, des habits qu'il me donna, leſquels je reconnus d'abord pour eſtre de ma Sœur, ce qui acheva de me faire croire, qu'elle eſtoit encore la cauſe de mon ſecond malheur, & qu'elle avoit, avec quelque fauſſe clef, donné entrée à *Don Sebaſtian* dans ma maiſon. Je me perſuaday auſſi facilement, que la lumiere que j'avois veuë dans la cuiſine, n'eſtoit qu'une flamme de flambeau ou de quelqu'autre choſe qu'ils avoient par précaution apportée avec eux, ou pour mieux voir, ou pour épouventer ma Negreſſe qui dormoit dans un petit appartement à côté de cette cuiſine. *Don Sebaſtian* me pria inſtamment de mettre ces habits, ce que je fis ſans faire paroître de repugnance, parce que je craignois qu'il ne me joüât quelque mauvais tour; & j'eſperois au contraire, que me voyant obeïſſante, il me traiteroit

bien, jusques à ce que nous arrivassions quelque part, où je pusse declarer ma volonté sans dissimuler. Luy & son Cousin eurent du respect pour moy. Ils me laisserent seule & se promenerent tandis que je passay ces habits, & en suite nous mangeâmes & bûmes de ce qu'ils avoient apporté, qui consistoit en Pain, une bouteille de Vin, & un Chapon rôty. Pour moy, j'estois tellement agitée d'inquietudes, que pendant tout le dîner je ne savois la plûpart ce que je disois; le plus souvent aussi je parlois en moy-mesme. Aprés ce repas, & un peu de conversation, le soleil s'estant abaissé, nous continuâmes nôtre voyage sur le grand chemin,& passâmes sur le soir par un Bourg, dont le nom ne me revient pas en memoire, où ils acheterent dequoy vivre le lendemain: Nous fûmes coucher dans une belle plaine à une lieuë de là proche d'une montagne, où

estant arrivez, *Don Sebastian* dressa une Tente de soye fort legere, sous laquelle il me pria de passer la nuit, ce que j'accorday volontiers. Ils se contenterent pour eux de se coucher dans chacun un *Hamat*, qu'ils pendirent à des aibres, aprés y avoir aussi attaché les Mules. Le lendemain à la pointe du jour, D*on Sebastian* ouvrit ma Tente, & me demanda comment j'avois passé la nuit, & si j'avois bien dormi, je luy répondis que oüy: mais Dieu sait si je disois la verité, vous en pouvez juger. Il falut pourtant me lever, & aprés que luy & son Cousin eurent plié le bagage, nous continuâmes nôtre route à la fraîche, jusqu'à l'heureux moment que nous vous avons rencontré, & que graces au Ciel vous m'avez delivrée une seconde fois.

Ah! Madame, dit *Don Diego*, est-ce Don *Sebastian* à qui j'ay fait perdre la vie? Oüy, répondit *Helena*,

Ha, repartit-il, je suis satisfait! puisque j'ay le bon-heur de vous avoir vengée & delivrée de vôtre plus grand ennemy.

Helena achevoit de raconter cette Histoire, quand le valet que *Don Diego* avoit envoyé à *Santa Fé* arriva dans la chambre, & luy apporta une Lettre d'un de ses Amis, qui avoit reconnu ce valet en passant devant sa porte, & luy avoit enchargé de la donner à son Maître au plûtost. L'ayant ouverte, il y lût tout haut ce qui suit.

MOnsieur & cher Amy,

J'estois en peine de sçavoir de vos nouvelles, & de rencontrer l'occasion de vous écrire, lors que j'ay vû passer vôtre valet devant ma porte; Il m'a assuré de l'état de vôtre santé, ce qui me cause bien de la joye. Vous sçaurez qu'on a enlevé Doña Helena *pour*

la seconde fois, il y a quelques jours, on ne sçait qui c'est. Don Sanches *fait courir le bruit que c'est vous, & que son Frere est en Espagne : ce que tout le monde croit, parce qu'on n'a point vû* Don Sebastian *depuis huit mois en cette Ville. Il a promis cent pistoles à celuy qui vous livrera entre ses mains : Mais il y en beaucoup qui croyent (comme je le croy aussi) que* Don Sanches *l'a faite enlever luy-mesme, & qu'il la garde enfermée quelque part, pour la mettre entre les mains de son Frere lorsqu'il sera de retour. S'il y a icy quelque chose pour vôtre service, mandez le moy, je m'en aquitteray comme vôtre fidelle Amy,*

DON DIEGO DE LA CUEBA.

La lecture de cette Lettre affligea *Helena*, quand elle entendit que l'on soupçonnoit D*on* D*iego* de l'avoir enlevée, & aussi de voir que sa

Sœur l'outrageoit de la ſorte. Enfin ils reſolurent enſemble de paſſer au travers la Province de *Popajan*, & de s'en aller à *Cartagene*, laiſſant *Santa Fé* à côté. *Helena* ne s'oppoſa point à la volonté de D*on* D*iego*, & luy jura de le ſuivre par tout où il voudroit, puiſque ſa vie dépendoit de luy, ayant pluſieurs fois riſqué la ſienne pour ſon honneur.

Aprés avoir acheté ce qui eſtoit neceſſaire pour le voyage, *Don Diego* prit un guide pour les conduire à *Cartagene*. Quand ils eurent à peu prés fait la moitié du chemin, ce guide s'apperçût qu'il s'eſtoit trompé, & avoit pris une route qui conduiſoit à un quartier d'Indiens, que les Eſpagnols appellent *Indios bravos*, c'eſt à dire Indiens rebelles, à cauſe qu'ils ne veulent pas eſtre ſous la domination Eſpagnole : Et en effet, depuis que les Eſpagnols ſont dans l'*Amerique*, ces Indiens

ont toujours eu guerre contr'eux.

Lors que cet homme connut qu'ils eſtoient dans le quartier de ces ennemis, il voulut s'en retirer au plus vîte, & ne pas épouventer ſon monde; & pour y reüſſir, il dit à *Don Diego* & à *Helena* que ce chemin venoit aboutir à un Lac, & qu'il valoit mieux retourner prendre celuy qu'ils avoient quitté, mais il eſtoit trop tard : car lors qu'ils voulurent le faire, il y avoit bien cinquante Indiens cachez derriere un petit bocage, leſquels fondirent tout d'un coup ſur eux. La pauvre *Helena* reçut d'abord une flêche au travers du corps qui la perça de part en part, & de laquelle D*on* D*iego* fut auſſi bleſſé au bras droit, la tenant embraſſée devant luy; ſi-toſt le coup reçu, elle tomba à bas de la Mule ſans proferer une ſeule parole. Il n'eut pas le temps de voir ſi elle êtoit morte : car il fut luy-meſme ſaiſi par

derriere de cinq ou six Indiens qui l'enleverent dans le bois, & ne pût pas savoir ce qu'estoient devenus ni le valet ni le guide. Ces Indiens le menerent dans un endroit de leur quartier, où ils l'attacherent à un arbre aprés l'avoir dépoüillé tout nud; ils dansoient autour de luy, le regardoient, & luy donnoient de leur vin à boire. Il le beuvoit quand ils le luy presentoient, se persuadant que c'estoit pour la derniere fois: (parce qu'il ne croyoit pas pouvoir jamais sortir d'entre leurs mains) mais la nuit venant, ces Barbares le laisserent là, soit qu'ils ne songeassent plus à luy, estant yvres, ou soit qu'ils esperassent remettre ce divertissement à une autre fois, ou pour quelqu'autre sujet. *Don Diego* se voyant en cet estat & seul, n'étudia que les moyens de se donner luy-mesme la liberté. Il se trouva en cette posture extrémement incommodé

d'une quantité prodigieuſe de moucherons, qui luy firent bien des fois ſouhaiter la mort; qu'il eut ſans doute trouvée dans cette malheureuſe avanture, ſi Dieu n'eut permis qu'il ſe déliât un bras à force de tirer, & ayant une main libre, il ne luy fut pas difficile de détacher ſon autre bras, & en ſuite ſes pieds; & tout nud qu'il eſtoit, il ſe ſauva, & chercha le chemin par où on l'avoit amené. Il retourna au lieu où les Indiens l'avoient attaqué & pris, afin de voir s'ils n'y auroient point laiſſé le corps d'*Helena*: mais ne l'y trouvant point il jugea qu'elle eſtoit morte. Enfin ne ſachant où le chercher, il ſongea à ſe ſauver luy-meſme, & courut juſqu'au lendemain matin à la pointe du jour qu'il ſe trouva à une maiſon de Payſan, qu'on appelle en Eſpagnol *Hatta*; & pria celuy qui y demeuroit de l'aſſiſter de quelques habits, ce que cet homme fit volontiers,
luy

luy donnant une vieille chemise, un vieux calçon, & un chapeau sans fond; il luy fit aussi prendre sa refection selon son petit pouvoir, & de plus luy donna quelque monnoye pour gagner jusqu'à la premiere Ville. La perte qu'il avoit fait d'une somme d'argent tres-considerable & de quantité de pierreries de grande valeur, ne l'affligeoit point en comparaison du malheur de sa chere *Helena*, dont il s'accusoit d'estre la seule cause, & mesme l'auteur. Il en estoit inconsolable: & son desespoir fut tel, que plusieurs fois il eut la pensée de s'ôter la vie; & n'eût esté la crainte de perdre son ame, il auroit sans doute executé sur sa propre personne quelque chose de bien funeste. Il chemina tout le jour dans ce pauvre équipage & dans ces tristes agitations d'esprit, sans trouver aucun Bourg ni Village; & sur le soir il arriva à une petite Ville champê-

tre, où le bon-heur pour luy voulut qu'il trouva des amis qui l'aſſiſterent d'argent, & d'une Mule pour le porter juſqu'à *Cartagena*, où il arriva en peu de jours. La premiere choſe qu'il fit, fut d'écrire à ſon Pere, & luy apprit ſon retour du Perou, & le ſuccés de ſon procés. Il eſperoit ſejourner quelque temps en cette Ville, pour ſe remettre un peu de la fatigue qu'il avoit ſoufferte ſur les chemins, outre que l'affliction qu'il reſſentoit, tous ces malheurs l'avoient extrémement abattu. S'eſtant un peu repoſé, il luy prit envie de s'aller promener par la Ville ; & un jour il fut entendre la Meſſe dans l'Egliſe de Saint François, où une Dame qui luy sembla ne luy eſtre pas inconnuë, jetta fixement ſa veuë ſur luy ; elle eſtoit un peu cachée de ſa mante, ce qui l'empeſchoit de la reconnoître. Il fut tenté de luy parler, & l'eut fait, n'eut eſté qu'il vit

une Esclave auprés d'elle ; ce qui luy fit croire que cette Dame estoit de haute qualité , & il reconnut aussi qu'elle le regardoit comme un Etranger. Il sortit peu aprés sans faire plus grande reflexion sur cette avanture ; mais ayant marché quelques pas , il se sentit tirer par son manteau , ce qui le surprit un peu , il regarda derriere luy & vit que c'estoit l'Esclave, laquelle le pria de la part de sa Maîtresse , de vouloir entrer avec elle dans un Portail qui estoit là auprés. Il satisfit tres-volontiers à sa demande , & y estant arrivez , la Negresse luy tint ce discours : Monsieur , n'êtes-vous pas Castillan , & ne vous appellez-vous pas *Don Diego de Rivera?* Ouy , répondit-il. Ma Maîtresse , continua la Negresse , que vous avez veuë à Saint François , a grand desir de vous parler ; c'est pourquoi elle vous prie de vous vouloir trouver au Parloir des Religieu-

ſes de Sainte Claire ſur les quatre heures aprés midy. *Don Diego* luy répondit avec bien des témoignages de joye : Je ne manqueray pas d'obeïr au commandement de Madame vôtre Maîtreſſe. A quoy n'ayant répondu la Negreſſe que par une reverence, elle le quitta, & s'en alla donner réponſe de ſon meſſage à ſa Maiſtreſſe. Il fut exact à ſe rendre au lieu de l'aſſignation & à l'heure dite. Il y trouva la Dame dans un petit appartement du Parloir qui l'attendoit ; elle eſtoit voilée, & ne ſe découvrit pas le viſage d'abord, & commença l'entretien ſans ſe faire connoître. Mais *Don Diego* apprehendant que ce ne fut encore quelque piece que ſes ennemis, ou ceux de ſon Pere luy vouluſſent joüer, il ne voulut point entrer dans la converſation qu'elle ne ſe fut dévoilée, & qu'il n'eut veu ſon viſage; à quoi il falut qu'elle conſentît. Elle

ſe découvrit donc, & auſſi-toſt, dans une ſurpriſe & un raviſſement inexprimable, il reconnut que c'eſtoit ſa chere *Leonor.* Ah ! Madame, dit-il, vous preſentez-vous ici devant moy pour me faire mourir, aprés m'avoir fait ſouffrir tout ce qu'un homme peut endurer au monde ? Je me preſente devant vous, répondit *Leonor*, à preſent, faute de l'avoir pû faire plutoſt. Et il y a long-temps que je vous cherche, pour vous faire reproche de vôtre inconſtance, aprés m'avoir fait des promeſſes d'une fidelité inviolable. Maintenant vous eſtes la cauſe de mon malheur : car lors que je n'eus plus d'eſperance en vous, mon Pere me contraignit de prendre un mary que je n'aimois point, ... A ce mot de *mary*, *Don* D*iego* l'interrompit pour parler ; elle (ſans luy en donner le temps) tira de ſa poche un paquet, dans lequel eſtoient toutes les Lettres que l'*Alferes* ſon mari

luy avoit écrites, & dans lesquelles il faisoit faussement parler *Don Diego.* Il fut si surpris de ce qu'il entendoit & du procedé de *Leonor*, qu'à peine savoit-il ce qu'il faisoit ; & dans ce trouble, il ouvrit le paquet de Lettres. Elle fut obligée d'attendre qu'il les eut regardées à la hâte. Il reconnut qu'elles estoient fausses, & écrites par un autre que luy, ce qui luy fit plusieurs fois frapper du pied contre terre, de dépit de voir comment elle avoit esté trompée. Son desespoir surmonta le respect qu'il avoit pour elle, & il jura un *Bot-a-Christo* d'aussi bon cœur qu'il eut jamais fait de sa vie. Il protesta à *Leonor* qu'il ne luy avoit jamais écrit les choses qu'il lisoit, & qu'il n'avoit jamais eu la pensée de se marier avant qu'il eut reçû ses dernieres Lettres, par lesquelles elle luy faisoit savoir que son mariage estoit conclu & arresté avec l'*Alferes*, ce qu'il avoit eu ce-

pendant bien de la peine à se persuader, & avoit toûjours douté que ce ne fut un artifice de son Rival, jusqu'à ce qu'il en eut esté asseuré par une voye plus seure.

Ces Amans examinerent si bien leur different, qu'ils reconnurent & furent également persuadez qu'ils avoient tous deux esté trompez. Et *Leonor*, qui n'avoit jamais beaucoup aimé son mary, commença à concevoir contre luy une haine mortelle, qui luy fit faire des caresses à *Don Diego* qui n'estoient pas petites: mais plutost alloient au delà de la bienseance & du devoir d'une femme mariée. Luy qui de son côté n'avoit pas encore oublié les douceurs qu'il avoit autrefois goûtées avec elle, commença à l'aimer plus qu'il n'avoit jamais fait. Le temps s'écoula si vîte, pendant cette agreable conversation, que l'heure de fermer le Parloir estoit venuë & mesme passée;

& la Portiere du Monastere, qui avoit eu de la consideration pour eux, voyant bien que ce n'estoit pas des gens du commun, se trouva enfin obligée de les avertir de son devoir, qui l'obligeoit indispensablement à fermer cette porte ; & par civilité leur offrit une chambre qui estoit proche, où les hommes & les femmes avoient permission d'entrer: mais ils la remercierent, ne refusant pas toutefois pour une autre fois, l'offre qu'elle leur faisoit, & ne differerent ce rendez-vous que jusqu'au lendemain matin sur les huit heures. Ils se separerent donc, en se donnant tous les témoignages d'affection que deux Amans qui s'aiment parfaitement se peuvent donner. *Don Diego* retourna chez luy fort satisfait, & pour mieux repasser dans son esprit la conversation qu'il avoit euë avec *Leonor*, il se retira seul dans son cabinet, où il commençoit à goûter de

grands plaisirs, lors qu'on l'interrompit en luy apportant une Lettre de *Santa Marta*; Elle luy estoit envoyée de la part de son Pere, qui ne l'avoit pourtant pas écrite, car il estoit si malade qu'il ne le pouvoit, mais il l'avoit fait écrire par quelqu'un. Il mandoit à Don *Diego* que s'il le vouloit voir encore vivant, il montât à cheval sans perdre de tems, & luy apprenoit aussi la mort de sa Mere. Ces tristes nouvelles l'affligerent au dernier point, & sans avoir la patience d'attendre jusqu'au lendemain à partir, il commanda qu'on luy apprestât à l'instant deux chevaux pour luy & pour son valet; pendant quoy, il écrivit un billet à *Leonor*, par lequel il luy faisoit savoir l'importante affaire qui luy estoit survenuë; la prioit de l'excuser s'il ne se donnoit pas l'honneur de la voir avant son départ, & l'assuroit d'une fidelité inviolable : Et que si-tost

qu'il auroit expedié les affaires qui l'appelloient auprés de ſon Pere, il ne manqueroit point de la revenir voir ; il envoya ce billet par une perſonne ſeure à *Leonor*, ce qui fut executé ſecrettement. Il prit incontinent aprés le chemin de *Santa Marta* avec ſon valet, & coururent inceſſamment la poſte juſqu'à ce qu'ils y furent arrivez. Ils trouverent toute la Ville en allarme, à cauſe d'une incendie qui eſtoit grande, qu'on diſoit eſtre procedée de la Maiſon du Gouverneur qui êtoit mort la nuit paſſée. A ce mot de *mort* il fut ſurpris, & s'avança promptement pour voir ce grand malheur ; Il vit la Maiſon de ſon Pere que le feu avoit déja conſumée de trois côtez. *Don Diego* ſans ſe faire connoître, & paroiſſant comme un Etranger, demanda aux ſpectateurs d'où en provenoit la cauſe ? Les uns diſoient, que le Gouverneur de la Ville eſtant mort, ceux qui gar-

doient ſon corps s'eſtoient endormis, & que le feu ayant pris à quelques meubles de bois, cela avoit cauſé cette incendie. Les autres diſoient, qu'un domeſtique du Gouverneur voyant ſon Maiſtre mort, & que ſon Fils n'eſtoit pas preſent, avoit dérobé les Richeſſes de ſon Maiſtre, qui conſiſtoient en Argent, Or, & Pierreries ; Et afin que ſon vol ne fut pas connu, il avoit mis la Maiſon en feu.

Ce domeſtique eſtoit un Secretaire du Pere de D*on* D*iego*, qui fut chez luy pour s'informer comment ce malheur eſtoit arrivé. Cet homme le voyant fut fort ſurpris, & c'êtoit aſſez de le voir pour juger qu'il eſtoit coupable. *Don Diego* y prit garde & le remarqua, & trouva tant d'apparence de verité à ce qu'on luy avoit raconté de ce Secretaire, que peu s'en falut dans la colere, qu'il ne le perçât de ſon épée ; ce qu'il eut fait, n'eut eſté l'apprehenſion de s'en

repentir aprés, & l'esperance de recouvrir une partie de ce vol. Cependant les Bourgeois, par une diligence extraordinaire, éteignirent si bien le feu, que le lendemain de bonne heure tout fut amorti. *Don Diego* fit chercher tres-exactement sous les ruïnes de la Maison de son Pere, pour voir si l'on ne trouveroit point d'argent, ou quelques meubles que le feu auroit épargnez ; mais ce fut en vain, ce Secretaire ayant tout emporté. Il tâcha en suite de gagner ce voleur par la douceur & de luy faire avoüer, sinon tout au moins quelque chose de son crime, mais tous ses efforts furent inutiles. Ce qui le mit au desespoir, & luy fit prendre une funeste resolution, qui fut de priver ce miserable de la joye & des moyens de profiter de son vol, en luy faisant perdre la vie, ce qu'il executa peu de temps aprés. Et si tost qu'il l'eut mis à mort, il se sauva à *Cartagene*,

où il fut trouver sa chere *Leonor* qui ne l'attendoit pas encore ; il luy conta tout son malheur , & luy representa la misere où il estoit reduit , se voyant par cette incendie , frustré des biens de ses Pere & Mere. Elle tâcha de le consoler de cette perte,& luy dit qu'elle remercioit le Ciel de luy avoir conservé la vie , que pour des biens elle en avoit assez pour elle & pour luy ; & à mesme temps luy proposa le dessein qu'elle avoit de quitter son mary, ne l'ayant pû souffrir depuis qu'elle avoit découvert qu'il l'avoit épousée par des faussetez. *Don Diego* ne demanda point de delay pour se resoudre à ce qu'elle luy proposoit , parce qu'il se voyoit dans un estat où il estoit contraint de quitter le Païs pour n'y rentrer jamais , à cause de la grande quantité d'ennemis qu'il y avoit , tant du côté de son Pere pour l'affaire de *Lima* , que du sien : Et mesme le

mary de *Leonor* eut avis qu'il estoit à *Cartagena*, & chercha les moyens de le faire tuër. Ils commencerent donc dés ce moment à consulter les moyens de se sauver ensemble, & n'en trouverent point de plus seur & de plus expedient, que de loüer une Barque qui les porteroit à *S. Christophle de la Havane*, Ville Capitale de l'Isle de *Cuba*, & de là chercher occasion de passer à *Mexico*, dans le Royaume de la *Nouvelle Espagne*. *Don Diego* laissa *Leonor* dans le Cloître pendant qu'il courut au Port en chercher une, & il y rencontra un Maître de Navire qu'il connoissoit, lequel fut fort aise de le servir en cette occasion & qui luy freta son Vaisseau. Il luy donna ordre de l'aller attendre à un certain lieu qu'il luï marqua; puis vint apprendre à *Leonor* en quel estat estoient les choses, luy faisant connoître qu'il ne tenoit plus qu'à elle de partir. Elle fut ex-

trémement ſurpriſe & joyeuſe d'une telle diligence ; & ſortit auſſi-toſt du Cloître pour aller prendre ce qui leur eſtoit neceſſaire pour faire le voyage, aprés avoir aſſuré *Don Diego* qu'elle ne manqueroit pas de le revenir trouver le meſme ſoir à ſept heures préciſes au meſme lieu où elle le laiſſoit, ce qu'elle executa ponctuellement. Elle apporta une caſſette dans laquelle eſtoient ſes perles, ſes pendans, & generalement tous ſes bijoux, ce qui montoit à plus de cent milles *Piaſtres*. Outre cela, elle avoit encore autour d'elle, en forme de ceinturon, un ſac de deux mille Piſtoles d'or. D*on* D*iego* la déchargea de ſon fardeau, & ils allerent enſemble où le Maiſtre de la Barque les attendoit. Si-toſt qu'ils y furent entrez ils firent mettre à la voile vers la Côté de l'Iſle de *Cuba*. Ils avoient déja eſté ſix jours en mer quand on commença à appercevoir la Terre,

mais sans la bien connoitre avec certitude : le Maistre de la Barque assuroit neanmoins que c'êtoit cette Isle-là. *Leonor* qui estoit incommodée de la fatigue de la Mer, fut si aise de cette nouvelle, qu'elle luy donna une Bague qui valoit bien au moins mille Piastres. Le vent estoit fort bon & le temps tres-beau, ce qui fit qu'on tendit tous les voiles, afin de pouvoir le mesme jour reconnoitre la Terre. Sur le midy ils virent en Mer un Navire qui venoit à eux, & quand il fut un peu proche il leur montra le Pavillon Espagnol. *Don Diego* crût que c'estoit un Navire qui alloit à la Nouvelle Espagne, & jugeant que ce leur seroit une occasion favorable pour s'y faire porter, il commanda au Maistre de la Barque qu'on l'attendit. Ce qui fut fait & causa leur malheur : car lors qu'il fut plus proche d'eux, un des Matelots de leur Vaisseau le reconnut pour un Pirate

Anglois de la Jomaïque, & aſſura ſon Maiſtre qu'il en avoit déja eſté pris une fois.

Ce qu'ayant entendu ce Pilote, il ne ſongea plus qu'à faire toutes les diligences imaginables pour ſe ſauver, & prendre terre à quelqu'une de pluſieurs petites Iſles qui eſtoient fort peu éloignées de là où il cingla droit, afin d'éviter le Pirate qui le pourſuivoit de bien prés, en prenant neanmoins de certains tours & détours pour l'approcher, il prenoit cette route connoiſſant les Rochers qui eſtoient en ces quartiers, & deſquels le Maiſtre de la Barque ne ſe défioit pas. La Barque donna donc contre un de ces rochers, & d'une maniere qu'elle ſe briſa en cent pieces ; alors chacun tâcha à ſe ſauver. *Don Diego* en cette occaſion ſe ſaiſit d'une piece de bois qu'il trouva là heureuſement, ſur laquelle il ſe mit avec ſa chere *Leonor* qui eſtoit plus

morte que vive ; mais tandis qu'il lui rendoit ce pitoyable ſervice, un Chien de Mer vint qui emporta une cuiſſe de *Leonor*, auſſi net que ſi on l'eut coupée avec une hache, la grande perte de ſon ſang fit qu'elle mourut incontinent aprés ; & *Don Diego* demi mort de la douleur que luy cauſoit un tel accident, fut contraint d'abandonner ce cadavre à la mercy des flots. Et les Corſaires arriverent encore aſſez toſt pour le ſauver, & quelques autres de ſes gens ſur leur Vaiſſeau.

Il paſſa avec eux à la Jomaïque, puis en ſuite à l'Iſle de la Tortuë où ſont les François. Et où aprés avoir pris parti ſur des Vaiſſeaux qui vont en courſe, & fait pluſieurs priſes conſiderables par ſa valeur & par ſon courage, il eſt devenu Capitaine des plus fameux Corſaires de cette Iſle, où il eſt encore preſentement Commandant, & ſouvent envoye

des Armateurs en course sur toutes ces Mers là. Son Nom & ses Gens y sont également redoutez, & il est reconnu pour un des plus fameux Corsaires de cette Isle, & s'est declaré *Ennemy mortel de la Nation Espagnole.*

Fin de la Premiere Nouvelle.





NOUVELLES DE L'AMERIQUE, OU LE MERCURE AMERIQUAIN.

Histoire de Mont-Val.

NOUVELLE DEUXIEME.



LA Fortune qui nous eſt quelquefois autant fatale qu'elle nous peut eſtre favorable, nous precipite ſouvent dans un eſtat déplorable, où nous ſouhaitons plûtoſt de mourir que de vivre;

quoy qu'un homme bien genereux, tel que nous allons le repreſenter dans cette Hiſtoire, ne ſe laiſſe jamais abattre quelques averſitez qui luy puiſſent arriver ; au contraire, il ſurmonte avec un courage fier & une grandeur d'ame, toutes les diſgraces qui luy ſurviennent, ſe tenant toûjours au deſſus de ſon inconſtance, & aux coups de laquelle tous les hommes ſages ſe doivent ſoûmettre, & plus encore les grands que les petits, à proportion de l'eſtat qu'ils tiennent dans le monde, pour en pouvoir eſtre protegez, ou plûtoſt flâtez, ou mal-traitez : car il eſt certain que ceux qui ont peu de bien, ont auſſi peu davantage, ou d'averſité à attendre des revers de la Fortune.

Mont-Val eſtoit fils d'un Gentilhomme de Normandie, lequel aprés ſa mort luy laiſſa aſſez de bien pour vivre en honneſte homme.

Aprés que ce jeune homme eut vû

& consideré le bien que son Pere lui avoit laissé, il alla faire un tour de France, dans lequel ayant vû ce qu'il y avoit dans le Royaume, il luy prit en suite envie de faire quelque voyage aux Païs Etrangers. Pour satisfaire sa curiosité, il fit habitude & contracta amitié avec un certain homme nommé *la Riviere* qui avoit esté dans l'Amerique, & qui y devoit bien-tost retourner. *Mont-Val* qui estoit tres-honneste homme, & d'humeur plûtost trop bonne que mauvaise ou méfiante, crût que *la Riviere* agissoit sans dissimulation, parce que les offres de services qu'il en recevoit journellement, luy sembloient ne partir que d'une affection parfaitement sincere. Il luy communiqua donc le dessein qu'il avoit de voir les Pays Etrangers, & principalement l'Amerique. *La Riviere* qui ne butoit qu'à ses fins, en conçût bien de la joye, & luy promit que

s'il vouloit y aller avec luy, il luy feroit voir dans ces quartiers tout ce qui s'y trouve digne d'eſtre vû. Il l'inſtruiſit par forme, de la maniere de faire ce voyage, luy diſant entr'autres choſes, qu'il n'eſtoit point neceſſaire de porter ni Or ni Argent en ces Pays-là ; mais qu'il y faloit conduire avec ſoy des Marchandiſes, ſur leſquelles on faiſoit toûjours un gain tres-conſiderable, bien loin de dépenſer un ſol du ſien. *Mont-Val* écouta tout cela comme des veritez, & des moyens extrémement avantageux pour luy. Il fit dés-lors comme un vœu d'épouſer *la Riviere*, (c'eſt à dire, de lier avec luy une amitié fort étroite, ou plutoſt indiſſoluble) & de le laiſſer diſpoſer de toutes choſes : ſe repoſant ſur luy du ſoin de payer tout ce qui concernoit le Vaiſſeau, l'achat des Marchandiſes, leur équipage, &c. Et il luy comptoit bas tout l'argent qu'il luy

demandoit, ſe confiant à ſa fidelité & à ſon experience. Enfin tout s'avança ſi bien au gré de tous les deux, qu'en peu de temps tout ce que je viens de nommer ſe trouva preſt pour le départ auſſi bien que les Perſonnes, au grand contentement de *Mont-Val* qui ne pouvoit aſſez loüer & admirer la diligence de ſon Amy. Ils s'embarquerent donc, & *la Riviere* fit embarquer avec luy, dans le meſme Vaiſſeau, dix ou douze hommes, en qualifiant les uns d'amis, qui par curioſité auſſi vouloient faire ce beau voyage avec luy; & les autres, les diſant eſtre ſes domeſtiques, dont il ſçavoit bien qu'ils avoient beſoin dans ce voyage; & la ſuite du temps fit voir de triſtes effets de tout ce qu'il faiſoit ainſi accroire à *Mont-Val*, qui ajoutoit foy à tout. Il fut ſeulement fort aiſe d'avoir de la compagnie, & adopta à une prudence non commune la précaution

[c]aution de *la Riviere*, d'avoir ſi à [p]ropos pourvû à des domeſtiques & [A]mis, qui dans un beſoin pourroient [ſ]auver le Vaiſſeau de la priſe des [C]orſaires.

Le Vaiſſeau mit à la voile à la Ra[d]e du *Havre de Grace* pour les Iſles [C]*araybes*, où ils arriverent heureu[ſ]ement, eſtant tous en bonne ſanté, [i]ls ne furent en chemin que ſix ſe[m]aines de temps. Ils mirent pied à [t]erre à l'Iſle de *S. Chriſtophle*, dont [u]ne moitié appartient aux François, [&] l'autre moitié aux Anglois. Dés [q]u'ils y furent arrivez, *la Riviere* [v]endit les Marchandiſes, & vendit [a]uſſi les ſerviteurs qu'il avoit ame[n]ez avec luy, pour le temps de trois [a]ns, comme les Loix du Païs le por[t]ent. Neanmoins il eut la fineſſe de bien traiter *Mont-Val*, & de luy faire voir tout ce qu'il y avoit de rare & de beau, & quand en la preſence de ce jeune homme quelqu'un luy

demandoit qui il estoit, il répondoit que c'estoit un de ses Amis, qui par curiosité estoit venu avec luy pour voir l'Amerique; mais en son absence il faisoit entendre que c'estoit un jeune débauché, lequel causant beaucoup de des-honneur à toute sa Famille, ses plus proches Parens l'avoient prié de l'emmener avec luy, & de le laisser quelque part où il fut obligé de demeurer toute sa vie, souhaitant pour leur repos de n'en jamais entendre de nouvelles. Ce perfide ajoûta à ses calomnies, qu'ils n'avoient pas voulu payer son passage, afin qu'il luy fut plus difficile de retourner en France. Voila comment ce trompeur joüoit son rolle, afin que quand il seroit prés à partir, il pût plus facilement le vendre, ce qu'il ne manqua pas d'accomplir, & il le vendit aussi bien que ses faux amis & domestiques, dont il s'estoit défait à son arrivée, sans luy dire ce

qu'ils eſtoient devenus. Mais pour cette derniere vente, il voulut la differer juſqu'à ſon départ, de peur que ſa fourbe ne fut découverte, & qu'il ne fut en ſuite mauvais Marchand d'un ſi pernicieux negoce. Et ſans dire en détail de quelle maniere il agit pour la faire, nous dirons ſeulement qu'il le vendit bien cher, puis que ce fut pour trois ans, afin d'en recevoir une plus grande ſomme d'argent, & auſſi pour ſa propre ſeureté particuliere. Il eſt neanmoins bon de faire un bref recit du principal de ce qui ſe paſſa à ce ſtratagéme & de la fourbe qu'il employa pour executer ſon mauvais deſſein.

Lors qu'un jour ils eſtoient à la campagne enſemble, à un lieu de plaiſance, à quatre lieuës de la Mer ou environ, pour s'y bien divertir; un *More* vint apporter une Lettre à *la Riviere*, la ſubſtance de laquelle eſtoit: Qu'un Bateau venant d'arri-

ver de la *Garde-loupe*, dans lequel il y avoit des Marchandiſes pour lui, un tel Marchand ou une telle perſonne de ſes Amis luy en donnoit promptement avis, afin que pour ſon intereſt, il vint luy-meſme ſur le champ la reconnoitre. Cette feinte abuſa ſi bien le pauvre *Mont-Val*, que ſur les termes preſſans de cette fauſſe Lettre, il preſſa luy-meſme *la Riviere* d'aller au Bateau en diligence, & ſans luy permettre de la relire, il l'obligea à partir plutoſt que ce ſcelerat ne témoignoit vouloir faire : mais enfin à la priere de *Mont-Val* il partit, luy faiſant entendre qu'il eſtoit fort fâché que cette affaire fut ſurvenuë pour interrompre leur divertiſement, & que ſi elle eſtoit de moindre importance, il remettroit fort volontiers ce petit voyage-là à une autre fois : mais que l'eſperance d'eſtre bien-toſt de retour, luy faiſoit quitter cet agreable lieu pour un

peu de temps avec moins de regret. A toutes ces belles paroles, *Mont-Val* ne répondoit qu'en l'invitant à partir au plûtost, afin d'estre aussi plutost de retour, & disoit que cette affaire-là estant vuidée, ils se divertiroient mieux, puis ils se quitterent. *La Riviere* fut trouver à la Rade le Vaisseau qui l'attendoit pour le ramener en France, pendant que le pauvre *Mont-Val* estoit abusé par les gens du lieu où il estoit, de la fausse esperance de le revoir le même jour, ou le lendemain au plus tard.

Huit jours se passerent sans qu'il entendit parler du retour de son bon Amy *la Riviere*; & l'on peut facilement s'imaginer qu'ils luy durerent plus qu'aucuns des plus longs jours de l'année. Il estoit sur le point d'entreprendre, s'il faut ainsi dire, son Hôte sur cette longue absence, sur le sujet de laquelle il luy sembloit

qu'il y avoit quelque chose de caché qu'on ne luy disoit point ; mais étant dans ce dessein, il fut prevenu par ce mesme Hôte, qui luy vint apprendre de fort mauvaise grace, une nouvelle qu'il n'attendoit pas. Il luy dit qu'il devoit se resoudre à travailler estant son Esclave, puis que Monsieur *la Riviere* l'avoit vendu pour trois années. L'Infortuné *Mont-Val* demeura tout interdit en entendant ce discours, il pâlit & rougit en un mesme moment ; & pour ne pas entreprendre l'impossible, qui est d'exprimer par paroles la surprise où il se trouva, nous dirons qu'elle fut si grande, que tout autre jugement que le sien, auroit esté en grand danger de se perdre, ou au moins de se bien égarer en pareille rencontre. Il demeura quelques momens tout interdit & comme en extase ; puis revenant un peu à luy, il se regardoit & se tâtoit, comme doutant que ce qu'il

venoit d'entendre ne fut en ſonge. A la fin il ſe raſſura, & rompant ce ſilence, il répondit d'une contenance plutoſt aſſeurée, qu'affligée & abatuë : Monſieur, je voy bien que je ſuis dupé, & par un homme, auquel j'aurois confié, non ſeulement tout mon bien & mon honneur, mais auſſi ma vie. Cependant je voy qu'il m'a joüé un tour de la derniere lâcheté qu'homme puiſſe jamais faire au monde, ſi vôtre conſideration n'eſt plus grande que la ſienne. Et en ſuite, il ſe mit à luy raconter ce qui s'eſtoit paſſé entre luy & *la Riviere*. Mais *la Carriere* (c'eſt le nom de ce nouveau Maiſtre) qui avoit autant de raiſon que *la Riviere*, luy répondit que s'il vouloit acheter un *Noir* à ſa place, il le laiſſeroit libre. *Mont-Val* qui n'avoit ni connoiſſances ni argent, & par conſequent aucun credit, ne luy repartit là-deſſus autre choſe, ſinon que s'il vouloit

attendre qu'il eut des nouvelles de France, il luy en acheteroit volontiers deux. *La Carriere* luy repartit qu'il en estoit content ; mais cependant j'entens que vous serviez, jusqu'à ce que vous me teniez ce que vous me promettez : & la consideration que j'ay pour vous, fait que je vous employeray à autre chose qu'à travailler à la terre, ce qui vous seroit bien rude si vous y estiez attaché comme mes autres serviteurs. Cette proposition consola en quelque façon l'Infortuné *Mont-Val*, qui attendoit de savoir à quel service son Maistre prétendoit l'occuper dans cette grande Maison de campagne, où il ne pouvoit voir que des emplois tres-vils à son gré pour les premiers domestiques : & luy qui estoit le dernier venu, il luy sembloit avec raison qu'on ne luy pouvoit pas donner la meilleure place. Il fut fort surpris quand *la Carriere*,

l'ayant mené dans une grande Cuisine, luy dit que jusqu'à nouvel ordre il faloit qu'il s'appliquât à apprendre à preparer le manger & le boire pour tous ses gens, & en suite commanda au Cuisinier d'avoir soin que ce nouveau serviteur employât bien le temps, voulant qu'un chacun fit bien son devoir. Cet ordre suprême, ou pour mieux dire, cette sentence prononcée avec l'autorité à luy deuë & au delà, il s'en alla où ses affaires l'appelloient, laissant cet Apprentif Cuisinier avec son nouveau Maistre, qui ne fut pas longtemps sans l'instruire des choses par où il devoit commencer; en un mot, il l'employa d'abord depuis les pieds jusqu'à la teste, aux plus sales fonctions d'une grande Cuisine : ne manquant presque jamais d'accompagner ses commandemens de quelque injure ou de quelque fâcheuse menace, suivant librement en cela

le cours de ſon humeur, qui eſtoit des plus mauvaiſes du monde. *Mont-Val* faiſoit de ſon mieux pour tâcher de gagner l'amitié de ce mauſſade Maiſtre, & n'en pouvoit venir à bout : & on peut croire qu'il exerça au commencement de cette malheureuſe ſervitude, tous les ſorts & reſſorts de ſa patience, qui eſtoit là à une tres-fâcheuſe épreuve. Ce pauvre jeune homme prenoit donc le temps comme il venoit, ſe conſolant avec juſte ſujet, de ce que ſon travail n'eſtoit pas rude, à comparaiſon de celuy des autres, qui depuis la pointe du jour juſqu'au ſoir travailloient à la Terre en platte campagne, aux plus exceſſives ardeurs du ſoleil ; & qui, outre cette extraordinaire fatigue, patiſſoient encore bien ſouvent de la bouche, ce qui ne luy pouvoit arriver. Et il ſemble n'être pas mal à propos de décrire ici en abregé en quoi conſiſtoit le noble

employ qu'il avoit ordinairement pour lors, en comparaiſon du bon temps qu'il avoit eu auparavant.

Premierement, ſi-toſt que le jour commençoit à paroître, il eſtoit obligé de ſe lever & prendre un hoyau & d'aller au Jardin arracher de certaines racines qu'ils nomment *Patates*, enſuite il les lavoit, & les mettoit cuire; & pendant ce temps-là, il faiſoit de certaine mangeaille pour les cochons & pour les autres beſtiaux; puis il preparoit comme une maniere de ſauce pour les *Patates* avec du Poivre Indien nommé *Piment*, du jus de citrons ſauvages & des ciboulles. Le déjeuner eſtant ainſi bien appreſté, il appelloit Meſſieurs les *Noirs* & les *Blancs* qui aſſurément n'employoient pas mal leur temps pendant une demie-heure qui leur eſtoit accordée pour manger. Et ſi-toſt qu'ils eſtoient ſortis de la Cuiſine, il avoit ſoin d'éplucher & net-

toyer des herbes, des pois, des féves & autres denrées, qu'il faisoit cuire avec de la chair de Tortuë pour leur dîner. L'aprés-midy il changeoit d'exercice, & prenoit celuy de l'agriculture jusqu'au soir une heure ou à peu prés devant le souper, je veux dire en mots couverts, qu'il estoit Jardinier depuis le dîner jusqu'à ce que le soleil fut prés de se coucher; & pour lors il retournoit voir sa Cuisine, & faisoit réchauffer les restes du dîner de ces mesmes Messieurs pour leur propre souper: & pour aussi bien finir la journée comme il l'avoit commencée, il devoit rassembler les pourceaux, les pourvoir de mangeaille pour la nuit suivante, & nettoyer leurs auges. Aprés quoy, il luy estoit permis de s'aller reposer sur un lit avenant à un homme de cette qualité là.

Voila l'honneste employ que Monsieur *la Carriere* donna au pau-

vre *Mont-Val*, qui autrefois avoit eu des valets pour le ſervir, lequel ſe voyoit pour lors le miſerable valet des Eſclaves *Noirs* & *Blancs*.

Il ſupporta ce peſant fardeau avec un courage & une conſtance digne d'un homme bien né & de grand cœur, (je veux dire digne de luy,) en attendant l'occaſion de ſe retirer de ce mauvais pas; & s'il ne gagna pas l'amitié de ſon Maiſtre, qui n'en avoit pour perſonne, au moins fit-il tant par ſon bon ſervice dans la ſuite du temps, qu'il n'en fut pas traité avec la derniere rigueur: car il obtenoit de luy preſque tous les Dimanches certaines heures pour s'aller promener; & dans ſes promenades il fit quelques connoiſſances avec d'autres qui eſtoient dans la meſme peine que luy. Aprés leurs premieres habitudes ils contracterent amitié entre trois, pour ſe conſoler de leur miſere, & aprés s'eſtre donnez

plusieurs fois le rendez-vous sur ce sujet, ils consulterent ensemble des moyens de se pouvoir donner eux-mesmes la liberté ; & ils n'en trouverent point de plus seur, ni de plus expedient que celuy de se sauver tous trois dant un *Canot*, avec tout ce qu'ils pourroient emporter de vivres & d'autres commoditez. Leur projet reüssit selon leur desir : car un jour s'étant donnez heure ils se trouverent tous trois dans un *Canot*, avec tout ce qui leur estoit necessaire pour cette grande entreprise. Ils avoient outre une quantité suffisante de vivres, des vaisseaux pour mettre de l'eau douce, une Carte-Marine & une Boussole, que l'un d'eux avoit attrapée par adresse chez son Maître ou autre part Leur complot avoit toûjours esté qu'ils ne seroient qu'eux trois dans l'execution de cette genereuse action, afin que pour la seureté d'un chacun d'eux en par-

iculier, leur deſſein ne courut pas ſi
grand riſque d'eſtre découvert ; (car
ils en auroient eſté rigoureuſement
châtiez) mais comme dans le monde
il eſt preſque impoſſible qu'un ſecret
ſoit gardé fidellement, & qu'il de-
meure long-temps ſecret dés que
pluſieurs perſonnes le ſçavent, il
arriva que les deux Camarades de
Mont-Val avoient fait confidence
de leur deſſein à un certain Habitant
de l'Iſle qui eſtoit de leurs amis, &
dont ils ſçavoient bien que les affai-
res eſtoient en tres-mauvais eſtat,
tant par ce qu'il leur en avoit dit, que
par ce qu'ils l'avoient vû peu aupara-
vant dans le rang d'un Bourgeois
qui paroiſſoit fort à ſon aiſe, & le
voyoient pour lors dans l'eſclavage
& la ſervitude comme eux. C'eſtoit,
pour le faire court, un bon Marchand
& Habitant de cette Iſle, duquel les
affaires ayant eſté tres-mal, ſoit par
ſa faute, ſoit autrement, il s'eſtoit

en ſuite trouvé tellement preſſé de quelques - uns de ſes Creanciers, qu'ayant eſté trouvé inſolvable, il avoit eſté forcé de les ſervir pour ce qu'il leur devoit: & ſe voyant dans l'impoſſibilité de pouvoir jamais racheter ſa liberté par cette ſervitude, le deſeſpoir de ſe voir ſi miſerable, lui faiſoit rechercher tousles moyens imaginables pour ſe ſauver de cette peine. Cet homme donc eſtoit averti de leur entrepriſe par les deux Camarades de *Mont-Val* pour eſtre de la partie, à ſon inſçû neanmoins, & il n'en fut inſtruit que quand il falut partir. Ils eſtoient fort empeſchez à ſe reſoudre d'attendre ce pauvre Habitant qui ne venoit point ; mais comme ils ſe déterminoient à l'abandonner de peur de tout riſquer, ils apperçurent de loin qu'il accouroit de toutes ſes forces, & leur crioit & faiſoit ſigne de l'attendre. Nos trois genereux avanturiers eurent

une extrême joye de ſa venuë, & s'arreſterent de bon cœur pour le recevoir dans leur *Canot*. Mais quand il fut proche d'eux, une frayeur les ſaiſit & les rendit tous trois demi-morts d'abord, appercevans quelqu'un loin de luy qui le ſuivoit à grands pas, & ils crurent fermement qu'ils eſtoient ou trahis ou découverts. Dans cette penſée, ou plûtoſt dans cette fureur panique, ils ſauterent dans le *Canot*, dans la reſolution de s'éloigner de terre à la faveur de la nuit, (car c'eſtoit un Samedy au ſoir aſſez tard) & de mourir en combattant pour leur liberté, plutoſt que de ſe laiſſer prendre, en cas qu'on les pourſuivit par Mer. L'Infortuné *Mont-Val* qui avoit pâti pendant ſix mois ou davantage dans l'eſclavage que nous avons décrit cy-deſſus, ſans avoir reçû de lettres de France pour ſon rachat, ſoit qu'elles euſſent eſté perduës en chemin, ou ſoit que

ses Parens eussent manqué ou negligé à poursuivre cette affaire ; & ainsi se voyant privé de l'esperance de changer si-tost cette miserable condition en une meilleure, il auroit plutost perdu mille vies l'une aprés l'autre, s'il les avoit euës, que de ceder ou plier en aucune façon sous la force qu'il croyoit avoir à soûtenir en cette occasion. En un mot, il se fut plutost precipité dans la Mer la teste la premiere, si à la derniere extrémité d'un combat il eut jugé sa valeur n'estre pas suffisante pour le garantir de la main de ses ennemis. Toute leur diligence à s'éloigner de terre, ne fut pas si grande, que leur quatriéme camarade n'eut le temps de les joindre à un petit jet de pierre du bord de la Mer, & les voyant tous effrayez il eut peur luy-mesme, il les pria de si bonne grace de l'entendre un peu du lieu où ils estoient, qu'ils le firent, & en suite

e crurent. Ce pauvre homme leur
conta en auſſi peu de paroles que le
temps le permettoit, la cauſe qui l'a-
voit empeſché de ſe rendre là à l'heu-
re preciſément nommée, & il leur
apprit que cet homme qui le ſuivoit
eſtoit un ſien Amy qui demandoit à
ſe ſauver avec eux. *Mont-Val* & ſes
deux Camarades s'eſtant raſſurez à
ce diſcours revinrent à terre prendre
les deux autres, & au plutoſt ils s'é-
loignerent de cette Iſle, & tirerent
vers celle de *S. Domingo*, où ils ar-
riverent peu de temps aprés, & ſans
s'y arreſter paſſerent à celle de *Sain-
te Croix*, puis enfin à la côte de *Puer-
torico*, & l'eau douce leur ayant man-
qué, ils furent obligez d'y prendre
terre. Pour cet effet le conducteur
du *Canot* avec un autre prirent des
vaiſſeaux & s'avancerent pour en
chercher; mais à peine eſtoient-ils
un peu avancez dans le païs, que les
ſoldats Eſpagnols vinrent à eux &

les attaquerent, disant qu'ils estoient des Pirattes qui estoient venus là pour chercher l'occasion de piller quelque maison. Le conducteur du *Canot* tâcha par belles paroles d'arrêter leur furie, pendant que son compagnon l'ayant abandonné chercha son salut dans la fuite. Les soldats, sans vouloir entendre aux raisons de l'autre, persistoient dans leur premiere opinion, & disoient que luy & ses Camarades estoient des Pirattes, & ainsi ils le tuerent cruellement à coups de Piques ; & en suite coururent pour en faire autant aux autres, qui ne les attendirent pas, ayant esté témoins oculaires du traitement qu'en avoit reçu leur pauvre Pilote. Il se rembarquerent donc avec toute la diligence que l'on puisse s'imaginer, & tirerent vers une petite Isle appellée *la Mona*, où estant arrivez ils s'avancerent sur une petite montagne, pour tâcher de découvrir quel-

que Terre. Ils en apperçurent une
u Sud, que leur Carte leur faisoit
roire estre l'*Isle Espagnole*, ce qu'ils
rouverent en suite veritable : car,
ans perdre de temps ayant pris leur
oute de ce côté-là, ils en approche-
ent assez pour la reconnoître certai-
nement. Ils se preparoient donc à
y descendre, quand ils se virent en
in instant tourmentez d'un vent im-
petueux, qui les jetta à sec sur une
petite Isle voisine, où il y avoit un
petit bois. Il estoit nuit, & faisoit
assez froid ; c'est pourquoy ils s'oc-
cuperent d'abord à couper du bois &
faire bon feu, jusques à ce que le
jour parut. Ces infortunez Navi-
geurs se chaufferent si bien, qu'ils
s'endormirent tous sans apparem-
ment se souhaiter l'un à l'autre la
bonne nuit ; puis qu'ils n'eurent pas
le soin de faire faire la sentinelle par
quelqu'un d'entr'eux, pendant que
les autres reposeroient : Et ils n'ê-

toient pas beaucoup blâmables en cela, non plus les uns que les autres, veu la tres-grande fatigue qu'ils avoient également soufferte dans ce funeste voyage, depuis leur départ de l'Isle *S. Christophle.*

Pendant que leurs corps joüissoient ainsi du doux repos du sommeil, dont ils avoient si bon besoin, la mer, qui estoit fort enflée, monta jusqu'à la place où ils avoient attiré le *Canot*, & l'emmena avec tout leur équipage, qu'ils avoient laissé dedans, à la reserve seulement de leurs armes & d'un peu de poudre & de plomb, qu'ils avoient pris auprés d'eux, & qui leur servit bien, comme il paroîtra par la suite.

Le sommeil, qui ordinairement nous quitte dés que nostre nature en a reçû le soulagement necessaire, abandonna *Mont-Val* le premier, pour le rendre aussi le premier spectateur du plus grand mal-heur qui

ɛur pouvoit arriver dans cette pi-
ɔyable conjon&ure. Il s'éveilla
onc, mais froid comme un glaçon,
ınt à cauſe de l'air du ſoir & de la
uit, dont la fraîcheur eſtoit gran-
e : & on peut dire qu'il n'a-
oit pas encore les paupieres bien
uvertes, quand voulant aller au
Canot prendre quelque choſe, il ne
e trouva plus au lieu où il l'avoit le
oir precedent attiré avec ſes Cama-
ades, & pour lors il fut auſſi ſur-
ris, ou peut-eſtre davantage, qu'il ne
'avoit eſté lors qu'il apprit la trahi-
on que *la Riviere* luy avoit joüée
u commencement de ſes mal-heurs.
l s'en alla donc reveiller les autres &
eur apprit ce nouvel accident. Ils ne
eurent d'abord le croire, mais s'ê-
ans tranſportez ſur le lieu, & ayans
ien conſideré juſqu'où la mer avoit
nonté, ils ſe regardoient les uns les
utres, la larme à l'œil. La douleur
de ſe voir ſi mal traitez de la fortune,

les jettant à ce coup dans une si grande affliction, que leur saisissement les empescha, pendant un long-temps, de pouvoir desserrer les levres. Mais le brave *Mont-Val*, qui n'avoit point son pareil au monde, pour se consoler, ou du moins pour se resoudre contre les plus rudes revers de la fortune, fit paroistre en cette occasion la force de son esprit, & la grandeur de son courage : car non seulement il ne s'abandonna pas comme les autres aux plaintes & aux larmes, mais il leur representa encore, que l'estat où ils se voyoient reduits n'estoit point tel qu'ils dussent desesperer d'en pouvoir sortir ou tost ou tard : & que Dieu les ayant sauvez du peril de la tempeste de cette nuit-là, c'estoit peut-estre, pour mettre fin à leurs aversitez, qu'au reste estant encore en santé, ils devoient prendre courage avec luy, & chercher ensemble le *Canot*, que la

Mer

Mer pouvoit bien avoir rejetté sur
quelqu'autre bord de la mesme Isle.
En achevant ces paroles, ausquelles
es pauvres Camarades ne répon-
doient qu'avec des sanglots & des
soûpirs, il leur fit prendre leurs ar-
mes pour s'en servir en cas de besoin,
& principalement pour chasser au gi-
bier, ou se défendre contre les bestes
feroces. Dans cette pensée & dans
cet estat, nos Infortunez firent pres-
que tout le tour de l'Isle, sans ap-
percevoir aucun gibier, ni le *Canot*
non plus, ni aucun morceau de ses
débris, ce qui augmenta leur af-
fliction, & leur fit croire qu'ils
devoient chercher de nouveaux
moyens pour vivre. *Mont-Val* ju-
gea que la premiere chose qu'ils de-
voient faire estoit de creuser un puits
le plus profond qu'ils pourroient
pour avoir de l'eau, ce qu'ils execu-
terent heureusement; & quoy qu'el-
le ne fut pas tout à fait douce, elle

l'estoit assez pour ne pas faire mal au corps, puis qu'ils en burent pendant plusieurs jours sans s'en trouver incommodez. Ne rencontrant donc point de gibier dans l'Isle, ils mangeoient de diverses sortes de coquillages qu'ils trouvoient en une prodigieuse quantité dans les rochers & à quelques endroits de la Rade, où il y avoit aussi un grand nombre de certains petits poissons assez semblables à des Limaçons, qu'ils appellent en ces quartiers là *Bourjau*, & qui estoit le meilleur de tous, le faisant rôtir sur les charbons, comme ils faisoient presque tous les autres coquillages dont ils se sustenterent dans cette triste solitude. Un jour *Mont-Val* voulant s'assurer mieux, & voir s'il n'y avoit point de gibier petit ou gros, s'hazarda d'aller seul dans le plus épais du bois, sans en avertir ses Camarades, & dans cette genereuse entreprise, il s'avança

ant qu'il traversa toute l'Isle sans
ien rencontrer de ce qu'il cherchoit,
& fut fort étonné de se trouver à un
utre bord où il reconnoissoit bien
n'avoir point encore esté ni luy ni ses
Camarades. Il vit de là une partie de
l'*Isle Espagnole*, qui joignoit de si
prés le lieu où il estoit, & il avoit si
peu de profondeur d'eau, qu'il espera,
puis connut assurément que l'on
pouvoit passer par là de l'autre côté,
à la faveur d'une infinité d'arbrisseaux
qui facilitoient ce passage, outre
qu'il n'estoit pas difficile d'y traîner
quelques vieux troncs d'arbres
qui estoient là proche, desquels formant
une maniere de Ponton, il n'y
auroit aucun peril ni difficulté de traverser
ce guay. Il eut une joye sans
pareille d'avoir fait une heureuse découverte,
& en conçût l'esperance
de mettre fin à leur infortune, ou
du moins de changer leur estat en un
autre plus supportable. Dans cette

agreable reflexion, il se hâta de venir annoncer cette bonne nouvelle à ses compagnons, qu'il trouva fort en peine de son absence, dans l'apprehension qu'il n'eut esté devoré de quelque beste feroce, ou qu'il fut peri dans quelque marécage profond, dont cette Isle êtoit pleine. A son arrivée ils l'embrasserent, comme celuy en qui (aprés Dieu) ils avoient toute leur esperance, & se remettoient entierement sur luy de leur bonne ou mauvaise fortune. Il leur conta son avanture, mais il fut bien étonné de les trouver directement opposez au dessein qu'il avoit de passer au plûtost dans l'*Isle Espagnole*; leur raison estoit, que les Espagnols ne manqueroient point d'exercer sur eux leurs cruautez ordinaires, & qu'ainsi il valoit mieux attendre l'arrivée de quelque Vaisseau, qui ancrant à cette Rade, les prendroit avec luy & les mettroit à terre en

quelqu'autre Païs, & qu'ils prefe-
roient encore la miſerable vie qu'ils
menoient (ou plûtoſt cette longue
mort) aux cruels tourmens des Eſ-
pagnols de cette Iſle, deſquels ils
ne devoient point attendre de meil-
leur traitement, que celuy que le
défunt conducteur de leur *Canot* en
avoit reçû dans l'Iſle de *Puertorico.*
Mont-Val, qui eſtoit toûjours pru-
dent, trouva bon de ne ſe pas oppo-
ſer entierement à leur ſentiment, &
ſans témoigner le deſaprouver, &
perſiſter à faire ce qu'il leur avoit
propoſé au commencement, il fit en
ſorte qu'ils ſe reſolurent de traverſer
le bois avec luy afin d'aller voir le
lieu, dans l'intention de ne l'y pas
ſuivre. Dans le chemin il employa
toute ſa Rhetorique pour leur per-
ſuader l'erreur qui les aveugloit, de
ce qu'ils ne conſideroient pas qu'ils
avançoient leur malheur, en faiſant
ce que leur peu de courage leur per-

ſuadoit de faire pour fuïr une mort cruelle, aprés laquelle ils couroient à grands pas, en attendant dans cette Iſle l'arrivée de quelque Vaiſſeau pour les delivrer : & il leur prouvoit cela par cette raiſon inconteſtable : Que ſi par malheur pour eux plutoſt que par bon-heur, quelque Vaiſſeau ou pluſieurs, venoient ancrer à cette Rade, avant que quelque maladie (cauſée par leur mauvaiſe nouriture) les eut retirez l'un aprés l'autre de cette miſerable vie, ce ſeroient indubitablement plûtoſt des Vaiſſeaux Eſpagnols que d'autres, deſquels ils ne devoient attendre qu'une perte inévitable & infaillible, ne pouvant eſtre pris en cet eſtat que pour des Pirates François qui auroient fait nauffrage ſur cette Côte ; & qu'au contraire, en ſe livrant d'eux-mêmes aux Eſpagnols de l'Iſle, en racontant le ſujet de leur infortuné voyage, ils leurs feroient aſſurément com-

assion, & en devoient esperer quelque quartier. Qu'ils s'assuroient par e moyen contre la mort que leur auseroit la continuelle nouriture de es coquillages.

Ces pauvres gens l'écoutoient attentivement dire tout ce qu'il vouloit, mais ils n'y aquiesçoient pas pourtant assez pour luy accorder de passer ce guay, où ils arriverent bientost aprés. Leur terreur redoubla à la veuë d'un peu de fumée qu'ils apperçurent dans l'*Isle Espagnole*. Ils la firent remarquer à *Mont-Val*, qui, sans en paroître aucunement surpris, leur dit qu'elle provenoit du feu que faisoient les Espagnols pour se chauffer. Ce discours augmentant leur peur, leur gela le sang dans les veines, & s'opiniâtrerent plus qu'auparavant à mourir plûtost de faim dans cette Isle, que de passer à l'autre. Un homme bien embarassé & bien à plaindre pour lors, estoit

Mont-Val, qui maudissant sa propre vie & l'obstination de ses Camarades, peu s'en falut qu'il ne crevât de dépit ; puis desesperant de leur pouvoir faire changer de sentiment, il leur declara avec un emportement qui n'estoit pas petit, que puis qu'il ne pouvoit rien gagner sur eux par bonnes raisons, il estoit resolu de les laisser faire ce qu'ils voudroient, mais que pour son salut particulier il aimoit mieux se sauver du mal-heur qu'il prévoyoit leur devoir indubitablement arriver, que de demeurer là davantage avec eux ; puis, comme s'il eut voulu se mettre en devoir de commencer à faire luy seul le Ponton dont nous avons parlé cy-devant, il se chargea donc d'un gros tronc d'arbre à demy pourry qui estoit-là. Ce que voyant ses Camarades, ils le prierent de leur donner encore quelques momens, pour tâcher à se resoudre de ne le pas aban-

donner de la ſorte. *Mont-Val* qui
fut bien-aiſe de leur complaire en-
core à cette extrémité, leur facilita
un moyen pour gagner le temps qui
leur eſtoit bien cher, en les faiſant
jetter au ſort pour voir qui le ſui-
vroit. Ils en furent fort contens, &
promirent d'obeïr au ſort ſans aucun
conteſte : mais pendant qu'ils ſe pre-
paroient, ils apperçurent un Vaiſ-
ſeau qui faiſoit voile pour arriver à
la Rade de l'Iſle où ils eſtoient. Ce-
cy fit un effet bien different dans
leurs eſprits : car *Mont-Val* fut d'a-
bord ſaiſi de la crainte que ce ne fut
un Vaiſſeau Eſpagnol ; & les autres
vouloient que ce fut un Vaiſſeau
François. Mais ils en furent bien-
toſt éclaircis : car ayant ancré fort
proche de l'Iſle, ils reconnurent qu'il
eſtoit Eſpagnol. *Mont-Val*, d'un
courage intrepide, alla à une pointe
de l'Iſle attendre la Chaloupe qui y
abordoit, mais ſes Camarades s'en-

fuïrent dans le plus épais du bois. Auſſi-toſt qu'elle fut arrivée où il eſtoit, il ſe donna aux Eſpagnols, en demandant quartier pour luy & ſes Camarades, il l'obtint de paroles. Et pendant qu'on alloit chercher les autres dans les bois, il raconta le mieux qui luy fut poſſible en Eſpagnol une partie de ſon infortune depuis ſon départ de France avec *la Riviere*. Il ſçavoit un peu parler Eſpagnol, ayant appris quelque choſe de cette langue avec les Juifs de Roüen qu'il y avoit beaucoup frequentez, ce qui ne luy ſervit pas peu dans cette occaſion; & l'on peut meſme dire avec raiſon, que cela luy ſauva la vie & à ſes compagnons auſſi, à en juger par la ſuite du procedé des Eſpagnols, ainſi que nous allons voir. Mais auparavant il eſt bon de remarquer, que *Mont-Val* eſtoit armé d'armes à feu, poudre & plomb, & dans une

ferme resolution de vendre sa vie ou sa liberté bien cher en cas de refus du quartier qu'il demandoit : Il auroit pourtant, dans l'extrémité, tâché de regagner le Bois où s'estoient sauvez ses Compagnons, qui estoient aussi bien armez que luy ; & de cette maniere, en effet, ils auroient esté en estat de faire une grande resistance.

Les Espagnols qui allerent à la poursuite des fuyards, n'esperoient pas que les choses leur reüssissent de la maniere qu'elles firent. Ils se persuadoient avoir à faire à des gens qui aussi-tost qui les verroient, imploreroient à deux genoux & les mains jointes leur misericorde, en demandant quartier pour la vie ; mais, (comme dit le Proverbe) *Qui compte sans son hôte, compte ordinairement deux fois*, ce qui leur arriva dans ce faux calcul : car, aprés avoir crié & appellé assez long-temps à l'entrée

de ce Bois, ſans entendre de réponſe, ni ſans en appercevoir aucun, leur ſot orgueil (qui eſt un don de nature à tous ceux de cette Nation) s'enfla juſqu'à l'excés, & leur fit fermement croire que leur venuë avoit cauſé une ſi grande terreur dans l'ame de ces miſerables fugitifs, qu'ils s'eſtoient cachez dans le fonds du Bois, ou que peut-eſtre ils avoient eſté tellement ſaiſis de peur, qu'ils s'eſtoient noyez ou perdus dans les Marais dont l'Iſle eſtoit pleine. Dans ces ridicules imaginations, il s'en falut fort peu qu'ils ne retournaſſent vers leur Chaloupe ſans chercher davantage, & c'eſtoit le ſentiment de la pluſpart d'eux. Ils voulurent neanmoins entrer un peu plus avant dans un petit ſentier qui conduiſoit à une plaine fort voiſine, par lequel ils ſe perſuaderent que les Camarades de *Mont-Val* avoient pris la fuite. Ces ſuperbes *Senors* ne conſultoient plus

entr'eux, que de quelle maniere ils traitteroient ceux qui leur donnoient tant de peine. Il y en avoit qui trouvoient à propos, pour le plus court, de mettre main-basse sur ces miserables, & d'emporter les langues ou quelqu'autre partie de ces corps, qu'ils commençoient trop tost d'appeller *Cadavres*, puis que les Personnes estoient encore en parfaite santé. Ceux-cy prétendoient, qu'en agissant de la sorte, ils ne manqueroient pas de s'aquerir l'amitié de leur Capitaine, auquel ils pouvoient facilement faire un recit tel qu'ils voudroient d'un combat fort opiniâtré de la part des attaquez, & qu'enfin ils avoient gagné la victoire, pour asseurance de quoy ils en rapportoient telles, ou telles marques. Les autres moins inhumains en apparence, mais dans le fonds plus cruels que ces premiers, furent d'un sentiment tout different, & dirent qu'il vau-

droit mieux abuser de belles paroles ces pauvres infortunez, jusqu'à ce qu'ils les eussent dans leur Vaisseau, où sans doute leur Capitaine, suivant son humeur & sa coûtume, ne manqueroit pas d'exercer sur ces miserables avant la mort, tout ce que pouvoient meriter des Pirates ennemis mortels & declarez de leur Nation, attrapez sur leurs propres Terres, où Dieu avoit permis que la tempeste eut fait faire naufrage à leur Vaisseau & au reste de leurs gens, dans un temps qu'ils vouloient sans doute commettre quelque brigandage dans l'*Isle Espagnole*. Toutes ces pieuses & méchantes déliberations, ne promettoient rien pour l'avenir que de tres-funeste à *Mont-Val* & à ses Compagnons; & ces Espagnols pouvoient en quelque façon se flâter de l'esperance de faire reüssir tout cecy selon leur projet, si Dieu (qui ne voulut pas laisser tomber nos gens

lans ce dernier malheur) n'en eut
lispofé autrement. Car pendant
qu'ils conteftoient l'un contre l'au-
tre fur la maniere d'executer de con-
cert leur pernicieux deffein, nos bra-
ves Infortunez, que la croyance de
la perte de leur cher *Mont-Val*, qu'ils
tenoient affurée (à caufe qu'ils l'a-
voient abandonné) avoit encoura-
gez & jettez dans le dernier defef-
poir, & dans un defir ardent de s'en
venger, fortirent de l'épais du Bois
où ils avoient efté cachez jufqu'a-
lors, & vinrent haut les Armes à la
rencontre des Efpagnols, dans la fer-
me refolution de s'aquitter de leur
devoir en gens de cœur. Eux qui ne
les attendoient pas, ou plûtoft qui
ne les cherchoient pas dans l'opinion
de les trouver en un tel équipage, fu-
rent tellement furpris & faifis d'une
fi grande peur, que peu s'en falut
qu'ils n'en mouruffent ; & (que ce-
cy foit dit cependant fans choquer

l'honnesteté) un de ces Messieurs confessa depuis dans le Vaisseau, qu'au premier moment qu'il les apperçût, sa terreur fut telle, qu'il ne pût empescher *Mere-nature* de se décharger de ce qui est le plus pesant à porter au monde, & qui surpasse mesme en pesanteur l'or & l'émail; s'entend quand on est pressé, c'est à dire, en termes plus découverts, qu'estant lâche de ventre, il fit malgré soy-mesme servir ses chausses étroites de Poësle à une Aumelette des plus desagreables non seulement au goût, mais mesme à l'odorat, que l'on se puisse imaginer. Mais quittons cette sale matiere, ou du moins faisons-en abstraction pour dire, qu'estant en cet estat ils n'eurent pas le temps de consulter de ce qu'ils avoient à faire dans ce pressant rencontre pour la conservation de leur vie, comme ils en avoient eu auparavant à faire le procés à nos Inno-

ens ; mais au contraire, ils demeu-
erent en un inſtant tous d'accord de
etter bas ſi peu de méchantes armes
qu'ils avoient, & ſans attendre que
es autres les euſſent joints de bien
prés, ils employerent tout le peu de
vigueur qui leur reſtoit à demander
bon quartier, tant par une infinité
de ridicules geſtes, que par paroles.

Les Camarades de *Mont-Val* leur
accorderent tout le quartier qu'ils
demanderent, & davantage, & les
preſſerent extrémement de leur don-
ner des nouvelles de leur Amy. A
quoy ces Meſſieurs ſatisfirent prom-
ptement, & les aſſurerent avec des
Rodomontades dignes de leur ſuper-
be Nation, mais pour lors hors de
ſaiſon ; que Monſieur *Mont-Val*
avoit eſté reçû de leur Officier dans
la Chaloupe avec toute la douceur
imaginable, & qu'eux ils eſtoient ve-
nus dans ce Bois par ordre de cet
Officier & à la priere de leur Com-

pagnon pour les chercher, & tâcher de les amener avec eux pour passer au Vaisseau avec luy, s'ils se rencontroient de son avis ; qu'il ne devoient pas refuser un adieu d'amitié à un homme qui s'estoit consacré si genereusement pour leur salut commun plutost que pour le sien particulier, puisqu'il n'avoit point voulu (supposoient-ils malicieusement (agréer de quartier pour luy seul, à quelque extrémité qu'il se fut vû pressé par les armes ; & que leur Officier, considerant sa valeur & sa fidelité pour ses Camarades, l'estoit venu embrasser luy-mesme à terre, non seulement en luy accordant tout le quartier qu'il desiroit pour luy & pour eux, mais qu'estant intime Amy & même parent du Commandant, il avoit promis à *Mont-Val* qu'il les luy presenteroit luy-mesme, pour les traiter sur le Vaisseau d'une maniere qui leur donneroit juste sujet de se con-

oler de toutes leurs difgraces paf-
ées, quelques grandes qu'elles euf-
ent efté. Ces langues de Serpent (s'il
ous eft permis d'ufer de ce terme)
éduifirent fi agreablement les cœurs
le nos trop credules Infortunez ; par
es belles paroles, accompagnées de
nille faux fermens, & ajoûtant foy
à tout ce que ces perfides leur di-
foient, ils reçurent une joye incroya-
ble & fe crurent eftre au comble de
eurs felicitez. Et s'imaginant avoir
beaucoup d'obligation à ces Dépu-
tez ; ils les embrafferent plufieurs
fois, & leur remettant leurs armes
entre les mains, ils prirent à grands
pas le chemin de la Chaloupe, & ils
arriverent bien-toft aprés au lieu où
Mont-Val & les autres Efpagnols
les attendoient avec impatience. Il
eft fort croyable que leur joye fut à
peu prés égale quand ils fe virent
tous enfemble embarquez dans la
Chaloupe, & fi leur bon-heur eut

voulu que cet intervale de bon temps eut duré un peu davantage, ils n'auroient pas esté si fort à plaindre; Mais cette cruelle & impitoyable Fortune ne s'estoit pas encore assez joüée d'eux, elle ne leur avoit pas fait ressentir toutes ses rigueurs, & les malheurs qui leurs estoient arrivez jusques-là, & mesme leur premier esclavage, pouvoient passer pour des faveurs de cette inconstante, comparez aux miseres qu'elle leur fit endurer dans la suite. Ils se réjoüissoient ensemble, mais leur joye fut fort courte, puisqu'elle ne dura que jusqu'à leur arrivée au Vaisseau Espagnol; & sans erreur, on peut mettre en parallelle le faux calcul qu'ils firent à cet embarquement dans la Chaloupe, avec celuy que les Espagnols avoient fait quand ils allerent les chercher dans l'Isle pour les massacrer, ou du moins pour les amener prisonniers. D'abord qu'ils

ırent ſur le Vaiſſeau on les mena
evant le Commandant ou Capitai-
e, qui auſſi-toſt qu'il les eut vûs
t appris qu'ils eſtoient François,
ommanda qu'on les liât dos à dos;
t ſans s'informer plus particuliere-
ıent de leurs perſonnes ni de leurs
vantures, il les fit retirer de ſa pre-
ence juſqu'à ce qu'il eut ordonné de
eur mort; & il les aſſura aprés quel-
ues queſtions fort ſottes & plu-
eurs piquantes railleries, indignes
'un brave Capitaine, que leur élo-
uence Françoiſe & toute leur Rhe-
orique n'auroit jamais aſſez d'effica-
e ni de vertu ſur ſon eſprit, pour luy
erſuader qu'une ſeule parole de tou-
es ces bourdes & menſonges fut
raye; & que l'avantage qui leur re-
iendroit d'eſtre tombez entre ſes
nains, plutoſt qu'entre celles d'un
utre Capitaine, eſtoit qu'il ne leur
eroit pas ſouffrir beaucoup de tour-
nent avant leur ſupplice, pour leur

faire confeſſer ce qu'ils avoient commis contre la Nation Eſpagnole, depuis qu'ils exerçoient la Piraterie ; qu'il laiſſoit cela à leur propre liberté ; & que ne devant point douter que leur ſeule conſcience en demeuroit chargée ou déchargée ſur le ſalut de leur ame, ils devoient s'en mettre plus en peine que luy, qui ſur ſa parole leur promettoit, qu'en celant ou confeſſant tous les meurtres, pillages, &c. qu'ils avoient commis dans ce brigandage de Pirates, la rigueur de leur ſupplice ne ſeroit ni augmentée ni diminuée en la moindre choſe que ce fut ; & qu'ils y aviſaſſent avant que le temps leur manquât pour le pouvoir faire.

Ce dernier malheur toucha *Mont-Val* juſqu'à ſe méconnoitre luy-meſme, & doutoit tout à fait que cecy & tout ce qui luy ſembloit s'être paſſé à ſon endroit depuis qu'il n'avoit veu *la Riviere*, ne fut un

onge ou un égarement de jugement
ffectif. Il luy sembloit impossible
& inouï dans l'Histoire, qu'un hom-
ne en si peu de temps eut eu tant &
le si rudes traverses ; son courage &
a constance qui ne l'avoient jamais
bandonné, le firent pour lors, mais
le telle sorte qu'il ne pouvoit se con-
soler luy-mesme, bien éloigné de
pouvoir consoler les autres : & dans
ce pitoyable estat il attendoit de mo-
ment à autre la mort cruelle qui luy
estoit si bien promise, luy semblant
impossible de la pouvoir éviter en
cette occasion ou la prolonger d'un
seul moment. Ses Camarades n'ê-
toient pas dans un estat moins la-
mentable que luy ; & tant les uns
que les autres auroient souhaité de
bon cœur n'estre pas si exactement
gardez ni liez de la sorte, pour se
pouvoir jetter dans la Mer. *Mont-Val* goûtoit cette affliction d'une
maniere bien differente de celle de

ſes Camarades : car mépriſant dans cette conjončture la mort & la vie également ; il gardoit un profond ſilence,interrompu ſeulement de quelques ſoûpirs qu'il jettoit de temps en temps , regardant les autres qui ſe lamentoient d'une façon à faire pitié aux cœurs les plus durs , mais principalement celuy auquel il eſtoit lié dos à dos. Et l'on eut pû facilement juger que ſon affliction ne procedoit que d'une compaſſion pour le malheur de ſes Camarades bien plutoſt que pour le ſien particulier. Ils demeurerent dans l'attente d'un ſupplice cruel tout le reſte de ce jour-là & la nuit ſuivante , tous les traitemens qu'ils recevoient des Eſpagnols pendant ce temps-là ne faiſant que leur confirmer une mort aſſurée.

Mais comme dans les cœurs des plus barbares on trouve quelquefois de l'humanité quand on en eſpere le moins , l'execution de ces miſerables

fut

ut remiſe pour quelque temps ou
out à fait pardonnée , puis qu'au
natin ſuivant ils furent détachez &
nis aux Pompes , & aux autres plus
udes travaux qui ſe trouverent à
aire ſur ce Baſtiment,lequel ne pou-
ant aller juſqu'à *S. Domingo*, à cau-
e qu'il êtoit tout percé de vers,avoit
ncré là pour donner *Carene*. Nos
Pompeurs commencerent à ſe con-
oler quand ils ſe virent déliez &
bligez de travailler , & ne deſeſpe-
erent plus d'avoir la fortune plus
avorable qu'ils n'avoient eſperé ; &
e deux ou troiſiéme jour , le Com-
nandant leur ayant fait connoître
qu'ils avoient quartier pour la vie,
ls ne ſongerent plus qu'à employer
outes leurs forces pour bien ſervir
dans ce nouvel eſclavage. Les Eſpa-
gnols cependant ne negligeoient rien
pour leur faire bien gagner le peu de
pain qu'ils leurs donnoient. Ils leurs
diſoient ſouvent que le Capitaine ne

les ayant pas fait jetter dans la Mer dés le premier jour, faisoit plutost une injustice qu'autrement, & que leur Nation ne recevoit point de traitement si favorable des François quand ils en estoient pris de la sorte. Mais nos Infortunez ménageant le temps & l'occasion, ne leur répondoient que d'une maniere plus propre à les adoucir qu'à les aigrir.

Ils estoient donc au huitiéme jour de cette servitude, quand une Flote de plusieurs Vaisseaux se fit découvrir de fort loin, faisant voile vers eux; & le grand vent qu'il faisoit la fit en peu d'heures reconnoître pour la Flote du fameux Corsaire François *Lolonois*, qui estoit Commandant General des Pirates de l'*Isle de la Tortuë*. Elle vint moüiller à la méme Rade du Vaisseau Espagnol; & pendant qu'elle approchoit, les Espagnols employerent à leur tour toute leur éloquence envers leurs Prison-

niers, en les priant d'implorer quartier pour eux de ces Pirates François. *Mont-Val* & ses Camarades leur promirent de le faire, & tinrent leur promesse : car en suite ce Bâtiment ayant esté pris, tous les Espagnols furent incontinent liez deux à deux, & conduits Prisonniers devant le Commandant de la Flote, qui les auroit au mesme moment fait jetter dans la Mer, si *Mont-Val* & ses Compagnons n'eussent prié pour eux, & obtenu pour leur quartier, qu'ils seroient employez sur la Flote aux mesmes fonctions qu'eux-mêmes un peu auparavant avoient exercées estant leurs Esclaves. Ce Bâtiment Espagnol fut trouvé chargé de munitions de guerre pour la garnison de *S. Domingo*, Ville Capitale de l'*Isle Espagnole*. *Lolonois* reconnoissant l'esprit de *Mont-Val* & ses merites, aprés luy avoir fait raconter en abregé ses avantures, il l'assura

de ſon amitié ; & pour luy témoigner par effet l'eſtime qu'il faiſoit de ſa Perſonne, il luy fit offre de ſon Bâtiment, ce que *Mont-Val* accepta d'une maniere qui fit bien remarquer à ce genereux Commandant qu'il n'eſtoit pas indigne de cet honneur. Aprés cette petite action, *Lolonois* fit mettre à la voile pour le Lagon de *Maracaibo* qui eſt terre ferme, ayant fait paſſer toute ſa Flote entre la petite Iſle qu'on appelle *Savone* & la grande Iſle. Le vent qui eſtoit favorable les y rendit en peu de temps. Et bien-toſt aprés leur arrivée, ils prirent le Fort d'aſſaut, & en ſuite la Ville qui appartiennent au Roy d'Eſpagne. Les Habitans de la Ville de *Maracaibo* ſe ſauverent avec leurs familles & leurs biens les plus précieux & plus portatifs en pareille occaſion, ſe perſuadant que par ce moyen ils éviteroient le pillage & les mauvais traitemens des Pira-

es ; mais *Lolonois* qui étoit un vieux
outier dans le métier de Corſaire,&
qui n'ignoroit rien de ce qu'un grand
Capitaine doit ſçavoir , s'apperçût
d'abord de la ruſe des Eſpagnols. Il
commanda en diligence pluſieurs par-
tis conſiderables aprés ces fuyards,
dont ils attraperent la meilleure par-
tie , & preſque tous les plus riches
Marchands qu'ils ramenerent à la
Ville. *Mont-Val* donna par tout des
marques de ſa valeur , & principale-
ment à la priſe du Fort. Un jour
eſtant fort fatigué pour n'avoir dor-
mi pendant trois jours & trois nuits
ayant eſté obligé d'eſtre continuel-
ment à cheval , *Lolonois* comman-
da un grand Parti pour aller prendre
l'*Alcalde* Major de la Ville. Le bra-
ve *Mont-Val* qui eſtoit curieux
de voir le comportement des Pirates
envers les Eſpagnols dans cette exe-
cution , en voulut eſtre ; & il ſemble
que ſon deſtin l'y porta pour faire

une genereuse action qui suit. Ce Party estoit conduit par des guides, qui aprés deux jours & deux nuits de marche continuelle, l'amenerent à un certain lieu où ils firent quelque alte, ayant encore une petite journée de chemin à faire jusqu'au lieu où estoit *Don Diego Garcias*, (c'est le nom de l'*Alcalde* Major) qu'ils trouverent le troisiéme jour sur le soir dans un petit Hameau avec toute sa Famille. Il avoit deux fort belles Filles, dont l'une estoit mariée depuis peu de temps à un Gentilhomme Castillan. Ces pauvres Espagnols furent bien surpris à l'arrivée des Pirates, qui les tirerent à l'instant de l'appartement où ils êtoient, & les interrogerent un à un, pour sçavoir où estoient leurs biens. Il y eut un Capitaine des Pirates qui fut tellement charmé de la beauté de l'une des deux filles de *Don Garcias*, qu'ayant en vain fait tout son possi-

ble pour la suborner par belles paroles, par promesses, & mesme par offre de quelques bijoux de grand prix qu'il avoit, il se resolut enfin d'agir par la force; & pour venir à bout de son lâche dessein, il feignit à cette Dame qu'il ne luy vouloit pas déplaire davantage, en persistant à luy demander une chose qu'il voyoit bien ne pouvoir pas obtenir d'elle. Mais il prit si bien son temps, qu'avec l'aide d'un soldat, il l'enleva une nuit sans que personne n'en apperçût rien, sinon *Mont-Val*, qui sans se déclarer, les suivit jusqu'à un lieu assez loin de là, où ce Pirate demeura tout seul avec cette belle affligée, & d'où personne des demeures les plus voisines n'auroient pû l'entendre crier. Le Genereux *Mont-Val* estoit si proche d'eux, qu'à la faveur de la nuit & de quelques hayes, il pouvoit tout entendre & tout voir ce qui se passoit sans estre apperçû,

& entendit le Raviſſeur qui commença ſa harangue en ces termes : Madame, vous ſçavez que vôtre vie eſt entre mes mains, & que je puis faire de vous ce qui me plaiſt ; accordez-moy donc ce que je vous demande, ou reſolvez vous à mourir. Et en achevant ces paroles il la voulut forcer, mais *Mont-Val* l'en empeſcha en luy ſautant au colet. Ce Pirate mettant la main à ſon Sabre ſe flâtoit de l'eſperance de punir bien toſt la temerité de ſon averſaire, ce qu'il ne pût faire, car *Mont-Val* para ce coup adroitement avec ſon fuſil. La pauvre Dame qui croyoit que ces deux hommes avoient tous deux le meſme deſſein de la des-honorer, deſeſpera pour lors d'en jamais réchapper, & demeura plus morte que vive à la veuë de ce funeſte combat : mais *Mont-Val* l'ôta de cette peine en luy diſant le mieux qui luy fut poſſible en langage Eſpagnol;

Madame, je vous veux delivrer de la violence de ce méchant homme qui attente à vôtre honneur. Ces paroles firent un tel effet ſur l'eſprit de la Dame, qu'elle ſembla ſe mettre en devoir d'aider à ſon défenſeur, qui auroit eu bien-toſt dompté l'autre s'il avoit auſſi eu un Sabre. Mais aprés avoir long-temps paré ſes coups, voyant que ce combat ne pouvoit ſe terminer de cette ſorte; il ſaiſit le Pirate au colet & le deſarma: mais auſſi-toſt ayant tiré un piſtolet de deſſous ſa caſaque, il tira ſur *Mont-Val* qu'il manqua, & eſtoit tout preſt d'en décharger encore un autre, quand celuy-cy le coucha en joüe & luy caſſa un bras. Il n'y eut aucuns témoins de ce démeſlé que la Dame Eſpagnole, qui eſtoit le ſujet de cette Tragedie. *Mont-Val* ayant ſurmonté ſon ennemy, prit la Dame & la mena dans la chambre, d'où le Pirate l'avoit fait tirer des côtez

de ſes Pere & Mere, qui le remercierent quand ils eurent appris l'hiſtoire qui eſtoit arrivée à leur Fille. Le Pirate à qui le coup de fuſil avoit tiré le plus boüillant de ſon ſang, reprit ſes ſens, vint rejoindre ſes Camarades, & leur dit qu'il avoit rencontré des Eſpagnols avec qui il s'êtoit battu & avoit reçu ce coup de mouſquet. Il ſe fit penſer, & en ſuite alla trouver *Mont-Val* à qui il demanda pardon, & le ſupplia de ne vouloir pas declarer l'affaire, ce qu'il lui promit. Depuis cette action, *Mont-Val* fut eſtimé de tous les Priſonniers Eſpagnols, ce qui fit que tous ſes Camarades en conçurent de la jalouſie, & deſiroient pouvoir trouver l'occaſion de luy nuire, diſant qu'il avoit plus d'inclination pour les Eſpagnols que pour eux, mais voyant que les autres eſtoient mécontens, il s'abſtint de la converſation des Priſonniers; neanmoins il

ne se pouvoit empescher de les secourir en secret, & de leur envoyer des viandes. Il avoit conçu quelque amitié pour la belle Espagnole qu'il avoit delivrée, mais il n'avoit pas d'occasion de le luy pouvoir témoigner, que par des regards languissans, qui faisoient assez voir à cette fille qu'on soûpiroit pour elle. Et aussi elle n'estoit point ingrate, parce qu'elle faisoit connoitre à *Mont-Val* par des œillades, qu'elle reconnoissoit ses soupirs ; & mesme elle luy fit subtilement tenir un billet, où elle sembloit se declarer à luy. Mais comme il n'entendoit pas assez la langue Espagnole pour le pouvoir lire, & ne se fioit pas à un autre, il ne put savoir ce que la belle luy écrivoit, & par consequent n'y put pas faire de réponse qu'avec les yeux. Enfin les Pirates, aprés avoir écumé autant qu'ils voulurent, se preparerent pour retourner trouver *Lolonois*

qui les attendoit pour partir du Lagon de *Maracaibo*, & pour reprendre leur route du côté de l'*Isle de la Tortuë*, d'où ils estoient venus. Estant sortis de la Baye, *Lolonois* fit mettre à la voile pour l'*Isle Espagnole*, où ils arriverent peu de jours aprés, & où ils partagerent tout leur butin.

Mont-Val en eut sa part aussi bien que les autres; mais méprisant un si petit gain à cause des perils qu'il avoit courus en exposant plusieurs fois sa vie, il voulut le hazarder au Jeu pour s'en défaire entierement ou pour l'augmenrer. Il joüa donc, & la chance n'ayant pas tourné de son côté, il perdit tout ce qu'il avoit eu pour sa part: Et peu de temps aprés il arriva à l'*Isle de la Tortuë*, aussi riche que quand *Lolonois* l'avoit delivré d'entre les mains des Espagnols, supportant toujours avec un courage intrepide l'Infortune qu'il luy

sembloit ne le devoir abandonner qu'avec la vie. Il se resolut de continuër cet honneste métier de Pirate, & prit party sur un Vaisseau Corsaire qui se preparoit pour aller en course vers la côte de *Cartagene*, sachant que quelques riches Marchands devoient sortir de la Ville bien-tost : Et ils estoient à attendre cette bonne fortune, quand le Gouverneur de *Cartagene*, qui avoit esté averti de leur venuë, & qui se doutoit de leur dessein, envoya en diligence un Vaisseau de guerre aprés eux, qui leur ayant livré un combat sanglant qui dura dix-huit heures, emporta enfin la Victoire & les prit. *Mont-Val* reçut dans cette occasion un coup de Lance dans une cuisse. Le Vaisseau Corsaire fut amené dans le Port, & tous ceux qui furent trouvez dessus, faits prisonniers, dépoüillez, & conduits ensemble dans un mesme cachot par provision, & en

attendant que leur Jugement leur fit connoître à quoy ils se devoient resoudre.

Trois jours s'estant déja écoulez pendant leur emprisonnement, on les tira d'inquietude, en leur apprenant que le Gouverneur leur faisoit grace en les élargissant de Prison, & qu'ils en seroient quittes pour porter de la pierre à une Forteresse qu'on bâtissoit dans l'Isle. Cette nouvelle les réjoüit d'autant plus, qu'ils n'attendoient point un traitement si favorable ; & *Mont-Val* qui n'estoit qu'à demy guery, trouva sa condition presente en quelque façon supportable, & mesme on remarquoit quelque chose sur son visage qui paroissoit estre comme un presage du bon-heur qui luy devoit arriver bientost aprés. Il y avoit neanmoins trois semaines ou environ qu'il travailloit à porter de la pierre, de la chaux, du mortier, &c. avec ses Camarades,

quand le Gouverneur, un jour qu'il faisoit fort beau temps, vint avec un grand nombre de Gentils-hommes & quelques Dames voir les Ouvriers. Toute cette Noblesse Espagnole ne trouvoit pas peu étrange de voir travailler ces *Blancs* : car c'est contre la coûtume de ce païs-là, où il n'y a jamais que des *Noirs* employez à de semblables travaux. Aprés avoir demeuré quelque peu de temps auprés de nos nouveaux Maçons, le Gouverneur se tourna du côté de *Mont-Val*, & l'ayant appellé il luy dit, qu'il remerciât une Dame qui estoit là, & qu'il ne travailleroit plus.

A ces mots le pauvre *Mont-Val* fut tout transporté, ne pouvant s'imaginer de qui pouvoit venir un si grand bien-fait, dans un lieu où il n'avoit jamais esté, & où il ne pouvoit avoir (ce luy sembloit) aucuns Amis. Il s'avança aussi-tost vers le

Caroſſe où eſtoit la Dame à qui il avoit tant d'obligation, pour luy en faire ſes remerciemens ; mais à peine eut-il commencé à parler devant la portiere, qu'il la reconnut pour cette belle Eſpagnole qu'il avoit ſecouruë à *Maracaibo* contre la violence du Capitaine Corſaire. Cette Dame l'ayant bien reconnu parmy les autres, quelque grand changement qu'euſſent apporté dans ſa Perſonne ce dernier eſclavage & ſa bleſſure, elle avoit obtenu du Gouverneur la liberté pour luy & pour ſes Camarades. Elle ne luy permit pas de parler long-temps, mais elle l'interrompit par ces paroles ; *Ha! Senor Cavallero, oy ha amanecido el dia que tengo occaſion de agredecer el beneficio que v. md. me ha hecho a* Maracaibo. Cecy veut dire : Ah ! Monſieur, voicy le jour venu, où l'occaſion ſe preſente de vous remercier du bien-fait que vous m'avez rendu à *Maracaibo.*

Et à mesme temps elle ouvrit la portiere, & le prenant par la main elle le fit entrer dans le Carosse, & luy ayant cedé sa place elle en sortit. La honte qu'il avoit d'estre là en un si mauvais équipage, le rendit comme perplex en luy-mesme. Ses habits ne valoient pas trois liards, il avoit un chapeau fort petit & sans fonds, l'ayant coupé à cause de la vermine: & estant un peu haut de forme, les cheveux qui passoient au travers ressembloient, par comparaison, à des soyes de Porc. Son pourpoint tout piqué à l'Espagnole, & auquel sa chair servoit de doubleure, n'avoit point de manches; & on peut dire qu'il n'avoit point de chemise, puis que la sienne en avoit perdu la figure par une quantité incroyable de grands trous. Son calçon de toile, qui ne suffisoit pas pour couvrir ses genoux & cacher l'extrémité de ses deux fesses, montroit probablement

que le haut de chausses étroit qui le couvroit un peu par devant, ne valoit pas grand argent. Ses bas ni ses souliez ne le pouvoient point blesser: car il alloit nuds pieds nuës jambes. Et joignant à tout cecy son visage qui estoit encore plus défiguré que ses habits, il n'est pas difficile de se persuader quelle fut sa confusion. Ce Carosse estoit tres-richement garni, & les Personnes qui resterent avec luy dedans, n'estoient vêtuës que de velous, broderies, & autres des plus riches étoffes. Ils arriverent en peu de temps à la Maison de la Dame qui l'avoit mis en liberté, & aussi-tost qu'ils furent descendus, des Esclaves le conduisirent dans une Sale, où, aprés luy avoir lavé les pieds & reparé sur son corps tout ce qui leur fut possible pour le peu de temps qu'ils avoient, ils luy apporterent des habits, & le vêtirent de pied en cap.

Mont-Val eſtoit ſi fort ſurpris de ce grand changement de Fortune, qu'il eſtoit comme en extaſe, pendant que ces Eſclaves eſtoient occupez à luy faire, pour ainſi dire, reprendre ſa premiere figure. Et on peut dire qu'en une demie-heure ou peu davantage, il n'eſtoit plus le *Mont-Val* d'auparavant. On le vint alors avertir, que la Dame Eſpagnole (qui demeura à la Forteresſe quelque temps aprés luy, & qui avoit pris ſa place dans le Caroſſe du Gouverneur) venoit d'arriver. Il fut auſſi-toſt luy faire la reverence, & s'en aquitta d'une maniere qui luy fit connoître qu'il eſtoit d'une condition bien relevée. Elle le reçût auſſi avec toute la civilité d'une Perſonne d'eſprit & de qualité, & le conſidera de plus en plus de jour à autre juſqu'à ſon départ pour France.

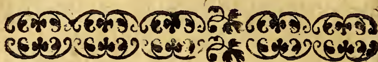
Ce fut de cette ſorte que ſe terminerent les avantures de *Mont-Val*,

aprés avoir eſſuyé tant de perils, & évité un ſi grand nombre d'écüeils, il arriva enfin à cet heureux Port où il demeura trois mois, pendant leſquels il reçût de cette genereuſe Dame tous les bons traitemens imaginables. Tout ſon temps ſe paſſoit dans les divertiſſemens & la bonne chere, & ſi il les interrompoit quelquefois, c'eſtoit pour deſcendre dans un tres-beau Jardin qui eſtoit derriere le Logis, pour y lire quelques Livres d'Hiſtoires ſous des Orangers, & où meſme ſouvent il joüiſſoit, ſous quelque berceau de Jaſmin, de l'agreable converſation & de l'entretien charmant de ſon aimable Hôteſſe. Je ne ſçay pas ſi la diſcretion, en faiſant le recit de ſes avantures, ne luy aura point fait celer quelque choſe de plus particulier de tous ces bons traitemens, qui ſemblent paſſer les bornes d'une reconnoiſſance ordinaire; c'eſt pourquoy il eſt libre

à chacun de s'imaginer ce qui luy plaira, en considerant que cette Dame aprés avoir retardé son départ autant qu'il luy fut possible : enfin voyant qu'elle ne pouvoit plus trouver de prétextes honnestes, fut obligée d'y consentir, & luy fit preparer tout ce qui luy estoit necessaire pour passer commodément en Espagne sur quelques Gallions qui partoient, & à leur separation elle luy fit present d'une Bourse de deux cens Pistoles d'or, qui le consola en quelque façon de la perte qu'il avoit faite avec le traître *la Riviere*. Ils arriverent à bon Port en Espagne où il sejourna fort peu, pour se rendre promptement en son Païs natal où il est à present, mais sans dessein de retourner voir l'Amerique.

Fin de la deuxiéme Nouvelle.





NOUVELLES DE L'AMERIQUE, OU LE MERCURE AMERIQUAIN.

Le destin de l'Homme, ou les Avantures de Don Bartelimi de la Cueba, *Portugais.*

NOUVELLE TROISIE'ME.



On Baltazar de la Cueba êtoit un homme natif de Seville, Ville fameuse & Capitale du Royaume d'Andalouzie ; lequel, par sa grande capacité

lans le Negoce, devint un des plus
iches Marchands de toute l'Eſpa-
gne, & qui fut obligé de ſe retirer
lu Païs pour quelques malheurs ſur-
venus dans ſes affaires. Il choiſit,
pour ſa plus favorable retraite, la
forte Ville d'*Angra*, ſituée dans la
Terciera, principale Iſle des *Eſſores*,
& dans laquelle le Roy de Portugal
eſt détenu Priſonnier.

Il n'y avoit pas encore long-temps
qu'il demeuroit là, quand il fut épris
des charmes d'une belle Portugaiſe.
Mais ſans m'arrêter à faire le détail
de leurs amours : Je diray qu'ils ſe
marierent, & vécurent prés de vingt
ans enſemble en bonne amitié & in-
telligence, ſans avoir neanmoins au-
cuns enfans, & eſtoient hors d'eſpe-
rance d'en avoir jamais. Mais ils fu-
rent bien ſurpris l'un & l'autre, lors
qu'à la quarantiéme année de la
femme, elle ſe trouva enceinte ; &, au
terme d'ordinaire des femmes, ac-

coucha le jour de la S. Barthelemy d'un beau garçon, qui, par la volonté absoluë du Pere, fut baptisé du mesme nom de ce Saint.

Ce *Bartelimi* ou *Barthelmi*, fut élevé sous les aîles de ses Pere & Mere de la façon la plus tendre qu'ils se purent imaginer, & le conserverent auprés d'eux autant que les prunelles de leurs propres yeux, jusqu'à l'âge de dix ans, que *Don Baltazar* resolut de luy faire quitter la maniere de vivre accoûtumée aux enfans dans leurs premiere jeunesse. Il chercha, & trouva un homme dont l'esprit & la probité luy estoient parfaitement connus, auquel il communiqua le dessein qu'il avoit de tâcher à avancer son fils un jour ; & que pour commencer il s'estoit déterminé de l'envoyer étudier à *Lisboa*. *Flavio*, c'estoit le nom de cet homme, approuva fort la resolution de *Baltazar*, lequel luy declara le choix qu'il

qu'il avoit fait de luy pour l'éduca-
tion de ſon fils , s'il vouloit l'acce-
pter ; qu'il luy ſerviroit de Prece-
pteur dans ce Voyage & pendant ſes
Etudes , prenant autorité ſur ce jeu-
ne diſciple en le châtiant comme ſon
propre enfant, quand ſa prudence
& la douceur ne ſuffiroient pas. Il
luy promit en ſuite de le recompen-
ſer pour toute ſa vie. Ils n'eurent
point de conteſte ſur ce ſujet , mais
le temps fut pris entr'eux ſur le
champ pour l'embarquement. *Fla-
vio* agréant volontiers de rendre ce
ſervice à *Baltazar*, auquel il proteſta
qu'il ne tiendroit ni à ſes ſoins ni à
ſes veilles, qu'il n'en fit un ſage & ha-
bile Ecolier.

Les Anglois avoient alors Paix
avec le Turc, & peu de jours aprés
la reſolution priſe de ce voyage, un
Vaiſſeau de cette Nation devant par-
tir pour *Lisboa* , le Precepteur &
l'Ecolier furent embarquez deſſus,

ayant tout ce que les Pere & Mere de *Barthelmi* s'imaginerent leur pouvoir eſtre neceſſaire, outre une ſomme conſiderable d'argent, & de bonnes Lettres, tant de recommandation que de change. Le départ ne ſe fit point ſans que la tendreſſe des cœurs de tous les Parens & Amis parlât preſque également par une effuſion de larmes, qui ſont les plus certaines & les dernieres marques de la fidelle amitié, principalement dans ces ſortes d'adieux.

Le vent leur eſtant favorable, ils arriverent en dix jours à *Lisboa*, non ſans eſtre tous deux fort fatiguez du *mal de Mer*. Aprés s'eſtre remis pendant quelques jours, ils furent ſaluër les Amis de *Don Baltazar* pour leſquels ils avoient des Lettres; puis ayant ſuffiſamment vû la Ville en ſe delaſſant, *Flavio* mena *Barthelmi* au College de cette celebre Academie pour commencer ſes Etudes. C'eſtoit

ſſurément un homme dont la capacité eſtoit grande, d'une humeur plus douce que ſevere, & duquel *Baltazar* avoit juſte ſujet d'attendre toute ſorte d'avantage, ſi l'humeur jeune, ou plûtoſt libertine de ſon diſciple eut correſpondu au deſir ardent qu'il avoit d'en faire quelque choſe de bon; mais la Fortune dont les funeſtes caprices rompent les plus beaux deſſeins, en faiſant reüſſir les affaires d'une maniere toute differente de celle que les Hommes les plus ſages ſe ſont propoſées, rendit comme inutiles la prudence du Pere & la ſageſſe de ce digne Precepteur, comme il paroîtra un peu plus avant.

Rien ne leur manquoit, recevant de l'argent autant ou plus qu'ils n'en vouloient. Leurs Amis les avoient logez proche le College, dans une maiſon belle, commode, & bien meublée. *Flavio* avoit un ſoin & une exactitude nompareille de faire repe-

ter *Barthelmi* au matin, au soir, au retour du College, avant qu'il y allât, & autant qu'il le pouvoit, il ne laissoit écouler un seul moment, qu'il ne procurât l'avancement de ses Etudes, fut-ce à translater, ou à repeter, fut-ce à apprendre par cœur ou à luy expliquer par maniere de divertissement quelque bon Auteur familier qu'il sçavoit adroitement ajuster au goust de ce jeune esprit, qui luy estoit si justement confié. *Barthelmi* répondoit déja depuis quelque temps d'une façon si loüable à tout cecy, qu'il eut esté fort difficile ou presque impossible de juger, lequel des deux s'aquittoit le mieux de son devoir. *Barthelmi* prenoit plaisir à bien faire tout ce qui dépendoit de ses petits suffrages. Il ambitionnoit de gagner place sur place dans sa Classe, à quoy il reüssit si bien, qu'il parvint à la plus haute. En un mot, il estoit l'honneur de sa Classe; & tous les

autres Ecoliers aussi bien que le Regent ne manquoient point d'exalter au Precepteur le merite de son disciple toutes les fois qu'ils trouvoient occasion de luy parler. Cela ne causoit pas une petite joye à *Flavio*, qui participoit beaucoup à cette gloire. Il n'estoit pas negligent aussi d'écrire au Pere de ce brave Ecolier comment tout se passoit. *Don Baltazar*, sa femme, & leurs Amis estoient si ravis de ces bonnes nouvelles, qu'ils ne récrivoient point sans accompagner leur lettre de quelque Present honneste pour le Precepteur, ou pour le Regent, ou bien pour l'Ecolier, & quelquefois pour tous les trois.

Cet admirable disciple avoit l'esprit si bon à comprendre, & la memoire si heureuse, qu'on ne vit jamais dans cette celebre Academie, d'humanitez mieux faites, qu'il fit toutes les siennes & en si peu de

temps. Ce fut un ſujet d'admiration, non ſeulement pour les Ecoliers, mais auſſi pour tous les Profeſſeurs & Regents qui y ſervirent de témoins oculaires. Mais comme nous voyons que les jeunes branches d'un arbre veulent eſtre continuellement ployées par le Jardinier, ou ſinon elles deviennent crochuës, & prennent ply à la moindre branche d'un autre arbre qu'elles rencontrent qui leur empeſche leur cours ordinaire; Il en eſt de meſme de la jeuneſſe qui ſe corrompt aiſément & s'abandonne au libertinage, ſi elle n'eſt employée de bonne heure, & c'eſt ce que nous ferons voir par la ſuite de cette veritable Hiſtoire eſtre arrivé à l'endroit de *Barthelmi*, & dont la ſeule cauſe provint (ſelon toute apparence & ſelon le raiſonnement humain) d'une maladie de *Flavio* qui l'obligea de garder le lit pendant trois mois, durant leſquels ce jeune

homme ſe donna du bon temps, mais qui luy coûta bien cher en ſuite.

Nôtre fameux Ecolier changea bien de note dés qu'il ſe vit libre de ſes actions : car tout d'un coup penſant ſe delaſſer un peu de la grande attache qu'il avoit eu aux Etudes, il ſe plongea dans une negligence & une faineantiſe auſſi grandes, comme avoient eſté juſqu'alors ſa diligence & ſon empreſſement à ſe bien aquitter de tout ce qui regardoit ſon devoir. Il s'arrêtoit au commencement à regarder jouër les enfans avec quelque indifference ; aprés il y prit de la delectation ; en ſuite il trouva du plaiſir à joüer avec eux ; & enfin il s'y abandonna corps & ame d'une telle façon, qu'il ne ſongea plus du tout à entretenir ce qu'il avoit appris auparavant. Son Precepteur, quoy que fort malade, l'en reprenoit ſeverement, le menaçant d'en écrire à *Don Baltazar*. Il ac-

compagnoit cette menace de plusieurs autres, mais *Barthelmi* voyant bien qu'elles ne pouvoient estre suivies d'aucun effet qu'aprés le recouvrement de convalescence de *Flavio*, n'en faisoit point d'estat, & tout ce qui luy entroit, comme on dit, par une oreille luy sortoit par l'autre. Son libertinage alla mesme jusqu'à courir de nuit par toute la Ville, avec une infinité de méchans garnemens. Mais tout ce petit brigandage ne fut pas encore si mauvais pour luy que ce qui l'en retira ; ce fut la fille de la femme qui avoit toûjours gouverné son Precepteur & luy, depuis qu'ils demeuroient dans cette Maison-là. Cette fille pouvoit estre de l'âge de *Barthelmi*, & demeuroit avec sa Mere ; & par cette raison, ils avoient tous deux occasion de lier ensemble une amitié plus particuliere qu'avec les autres. Cette amitié estoit dans l'abord innocente, mais elle se chan-

gea peu à peu en petites badineries & caresses, qui avec le temps firent un tel effet sur l'esprit de l'un & de l'autre, qu'ils avoient mesme peine à se quitter les soirs, quand il faloit se retirer & se coucher. Ils joüoient toute la journée ensemble, en fuyant toute autre compagnie. La Mere de *Clemente* (c'est le nom de cette jeune fille) estoit joyeuse de les voir retirez de leur libertinage ; elle ne consideroit point de difference entre amitiez & amourettes ; & sans y songer, au lieu d'éteindre ce pernicieux feu, elle l'allumoit en les faisant manger ensemble, & bien souvent aussi coucher. Le Precepteur cependant se desesperoit de voir que de jour à autre *Barthelmi* reculoit dans ses Etudes. Il ne sçavoit à quoi attribuër la cause de ce desordre, car il trouvoit toûjours son disciple au logis, & pendant quelque temps il fut dans la même erreur que la Mere

de *Clemente*. Le hazard voulut que ces jeunes Amans, un jour qu'ils estoient seuls & pensoient n'estre vûs de personne, s'amuserent à de petites familiaritez indecentes que le Precepteur vit d'un lieu où il êtoit; & pour ne leur point faire connoître qu'il les avoit apperçûs, il appella *Barthelmi*, à qui il donna quelque occupation, le reprimandant sur le jeu & sur le temps qu'il perdoit si malheureusement tous les jours avec *Clemente*. Il luy dit aussi, que s'il s'appercevoit davantage de leur frequentation, il la feroit sortir de la Maison. En suite il reprit la Mere de sa negligence pour l'éducation de sa fille, la menaçant de la congedier si elle ne la retiroit du logis. Cette gouvernante qui trouvoit bien son compte avec luy & son disciple, apprehendant d'estre chassée, tâcha de l'appaiser : elle luy promit de châtier *Clemente*, & l'assura que si elle s'ap-

percevoit aprés de la moindre frequentation entr'eux, elle la mettroit chez quelqu'un de ses Amis, d'où *Barthelmi* n'en entendroit jamais parler. Nos deux jeunes Amans furent bien allarmez, quand ils se virent si mal menez. La peur qu'on executât ces rigoureuses menaces, les fit resoudre à ne plus joüer, ni parler ensemble que des yeux : ce qui dura quelques jours, pendant lesquels *Barthelmi* faisant encore moins son devoir à étudier qu'auparavant, le Precepteur voulut absolument remedier à ce desordre. Il châtia donc rigoureusement son disciple, & obligea la Gouvernante de retirer sa fille, mais tout cela ne remedia point au mal : car le déplaisir que la Mere de *Clemente* eut de n'avoir plus la chere compagnie de son enfant, la fit aviser d'un moyen pour s'en consoler, en faisant tourner ces amourettes à son avantage particulier. Elle

ſavoit que l'inégalité de condition de ces jeunes gens, ne pourroit à la fin cauſer que la perte de l'honneur de ſa fille, ſi de quelqu'autre façon ils n'eſtoient mieux ſeparez. Elle ſe perſuada donc pour mettre ſon eſprit en repos, qu'il n'y avoit point de plus ſeur moyen que de la mettre dans un Convent, comme les Parens en Portugal & en Eſpagne ont coûtume de faire, quand ils ne veulent pas permettre un mariage entre des perſonnes qui s'aiment. Mais l'argent qu'il faut pour proceder en cela par les voyes ordinaires luy manquant, elle ſe vit dans l'impoſſibilité d'executer ſon deſſein; ſi la neceſſité, qui eſt la mere d'induſtrie, ne luy eut ſuggeré d'en agir comme il ſuit: Elle repreſenta à *Flavio* l'ardeur qui paroiſſoit dans l'amour que *Barthelmi* avoit pour *Clemente*, en ce qu'il faiſoit encore moins ſon devoir depuis cette ſeparation qu'auparavant; que

si son Pere en estoit bien informé, il le retireroit de *Lisboa*, ou feroit mettre *Clemente* dans un Convent, pour prévenir les mauvaises suites qui en pourroient venir pour tous deux; que le déplaisir qu'elle en avoit estoit plus grand qu'on ne pouvoit croire, principalement à cause de l'absence de sa fille, qui estant hors d'avec elle, luy faisoit apprehender qu'une aussi mauvaise affaire ne luy arrivât avec quelqu'autre, aussi bien qu'avec *Barthelmi*; & joignant une infinité de raisons à celle-cy, elle persuada si bien le Precepteur qu'il eut pitié d'elle, & prenant sur le champ une plume & de l'ancre, il en écrivit à *Baltazar* une lettre fort ample, recommandant à la Gouvernante qu'elle prit patience jusqu'à l'arrivée de la réponse, & que cependant elle tâchât toûjours d'empescher que *Clemente* ne pût parler à *Barthelmi*. Elle le luy promit & le remercia; de

ſorte que tout alloit bien juſques-là au gré de *Flavio* & de cette femme ; Mais *Barthelmi*, changeant ſon déplaiſir en une haine mortelle contre ſon Precepteur, reſolut de ſe venger ſur luy de toutes ſes diſgraces en le tuant. Il acheta pour cet effet un Poignard, qu'il cacha adroitement ſur luy ; & un jour que *Flavio* luy faiſoit repeter ſes Leçons, il prit ſon temps & le luy enfonça au travers du corps le laiſſant pour mort, puis deſcendit promptement, & dit à la Gouvernante que ſon Precepteur l'avoit voulu tuër, mais que s'avançant pour ſe ruer ſur luy, il avoit fait un faux pas, & eſtoit tombé ſur ſon Poignard, qui luy avoit percé le corps d'outre en outre ; Ayant dit cela à la vieille, il ſortit du logis & s'alla jetter dans un Convent de Cordeliers. La Juſtice fut avertie par la Gouvernante, qui dés le moment vint faire information du fait, & en-

trant dans la chambre ils trouverent le Precepteur qui n'eſtoit pas encore mort, & qui les ſupplia de luy faire venir un Preſtre pour ſe confeſſer, ce qui luy fut accordé. Cependant on l'interrogea pour ſçavoir de quelle façon le tout c'eſtoit paſſé, ce qu'il declara ſelon la verité, & il achevoit ſa dépoſition quand un Eccleſiaſtique entra avec un Chirurgien pour le penſer. Il ſe confeſſa premierement & reçût le ſaint Viatique, comme tout bon Chrêtien en cet eſtat eſt dans l'obligation de faire. Il perſiſta de dire que *Barthelmi* l'avoit bleſſé, mais qu'il luy pardonnoit de tout ſon cœur ; & qu'il prioit à Dieu & à la Juſtice de luy pardonner auſſi, & qu'on écrivit à ſon Pere, & donna l'adreſſe à l'Iſle de la *Terciere* lieu de ſa demeure. Aprés que le Preſtre eut fait ſon devoir envers *Flavio*, le Chirurgien le penſa, qui jugea la playe mortelle, comme en effet elle

l'estoit, puis qu'ayant le lendemain levé l'appareil en presence de la Justice, il mourut deux heures aprés. Il ne fut point besoin d'autres témoins pour verifier le crime, le blessé estant mort dans la persistance que c'estoit *Barthelmi* qui l'avoit blessé. On fit chercher le Criminel dans tous les Convents, bien qu'on ne les pût pas visiter avec la Justice, qui n'a pas le pouvoir d'arrêter personne dans les Monasteres sans l'autorité du Roy, qui ne l'accorde jamais de crainte d'estre excommunié. Cependant il commençoit à s'ennuyer dans cette Maison, & les Religieux l'auroient aussi bien voulu voir dehors. Il apprit qu'il y avoit un Gentil-homme qui s'en alloit au Bresil, il luy fit demander s'il le vouloit mener avec luy en qualité de Serviteur, ou pour mieux dire de Page. Le Gentilhomme l'accepta, & quand le Navire fut sous voile, *Barthelmi* s'embar-

qua ſecrettement. Il eſtoit fort aiſe de faire ce voyage, qui luy faiſoit éviter le mauvais traitement de ſon Pere, avec lequel il eſperoit de mieux faire ſa paix par une longue abſence. Dans cette penſée il ſe reſolut à ſouffrir tout, mais à peine le Vaiſſeau fut en mer, qu'il eut voulu eſtre à terre : cependant la planche eſtant tirée, il falut prendre patience. Le premier lieu où on ancra, fut dans l'emboucheure de la Riviere de *Congo*, entre la *Guinée* & *Angole*, à la hauteur de cinq degrez & quarante minutes au Zur de l'Equinoxe. Le changement de climat, & la ſoif qu'on avoit ſoufferte ſur le Vaiſſeau, cauſerent bien des infirmitez aux Paſſagers & aux autres, ce qui fut cauſe que la pluſpart furent ſe rafraî-chir à terre dans quelques petites Villes Portugaiſes qui ſont le long de la Riviere, d'où l'on envoya des rafraîchiſſemens à ceux qui eſtoient

demeurez ſur le Vaiſſeau. *Barthelmi* fut avec ſon Maître à une petite Ville ſur le Fort de la Riviere, dont le nom ne me revient pas à la memoire. Ce jeune homme qui commençoit à voir ce que c'eſtoit que du monde, devint fort curieux. Il s'alloit ſouvent promener ſeul hors la Ville à la fraîche avant que ſon Maître fut levé. Il conſideroit tous les Arbres, deſquels il n'avoit jamais vû les ſemblables, & meſme juſqu'aux pierres qu'il rencontroit dans ſon chemin; il n'oublioit pas auſſi à contempler le grand nombre d'Oiſeaux qu'on voit dans ce Païs-là, leſquels ſont fort differens de ceux de l'Europe. Un jour en ſe promenant, il conſidera toutes ces raretez avec une ſi grande application, qu'il ſe trouva hors de ſon chemin, & ne ſavoit par où il devoit tourner. La nuit le ſurprenant pour lors, il falut qu'il ſe reſolut de coucher à la belle

étoille, ce qui le fâcha fort, & plus encore la crainte de ne pas retrouver ſon chemin, & de tomber entre les mains des *Noirs*. Il chemina le lendemain depuis la pointe du jour juſques ſur le midy, qu'il ſe trouva au pied d'une grande Montagne ſur laquelle il n'y avoit point de bois, y eſtant monté juſqu'au ſommet, il vit le bord de la Mer & la Ville d'où il eſtoit parti, & remarqua que ſon plus court chemin eſtoit d'aller tout droit, tenant le Soleil levant à la droite & le Soleil du midy à ſa gauche. Dans cette penſée il prit le chemin de la Ville, & la faim l'ayant attaqué, il fut obligé de la ſoulager avec de petits fruits qui reſſemblent fort à des prunes ſauvages, & ſur le ſoir il revint coucher aux environs d'où il eſtoit parti le matin. Il cherchoit un lieu commode pour dormir & eſtre en ſeureté contre les beſtes feroces, lors qu'ils apperçût une ta-

niere de Lions, dans laquelle il entra & en trouva trois petits , qu'il prit naïfvement pour des chats ſauvages, comme auſſi n'y a-t-il point d'animaux qui approchent plus du chat, que le Lion & le Tigre jeunes. Il eſt à croire que les pere & mere de ces Lionceaux eſtoient allez chercher leur vie. *Barthelmi* les prit tous trois , & pourſuivit ſon chemin juſqu'à un autre endroit où il paſſa la nuit avec eux. Il avoit fort bien remarqué dés le ſoir quel chemin il devoit tenir le lendemain au matin ; & à la pointe du jour il partit de là, & ſur le ſoir il arriva à la Ville avec ſes trois petits Lions. Son Maître qui l'avoit crû perdu , & pris des Negres,ou bien mangé par les beſtes ſauvages fut merveilleuſement étonné de le revoir avec ces Lionceaux, il le ſoupçonna de les avoir achetez des Negres pour de la *Raſade* , mais il en fut diſſuadé par le recit ingenu

qu'il luy fit en les luy presentant. La surprise du Gentil-homme & de tous ceux qui entendoient parler de cette avanture estoit d'autant plus grande, qu'ils n'osoient pas eux-mesmes s'éloigner de la Ville à cause des bestes sauvages & des Negres. Il prenoit un plaisir extrême d'entendre son Page raisonner du Païs, parce qu'il en parloit mieux que les propres Habitans ; mais il ne laissa pas neanmoins de le faire châtier, afin qu'une autre fois il ne prit pas la hardiesse de s'éloigner ainsi de luy sans son consentement.

Quand le Capitaine du Vaisseau eut achevé ses affaires & accomply l'ordre de ses Maîtres, il fit sçavoir à ses Passagers que son dessein estoit de faire voile, ce qu'il fit trois jours aprés, & fit route pour traverser la Terre-ferme de l'*Amerique*, à une côte qu'on appelle la côte de *Maragnan*, où il y a une Riviere qui ap-

partient au Roy de Portugal, qu'on nomme la Riviere de *Maragnan*. Il faloit que ce Vaiſſeau mit là quelques Paſſagers à terre, & y laiſſât auſſi quelques Marchandiſes. Ils commençoient à découvrir cette terre que ces pauvres gens avoient long-temps ſouhaitée, parce qu'ils avoient beaucoup ſouffert, tant de la ſoif que d'autres infirmitez, à cauſe du grand calme qu'ils avoient eu pendant leur traverſe de la côte de l'*Affrique* à celle de l'*Amcrique*, & ils eſperoient que leurs malheurs prendroient bien-toſt fin, lorſque voila tout d'un coup une tempeſte ſi furieuſe qui s'éleve, qu'à peine les meilleurs Matelots ſe pouvoient tenir ſur le Tillac, elle jetta le grand Maſt de leur Vaiſſeau à bas; Si bien que le Capitaine fut obligé de faire vent arriere, pour trouver quelque Port un peu commode où il pût ſe mettre à l'abri. Cette tourmente

dura quatre jours, à la fin desquels le vent demeura à l'Orient, qui estoit tout à fait contraire au Vaisseau pour faire la route, parce qu'il ne pouvoit pas loveyer avec un Mast seulement. Le Capitaine resolut donc de faire voile le long de la côte de *Guinée*, & venir à l'Isle de la *Trinité*, afin de pouvoir reparer le dommage que la tempeste avoit fait à son Vaisseau, dans lequel la Mer estant calme on trouva beaucoup de morts, la plus grande partie *Noirs*, lesquels estoient malades & n'avoient pû se remuer, & avoient esté noyez par les vagues que la Mer avoit jetté avec impetuosité dans le Vaisseau, & parmi se nombre on trouva aussi quelques femmes & hommes blancs qui n'avoient pû monter en haut. Le Maître de *Barthelmi* estant tombé malade par l'agitation de cette grande tourmente, mourut trois jours aprés. Il y eut

mesme quelques Matelots lesquels quoy qu'accoutumez aux fatigues ordinaires de la Mer, ne purent resister à l'effort de cette rude tempête, mais eurent le mesme sort que ceux dont nous venons de parler. Ceux qui resterent sains dans le Vaisseau apprehendant que la trop grande chaleur ne corrompit ces corps auparavant qu'ils pussent arriver à terre, furent obligez de faire leurs funerailles à l'ordinaire, qui est de les jetter à la Mer. *Barthelmi* s'y vouloit aussi precipiter pour accompagner le corps de son Maître, il avoit eu pendant son vivant une si grande affection pour luy, qu'il s'imagina ne pouvoir pas vivre en estant separé, & la mort en cet estat luy paroissoit plus douce que la vie. On l'empêcha d'executer son dessein & sa pensée, ce que voyant, il prit une autre resolution qui fut de s'abstenir de manger, ce qu'il fit quelques

ques jours : mais le Patron du Vaisſeau auquel il avoit eſté recommandé de ſon Maître eſtant à l'extrémité, le força de prendre de la nourriture, ce qu'il fit avec bien de la repugnance. Peu de temps aprés le Vaiſſeau arriva à la veuë de l'Iſle de la *Trinité*, mais le Capitaine ne trouva pas bon d'y deſcendre, à cauſe que les Eſpagnols eſtoient leurs ennemis. Il ſe reſolut d'aller à l'Iſle de la *Martinique*, ou à la premiere Iſle Françoiſe qu'ils aborderoient. Le vent & la marée (au lieu qu'ils croyoient aller aux Iſles des *Caraybes*) les porta à l'Iſle *Blanche*, qui eſt au Septentrion de l'Iſle de la *Marguerite*, autrefois tant renommée pour la quantité de Perles qui ſe peſchoient le long de ſes Côtes. Eſtant arrivez là, ils jetterent l'Ancre, & un chacun aſpira d'eſtre à terre ; les Chaloupes ne faiſoient qu'aller & venir pour y porter le monde,

qui, quoy que fatigué de la Mer, de la faim & de la ſoif, eſtoient neanmoins bien réjoüis de la voir. Si-toſt qu'ils y furent deſcendus, ils allerent chercher de l'eau, mais il n'en trouverent point, parce que cette Iſle eſt fort ſeiche ; de ſorte qu'ils furent obligez de percer des puits au bord de la Mer pour trouver de l'eau, comme en effet ils en trouverent, mais elle eſtoit à moitié ſalée ; neanmoins ils aimoient encore mieux la boire, que celle du Vaiſſeau qui puoit comme charongne & eſtoit pleine de vers. Ils trouverent auſſi ſur cette Iſle des Chevres, qu'ils chaſſerent & en tuërent quelque nombre, ce qui les remit ſur pied, parce qu'il y avoit long-temps qu'ils n'avoient mangé de viande fraîche. Enfin aprés que les futailles furent pleines d'eau, telle qu'on l'avoit trouvée, le Capitaine voulut faire voile, à cauſe qu'il n'y avoit point de

moyen de trouver d'arbre ſur cette Iſle propre à faire un Maſt pour ce Vaiſſeau. Le pauvre petit *Barthelmi* s'eſtoit arrêté le ſoir à cueillir des *Raquettes* (qu'on appelle en Europe des *Figues d'Inde*) qui croiſſent ſur le bord de la Mer en grande abondance, & il arriva trop tard pour s'embarquer dans la Chaloupe ; ſi bien qu'il falut qu'il ſe reſolut de coucher ſur le ſable qui eſtoit encore chaud du Soleil du midy. Cette meſme nuit (à ce qu'on a appris depuis) quelques Mariniers de ce Vaiſſeau qui avoient eſté dans ces quartiers-là, reſolurent de tuër leur Capitaine, & ſe ſauver avec le Bâtiment dans le premier Port, fut Eſpagnol, Anglois, ou François ; & vendre là les Negres & les Marchandiſes, qui ſe montoient à une grande ſomme d'argent. Ils executerent leur deſſein, & laiſſerent *Barthelmi* dans l'Iſle *Blanche*.

Quand *Barthelmi* s'éveilla il fut bien ſurpris de ne voir plus de Vaiſſeau, il ne ſçavoit de quel côté aller. Il eſtoit comme deſeſperé de ſe voir tout ſeul dans une Iſle dont il ne connoiſſoit point le climat. Aprés qu'il y eut demeuré ſept ou huit jours, il commença de ſe reſoudre, & ne ſongea plus au Vaiſſeau qui l'avoit amené. Il vivoit de Figues d'Inde & de petits Vignots, qu'il trouvoit ſur des Rochers au bord de la Mer qu'il mangeoit tout crus. Cette vie avoit déja duré dix ou douze jours, quand un Bâtiment arriva à la Rade. Auſſitoſt qu'il eut ancré, la Chaloupe vint à terre, & ces gens trouverent *Barthelmi*, qu'ils interrogerent en Eſpagnol, & il leur répondit en Portugais ; ce n'eſtoit pas qu'il ne les entendit bien, mais il ne leur pouvoit répondre qu'en ſa langue, que les autres n'entendoient pas bien. Ils le menerent à bord, & luy donnerent

à manger de ce qu'ils avoient, & en ſuite le firent interroger par un Indien qui avoit demeuré au *Breſil* qui parloit bon Portugais. *Barthelmi* lui répondit à tout ce qu'il demanda, & luy raconta comment il eſtoit venu ſur cette Iſle. Quand ils eurent appris toute ſon Hiſtoire, ils demeurerent fort ſurpris de voir qu'un garçon ſi jeune eut déja tant ſouffert de mal.

Ce Bâtiment venoit pour voir s'il n'y avoit point de Vaiſſeaux Eſpagnols à l'Iſle de la *Marguerite*, & eſtoit un Pirate Anglois de l'Iſle de la *Geomayque* que les Anglois avoient depuis peu uſurpée ſur les Eſpagnols. Et quand ce Pirate eut vû qu'il ne trouvoit point ce qu'il cherchoit, il prit ſa route vers l'Iſle Eſpagnole, dont les François tiennent la plus grande partie, & où eſtant arrivé, il vint des François qui s'occupoient dans ce quartier là à en tuër les bêtes

pour en avoir les cuirs : on nomme ces ſortes de gens *Boucanniers*. *Barthelmi* qui croyoit que le Vaiſſeau Pirate s'en alloit droit au Port, fut deſabuſé par l'Indien, qui lui dit qu'il alloit croiſer devant un Port Eſpagnol appellé *Cartagene*. Cette nouvelle l'affligea ſi fort, qu'il ſe reſolut de demeurer plutoſt au ſervice de ces *Boucanniers* François, comme en effet il y demeura & s'engagea à les ſervir. Comme il eſtoit encore jeune & foible, ils ne le menoient point à la chaſſe, mais ils luy donnoient ſeulement le ſoin de faire cuire les viandes qu'ils devoient trouver prêtes à leur retour. Ces gens, ſalent auſſi beaucoup de chair de Porc qu'ils vendent aux Habitans du Païs qui font du Tabac. Ils occupoient *Barthelmi* à étendre cette chair ſur une claye groſſe comme le bras, puis à la faire ſecher, pour la vendre ainſi preparée. Il fit ce métier

pendant cinq ans, ſans qu'il trouvât d'occaſion pour s'en retourner en ſon Païs, & eſtoit devenu grand, puiſſant & fort. Ces *Boucanniers* eſtant tres-contens de ſon ſervice, ils le firent chaſſer avec eux, & luy donnerent ſa part au gain comme tous les autres avoient ; & ayant demeuré ſept ans dans cet exercice, il épargna quelque choſe pour paſſer en Europe. Il quitta donc cette Iſle pour paſſer à celle de la Tortuë, où il eſperoit ſe pouvoir embarquer ſur quelque Vaiſſeau pour France ou pour ſon Païs, dont il n'avoit point eu de nouvelles depuis ſon depart de *Lisboa*. Il y arriva un peu aprés la venuë d'un Vaiſſeau de France chargé de Femmes, qu'on avoit mariées aux Habitans de là ; & ſon Hôte en avoit épouſé une qui eſtoit jeune, aſſez belle, & bien adroite pour luy donner de l'amour, ce qu'elle tâcha de faire, le voyant beau jeune hom-

me & bien fait, & qu'elle l'eut mieux aimé ſans comparaiſon que ſon mary, qui avoit paſſé le plus beau temps de ſa vie à planter du Tabac. Il eſt vray qu'elle n'eſtoit pas Novice & qu'elle avoit ſçû donner de l'amour à bien d'autres qu'à luy, qui ſi-toſt qu'il voyoit une Dame un peu jolie en devenoit amoureux, & ſe reſſouvenant de ſon jeune temps, & des petites libertez qu'il avoit eües avec *Clemente*, qui luy avoit cauſé la mauvaiſe Fortune où il eſtoit plongé. Il commença donc à carreſſer Mademoiſelle ſon Hôteſſe, qui n'avoit pas moins d'amour pour luy, qu'il en avoit pour elle ; & eſtant tous deux d'un meſme ſentiment, ils chercherent les moyens de ſe ſatisfaire l'un l'autre. L'Hôte s'en apperçût, & devint ſi jaloux, qu'il ne quittoit point ſa femme ; cela luy fit haïr ſon ſerviteur, & l'auroit voulu voir pendre. Il y avoit déja long-temps

que ces deux Amans ne ſe pouvoient parler, la jalouſie de cet homme l'ayant obligé de le congedier de ſon logis dés qu'il ſe fut apperçu de leurs carreſſes : & (au rapport meſme de la Femme) il attachoit la nuit sa chemiſe à la ſienne dans le lit, de crainte qu'il avoit qu'elle ne ſe levât d'auprés de luy pour aller ſe divertir avec ſon Galant.

Un jour qu'il eſtoit à entendre la Meſſe, il vit l'Hôteſſe auprés de luy, qui dans le moment que le Preſtre leva l'Hoſtie, luy fit ſigne de ſortir, ce qu'il fit auſſi-toſt, & elle le ſuivit. Ils ſe parlerent hors de l'Egliſe, & avant de ſe quitter, ils ſe donnerent un rendez-vous pour ſe revoir le même jour ſur la minuit à un certain lieu, puis rentrerent : Et la devotion du Jaloux eſtoit ſi grande, qu'il ne s'apperçut point de la ſortie ni du retour de ſa femme, qui s'agenoüilla à côté de luy comme auparavant.

Cette femme qui eſtoit des plus ſubtiles de ſon ſexe, ne voulant pas manquer de joüer ſon rolle malgré les ſoins de ſon Jaloux, ne trouva pas de plus ſeur expedient, que de ſe ſervir du ſtratagéme qui ſuit. Eſtant le ſoir avec ſon mary preſte à ſe coucher, elle fit ſi bien qu'elle demeura la derniere debout, puis feignant d'avoir oublié quelque choſe dans un autre appartement, elle courut promptement ouvrir la porte d'un Parc dans lequel il y avoit quarante ou cinquante pourceaux enfermez, puis elle ſe vint coucher auprés de ſon mary, qui ne manqua ſuivant ſa coutume, d'attacher leurs chemiſes enſemble, & aprés cela s'endormit en repos; mais à peine l'heure donnée entre les deux Amans eſtoit venuë, qu'elle réveilla le pauvre homme en s'écriant qu'il luy sembloit entendre courir les pourceaux qui renverſoient tout dans le logis, & qu'aſ-

ſeurement ils eſtoient ſortis du Parc. Le Jaloux ayant un peu écouté, en entendit meſme un tout proche de ſa chambre, il ne fait qu'un ſaut pour ſe rendre au Parc, dans lequel ne trouvant pas aucun de ſes pourceaux, il les va chercher par tout, pendant que ſa femme va au rendez-vous, où elle ne manqua pas de trouver ſon Amant, qu'elle fait adroitement entrer; & ils s'eſtoient déja divertis l'eſpace d'une bonne heure, lorſque le pauvre homme revint tout échauffé, & prit ſon arme; *Barthelmi* en fut effrayé, & peu s'en falut qu'il ne luy ſautât au colet, mais ayant changé de ſentiment, il ſe ſauva ſubtilement & ſans bruit par la meſme porte que l'autre venoit d'entrer. Il ſe vouloit retirer dans un Bois tout proche, & il traverſoit quelques brouſſailles qui faiſoient un peu de bruit, quand l'Hôte (qui croyoit que ce fut un de ſes

pourceaux) accourut promptement. Ce fugitif demeura court & sans se remuer, de peur d'estre découvert: mais par malheur il y avoit un pourceau proche de là qui commença à gronder en passant devant luy. L'Hôte craignant de perdre son pourceau, aima mieux le tuër qu'un autre le tuât, & pour ce sujet il tira dessus, mais au lieu d'attraper cet animal, il donna à *Barthelmi* d'une balle dans l'épaule, quand le pourceau entendit tirer, il gagna au logis. L'Hôte le suivit, & l'Infortuné amoureux demeura là quelque temps demy-mort & ne se pouvant remuer. A la fin prenant courage, il s'efforça tant qu'il sortit du Bois, & se traîna jusques chez un de ses Amis, qui envoya d'abord chercher un Chirurgien ; il en vint un aussi-tost qui pensa le blessé, & promit de le guerir en peu de temps. Cependant ces deux Amans estoient en peine d'a-

voir des nouvelles l'un de l'autre. *Barthelmi* ſoupçonnoit ſa Maîtreſſe d'eſtre complice de ſa diſgrace, ſachant bien qu'il y a toûjours danger de ſe fier en ces rencontres à une femme liée avec un autre homme par les loix de mariage. Pour ſe mettre en repos & luy apprendre de ſes nouvelles, il ſe ſervit de l'intrigue d'une Negreſſe qui demeuroit dans ſon meſme logis. Cette Eſclave parloit bon François, & luy promit de luy apporter des nouvelles de ſa Dame. Or comme les Noirs ſont fort fidelles, & particulierement ceux qui ont eſté élevez avec les Eſpagnols l'eſtant encore plus dans ces affaires-là, il ne fit aucune difficulté de luy declarer le myſtere. La Negreſſe luy promit toute ſorte de fidelité, & un peu aprés elle s'en alla trouver ſa Maîtreſſe, qui ſe mit à verſer des larmes quand elle apprit l'accident qui luy eſtoit arrivé. Elle le vint voir

avec l'Esclave, & aprés l'avoir persuadé de la part qu'elle prenoit à son affliction, elle luy offrit tout ce qui estoit en son pouvoir, & jusqu'à de l'argent : mais il la remercia, voyant bien par ces genereuses offres qu'elle estoit innocente. Il garda le lit & la maison environ un mois, puis si-tost qu'il put sortir il alla voir son Amante qui luy fit toutes les carresses imaginables, & luy, il l'aima plus que jamais. Son voyage ayant esté retardé par sa blessure, le Vaisseau François estoit parti, mais il ne s'en mit pas beaucoup en peine, quoy que son petit fait fut à bout, & il se resolut d'en aller chercher ailleurs. Sa Maîtresse l'entretint quelque temps, mais tout son ennuy estoit qu'il ne luy pouvoit parler quand il vouloit à cause de la jalousie de son mary ; elle en estoit au moins aussi fâchée que luy. Et pour mettre fin à leur commun déplaisir, ils resolurent de

s'en aller enſemble, & de laiſſer le Jaloux ſeul. Il prepara un *Canot*, qui eſt une ſorte de petit Vaiſſeau dont on ſe ſert dans ces quartiers-là pour naviger : il avoit auſſi gagné deux ou trois garçons qui luy devoient aider, & trouvant l'occaſion favorable, il l'enleva déguiſée en homme, afin que ceux qui eſtoient avec luy ne reconnuſſent pas cette affaire ; il leur fit meſme croire que c'eſtoit un garçon qu'il avoit acheté pour le ſervir trois ans à la mode du Païs. Auſſitoſt qu'ils furent dans le *Canot* ils partirent, & allerent environ à quatre-vingt lieuës de la *Tortuë* ſur des petites Iſles nommées *los Cayemitos*, où il prit terre pour y reſter quelque temps. Il y avoit auſſi dans ces mêmes Iſles un homme marié, chez lequel il ſe retira avec ſon Amante. Et ils y avoient déja demeuré plus de ſix mois quand l'Hôte l'apprit, auſſi-toſt il ſe mit ſur Mer pour les

aller joindre, & pour recouvrer un bien qui luy appartenoit ſi legitimement. *Barthelmi* ne fut pas fâché d'apprendre qu'il eſtoit arrivé, il luy rendit de bon cœur ſa femme qui commençoit à luy eſtre un peſant fardeau. Neanmoins avant que de la luy remettre, il luy fit promettre de ne la point mal-traiter, ce qui luy accorda. Aprés cela il prit party ſur un Vaiſſeau Corſaire qui alloit croiſer devant un Port Eſpagnol, dans l'eſperance de regagner ce qu'il avoit dépenſé auparavant avec ſa Maîtreſſe. Ce Pirate croiſoit le long de la Côte de *Cartagene*, & fut attaqué par un Navire de guerre; & enfin aprés un long combat il fut pris. Le pauvre *Barthelmi* ſe deſeſperoit d'être tombé entre les mains d'une Nation qui aimoit la ſienne comme les chiens font les coups de bâton. Il paſſa toûjours pour François, & les François le prirent ſi fort en affe-

ction, qu'il n'y en eut pas un qui le voulut accuser. Tous les Prisonniers furent mis dans un Cachot, mais peu aprés ils furent élargis : une partie fut employée à bâtir un Fort sur la Riviere de la *Hache*, & les autres à rebâtir une Forteresse dans la Ville de *Cartagene* qui estoit tombée en decadence. *Barthelmi* fut envoyé au Fort, si-tost arrivez aussi-tost employez à porter de la chaux, du mortier & autres materiaux. Il y avoit pour lors une flote de Barques qui estoient-là nouvellement arrivez de *Cartagene* à dessein de pescher des Perles sur un banc qui est devant cette Riviere, où ayant fait une tres-bonne pesche, & plus qu'ils n'avoient esperé, elles disposerent tout pour leur retour. *Barthelmi* les avoit bien considerées toutes, & s'estant persuadé qu'on pouvoit facilement en enlever une, il chercha les moyens d'en venir à bout ; & sachant bien

que de telles entreprifes venant à eftre découvertes, la punition eft beaucoup plus rigoureufe pour l'auteur que pour les autres, il n'ofoit faire confidence de fon deffein à fes Camarades. Neanmoins ayant jugé l'occafion fort belle, il fe hazarda, & la fit à quelques-uns en qui il fe confioit le plus, qui furent de fon même avis, & qui à fa premiere propofition refolurent d'enlever la plus grande de toutes, (qui eft ordinairement celle où on met toutes les Perles) puis ils firent leur complot, en fe promettant fidelité l'un à l'autre, & que perfonne ne reculeroit de l'entreprife. Ces pauvres gens eftoient enfermez la nuit dans un cachot, ils firent un trou à la muraille par lequel ils fortirent. Ils fe jurerent derechef fidelité, & en fuite furent enfemble prendre un vieux *Canot* dont ils s'eftoient pourvûs auparavant. Eftant dedans ils tirerent droit

à la Barque, qui n'estoit gardée que de deux ou trois hommes qu'ils jetterent à l'eau avant qu'ils pussent se reconnoître eux-mesmes. Cela fait, ils firent voile, & le premier lieu où ils aborderent fut à l'*Isle Espagnole* au côté du Midy, en un Port nommé *Haquin.* Dés qu'ils y furent arrivez, ils visiterent leur Barque, & trouverent prés de cent cinquante mille Piastres en Perles qu'ils partagerent également entr'eux.

Barthelmi se voyant en estat de pouvoir retourner en son Païs, s'embarqua avec quelques-uns de ses Camarades sur un Vaisseau Anglois qui partoit pour *Lisbone*, il y avoit dedans quelques *Boucanniers* qui avoient des Cuirs. Ils firent voile vers la Côte de *S. Domingue*, & furent déboucher à la Mer par le Canal de *Baham*, duquel estant sortis ils eurent un vent assez favorable qui les porta en peu de jours à la hauteur

des Isles des *Essores*, où ils trouverent un Corsaire d'Ostende qui voulut visiter leur Navire, sous-pretexte de voir s'il n'y avoit point de Marchandises de contrebande. Les Anglois (qui dans ce temps-là avoient paix par tout) leur permirent de faire la visite, disant que tout ce qui estoit dessus leur appartenoit. Mais les Ostendois ne se fiant pas à cela, promirent au contre-Maître du Vaisseau de luy faire un present, s'il leur vouloit dire la verité. Et ce méchant homme, pour profiter, il leur declara qu'il estoit à fret & alloit à *Lisbone*; puis leur ayant appris que les Connoissemens estoient cachez en un certain lieu dans la chambre du Capitaine, ils les y furent chercher, & les ayant trouvez, ils déchargerent le Navire, commandant au Capitaine Anglois de mettre à terre le monde qu'il avoit, ou sinon qu'ils prendroient son Vaisseau aussi. Ce

Capitaine qui eſtoit payé de ſon fret & qui en cherchoit un autre, ne fit point de difficulté, il les fit deſcendre à l'Iſle de la *Terciera*, qui eſt une des *Eſſôres*: (car il faut remarquer qu'en ce temps-là l'Eſpagne avoit guerre contre le Portugal) La premiere choſe que ces pauvres gens firent, fut de demander l'aſſiſtance du Conſul de France, qui leur donna quelque argent pour ſubſiſter, juſqu'à ce qu'ils euſſent trouvé occaſion de pouvoir retourner en leur Païs. De cette maniere *Barthelmi* ſe trouva dans ſa Patrie lors qu'il y penſoit le moins, & il ne voulut pas s'y faire connoître à cauſe qu'il êtoit en mauvais équipage; mais peu aprés il ſe fit faire un habit de quelque argent que ſes Camarades luy avoient prêté, puis alla à la maiſon de ſon Pere, où il trouva d'autres gens qui y demeuroient. Cela l'étonna, il demanda où demeuroit *Don Baltazar*,

de la Cueba : On luy dit qu'il eſtoit mort environ un an aprés ſa femme, & qu'aprés ſa mort on n'avoit point trouvé d'Heritiers , mais que l'Inquiſition s'eſtoit emparée de ſon bien, ſur l'accuſation de certains faux témoins qui avoient rapporté qu'il eſtoit Juif ; & que meſme l'Inquiſition en avoit écrit au Breſil , où on croyoit que ſon fils fut , afin de le faire brûler ou le retenir dans une Priſon perpetuelle , & qu'ainſi il ne pût jamais redemander ſon bien & la reparation de l'affront fait à ſa Famille. Ces nouvelles ſurprirent *Barthelmi* ſi fort, qu'il ne ſe reconnoiſſoit pas. Il ſe pouvoit bien faire que ſon Pere avoit eſté Juif, mais il n'en ſavoit rien. Et ſans perdre de temps, il prit un Acte de ſon Baptiſtaire, & une Atteſtation de ce qu'on luy avoit dit ; aprés quoy , ayant fait toutes les diligences que requeroit cette affaire , il ſe reſolut d'aller en-

demander juſtice à la Cour de Portugal, où le Prince commençoit à gouverner. Ses Camarades avoient freté un petit Bâtiment que le Conſul leur avoit accordé pour les paſſer à la Rochelle, & comme il n'avoit point d'occaſion plus preſte pour avancer ſon voyage (outre l'obligation qu'il leur avoit, de ce qu'ils l'aſſiſtoient d'argent) il ſe diſpoſa de paſſer avec eux, eſperant auſſi de trouver plutoſt un Vaiſſeau à la Rochelle pour paſſer en Portugal, que dans cette Iſle. Ils s'embarquerent donc enſemble, & mirent à la voile. Quand ils furent à la hauteur du *Cap* de *Finis Terræ*, ils rencontrerent un Corſaire d'*Alger* qui les prit, & les y mena Eſclaves. Ce dernier malheur l'affligea plus que les autres, parce qu'il n'avoit point de Parens de qui il pût eſperer d'eſtre racheté. Il fut vendu à un Turc natif d'*Andrinople*, qui eſtoit venu demeurer

en Barbarie à cause qu'il avoit herité d'un sien frere, lequel avoit esté Capitaine d'un Corsaire d'*Alger*. Ce Patron estoit un fort honneste homme, & *Barthelmi* fit si bien, en le servant, qu'il gagna parfaitement son amitié, & fut fait gardien de la maison; on luy donna les clefs de tous les Magasins, & la charge de tous les Esclaves. Ce Turc avoit une fille qui estoit extrémement belle & jeune. Elle cherchoit tous les jours des occasions pour se faire voir à *Barthelmi* à qui elle témoignoit assez d'amitié. Elle laissoit aussi fort souvent tomber quelque chose des galleries de sa chambre, afin qu'il le luy apportât en haut, ne pouvant pour l'heure en faire davantage, parce qu'ils ne s'entendoient pas l'un l'autre. Cela dura prés d'un an de cette maniere, & pendant lequel temps il apprit à parler la langue Barbaresque aussi-bien que ceux du Païs.

Païs. Un jour ſon Patron luy donna ordre de mettre quelques pieces de Draps de ſoyeries à l'air, & comme c'eſtoit ſur le haut de la maiſon qu'il faloit les étendre, il ne manqua pas d'obſerver le commandement de ſon Maître, & de peur qu'on ne dérobât rien il ſe tint continuellement auprés, parce qu'en ce Païs-là les maiſons ſont plates, ſi bien que d'une maiſon on peut paſſer facilement à l'autre ſans eſtre vû. La fille du Patron trouvant cette occaſion favorable, y monta auſſi & luy declara ſon amour, & n'oſant luy refuſer le ſien, il la paya de quelques raiſons, mais toutefois ſans ſatisfaire entierement à ſa demande. Elle luy dit, que s'il ſe vouloit faire Turc il l'épouſeroit, ſon Pere aimant particulierement les Europiens, & n'ayant point d'affection pour les Barbares, quoy qu'ils fuſſent de ſa Religion. Il ne pût neanmoins s'y reſoudre, &

cependant leur amour reciproque qui croiſſoit de jour à autre, les mit enfin hors d'eux-meſme. Le Turc avoit tant de ſoin de ſa fille, qu'il avoit deux femmes eſclaves pour veiller ſur elle, & meſme il gardoit la nuit la clef de la chambre où elle dormoit. Mais elle en avoit fait faire une que *Barthelmi* gardoit auſſi, avec laquelle il venoit toutes les nuits la voir : elle regaloit tous les ſoirs ſes Eſclaves avec de certaines confitures épicées qui les excitoient fort au ſommeil, & ainſi elle les empeſchoit de découvrir ce qui ſe paſſoit. *Barthelmi* eut bien voulu perſuader à cette Belle de ſe faire Chrêtienne, mais cela n'eſtoit pas encore aſſez pour l'aſſurer de ſon amitié, & il en auroit voulu de plus forts témoignages.

Or en ce temps-là le Roy de *France* fit une paix avec le Roy d'*Alger*, & retira tous les Eſclaves

François qui eſtoient en ſon Païs. Il en fut du nombre, & quand il fut libre, ſon Patron luy declara que s'il vouloit ſe faire Turc, il luy donneroit ſa fille en mariage ; mais ſe voyant en liberté, il la refuſa librement, ce qu'il n'auroit pas pû faire quand ſon Maître avoit commandement ſur luy. Cependant ces deux Amans s'aimoient paſſionnément, & pour mettre fin à ſa peine, il ſe reſolut de l'enlever en Terre Chrêtienne, ſi elle vouloit y embraſſer la Religion de Jeſus Chriſt. Elle luy accorda tout ce qu'il voulut, promettant de le ſuivre par tout. Pour bien reüſſir dans l'execution de leur entrepriſe, elle prit autant d'argent qu'il luy fut poſſible avec tous ſes bijoux & pierreries qui eſtoient d'une grande valeur, puis s'en alla hors de la Ville, où ſon Amant l'attendoit avec une Barque & des Eſclaves qu'il avoit achetez. Quand ils fu-

rent environ à moitié chemin du bord où ils vouloient aller, ils apperçurent derriere eux une Chaloupe pleine de Turcs, ce qui leur causa quelque apprehension, qui augmenta extrêmement quand elle y reconnut son Pere. Ils changerent pour lors de dessein, & tâcherent de gagner le premier bord qui se presenta à eux, mais ils furent poursuivis de si prés, que craignant d'estre pris dans leur Barque si ils y demeuroient davantage; *Barthelmi* desirant sauver sa Maîtresse l'embrassa, & voulut sauter sur un Vaisseau qui estoit proche d'eux, mais par malheur le pied luy ayant manqué, ils tomberent tous deux dans la Mer. Il fut repesché par des Matelots, qui luy jetterent aussi-tost une piece de bois laquelle il saisit : mais pour sa Maîtresse qui étoit chargée d'argent, &c. elle coula d'abord au fond, & quelques diligences que l'on fit, on

ne la pût retrouver. Ce malheur luy fut si grand & sensible, qui luy pensa causer la mort, mais considerant qu'il n'y avoit point d'esperance de rendre la vie à une personne qui estoit ensevelie sous les eaux, il songea à sa propre conservation, & tandis que tout le monde estoit dans le trouble & la confusion, il s'échappa subtilement. Cette action pensa rompre le Traité de la Paix : car le Pere de cette fille, qui avoit beaucoup de credit auprés du Roy d'*Alger*, luy en fit ses plaintes, qui firent tant d'effet, que cela l'obligea à en faire parler aussi-tost à Monsieur de Beaufort Amiral de France, qui avoit contracté la Paix avec les Barbares. Il luy demanda, qu'il luy remit entre les mains *Barthelmi*, ou qu'autrement le Traité qu'ils avoient fait seroit nul, puisqu'il l'empeschoit d'enlever aucun Turc, ni aucun Esclave Etranger. Monsieur

de Beaufort eut bien de la peine à l'appaiser ; puis considerant qu'en cette rencontre le salut d'un homme seul pouvoit causer la perte de plusieurs milles, il fit chercher *Barthelmi* par tout où on s'imagina le pouvoir trouver, mais en vain ; & ce Roy à qui la Paix estoit aussi necessaire qu'au Roy de *France*, ne fit plus d'estat de ce petit different peu de temps aprés. Si-bien que Monsieur de Beaufort repassa en France avec sa Flote. Pour *Barthelmi*, êtant ainsi échappé, il ne perdit point de temps aprés sa derniere infortune pour se rendre en Portugal, où il arriva heureusement peu de temps aprés. Mais l'Inquisition, qui a ses espions par tout, fut bien-tost avertie de sa venuë, & connut en suite qu'il poursuivoit en cette Cour ses prétensions à la succession des biens de ses Pere & Mere. Elle employa en cette affaire tout ce qu'il y a de

plus pernicieux dans la chicane, & obtint d'abord un *Delay* de six mois pour instruire & pour répondre; & pendant ce temps on demanda à *Barthelmi* tant d'Attestations, qu'il ne luy eut jamais esté possible de les pouvoir fournir. Il alla chercher les Amis de son Pere, mais ils ne le voulurent point connoître, à cause qu'il avoit esté accusé d'estre Juif, & ils craignoient qu'on ne leur fit la même piece. Cela le mit au desespoir, & manquant en mesme temps d'Amis aussi-bien que d'argent, il tomba dans une si grande necessité, qu'il se resolut de retourner à l'*Amerique*, où il avoit passé une partie de sa jeunesse; & en attendant occasion pour passer en *France*, où il vouloit s'embarquer pour faire ce Voyage, sa misere vint telle, qu'il fut reduit à vivre de la charité d'un Convent, & de coucher pour l'amour de Dieu.

Enfin, tant par assistance que par

industrie, il passa à l'*Amerique*, & y estant arrivé sans argent, il fut obligé de s'engager pour trois ans avec un Habitant de *S. Domingo*. Il trouva des connoissances sur l'Isle de la *Tortuë* qui le delivrerent, & luy avancerent de l'argent pour acheter des armes & ce qu'il avoit besoin. Il en acheta & un *Canot* aussi, puis s'en alla avec dix-huit ou vingt bons garçons comme luy à la Côte de l'Isle de *Cuba*, en la partie Septentrionale, où ils n'eurent pas arrêté long-temps, qu'ils prirent une Barque qui venoit de *S. Christophle* de la *Havana*, Ville Capitale de cette Isle. Elle estoit chargée de Farine, de Sucre, & de quantité de Confitures. Ceci les accommoda fort bien, & ses Camarades ayant reconnu sa generosité, le firent leur Capitaine, & s'en allerent aussi-tost aprés croiser sur l'autre côté de la Côte de la mesme Isle. Si-tost qu'ils y furent

arrivez ils apperçurent un Navire Eſpagnol qui venoit de la Côte de *Caraco*, & faiſoit route pour la *Nouvelle Eſpagne*. *Barthelmi* propoſa à ſes Camarades d'aller attaquer ce Bâtiment, ils en demeurerent d'accord à l'heure meſme, promettant de ſe battre juſqu'au dernier ſoûpir de leur vie. Ce n'eſtoit pas un Vaiſſeau Corſaire, c'eſt pourquoy ils eſperoient de faire un butin conſiderable. Quand ils furent ſous la portée de ſon canon, on les ſalüa d'importance; mais ces nouveaux Pirates eſtoient tous couchez de leur long ſur le Tillac de la Barque, & il n'y avoit que celuy qui gouvernoit qu'on pouvoit voir. Dés que la décharge fut faite ils l'accrocherent & monterent dans leur bord, & ſe battirent ſi bien qu'ils emporterent la victoire, & ſe rendirent Maiſtres de ce Vaiſſeau, ſur lequel il y avoit cinquante-cinq Eſpagnols, tant Paſ-

ſagers que Matelots, dont la plus grande partie eſtoient ou morts ou bleſſez. Ils donnerent leur Barque avec quelques vivres & de l'eau douce aux Eſpagnols qui eſtoient en êtat de pouvoir gagner le premier Port, puis ſe mirent à viſiter le Bâtiment, qu'ils trouverent chargé de *Cacao*, qui eſt une ſemence dont on fait le *Chocolate*, preſentement aſſez connuë dans l'Europe. Outre cela il y avoit plus de cinquante mille *Piaſtres* en argent monnoyé, ſans les autres Marchandiſes. Il y avoit déja deux ou trois jours qu'ils ſe réjoüiſſoient de leur bonne fortune, quand une tempeſte extraordinaire s'éleva qui les jetta ſur la Côte de *Campeſche*, où ils furent contraints de jetter l'ancre en attendant le beau temps, ils s'occuperent à recoudre leurs voiles, à raccommoder leurs cordages & maſts rompus qui leur donnerent beaucoup de peine, & à reparer les

autres dommages qu'avoit fait à leur Bâtiment cette tempeſte pendant trois jours conſecutifs.

Chacun d'eux ayant fait ſon devoir, ils mirent à la voile pour le premier Port de ſeureté. Mais comme les hommes ne ſont pas plus certains de ce qui leur doit arriver, que l'oiſeau qui eſt ſur la branche l'eſt de ſa vie. Luy & ſes Camarades ſongeoient bien peu à ce qui leur devoit arriver peu de temps aprés : car le meſme jour qu'ils avoient mis à la voile, ils ſe rencontrerent entre trois Vaiſſeaux, qui aprés leur avoir donné la chaſſe, les prirent, & les menerent à *S. François de Campeſche*, Ville Maritime dans le Golfe de la *Nouvelle Eſpagne*. Ces trois Vaiſſeaux eſtoient Eſpagnols, & dés qu'ils furent arrivez, il vint quelques Marchands à leur bord, ſoit pour apprendre des nouvelles, ou pour acheter quelques Marchandi-

ſes ; & un d'eux ayant reconnu *Barthelmi* , de qui il avoit eſté pris & mal-traité autrefois , il courut au plus vite porter ſes plaintes contre luy au Gouverneur de la Ville , & conclut que c'eſtoit un Corſaire qui ne donnoit jamais de quartier aux Eſpagnols, deſquels il ſembloit avoir juré la deſtruction , (en effet il les haïſſoit mortellement.) Le Gouverneur de *Campeſche* le fit auſſi-toſt venir , puis , aprés l'avoir interrogé , il le renvoya à bord , & le meſme jour fit planter un gibet pour le faire pendre , quoy que le Capitaine qui l'avoit pris s'y oppoſât , diſant que c'eſtoit ſon priſonnier , & qu'en pareille rencontre d'autres luy en feroient la meſme choſe. Le Gouverneur voyant que ce Capitaine (qui eſtoit un Biſcain) eſtoit porté pour luy , il le fit mettre en priſon luy-meſme , juſqu'à ce qu'il fut executé. Mais il n'eſtoit pas ſi bien retenu,

qu'il ne trouvât l'occasion de faire savoir à *Barthelmi* que son execution n'estoit differée que jusqu'au lendemain, & qu'il tâchât s'il pouvoit de trouver les moyens de se sauver. Personne ne savoit ceci, & même on ne leur avoit pas enchargé de prendre mieux garde à *Barthelmi* qu'auparavant. Environ sur la minuit il se vit seul avec la sentinelle qui le gardoit, il se pleignit d'avoir un grand mal de ventre, & comme la sentinelle avoit toûjours accoûtumé de l'élargir pour aller à la chambre secrette, il n'en fit aucune difficulté quand il le luy demanda, mais il le conduisit jusques dans l'éperon du Navire, où se voyant empesché d'accomplir son dessein par cet homme, il se resolut à tout perdre. Il tira son coûteau & le luy poussa jusqu'au manche dans le cœur, & le frappa de sorte qu'il le tua du premier coup, sans qu'il fit le moindre

cri : voyant que ceci avoit bien reüſſi, il le jetta doucement à l'eau, & prit deux gerres qui eſtoient là proche, les boucha bien, les attacha enſemble, & ſe mit auſſi à l'eau, nageant vers la terre où il arriva demy noyé. Neanmoins il avoit grand courage, il mit ſon doigt à ſa bouche & vomit toute l'eau ſalée qu'il avoit beuë. Et ſe trouvant beaucoup mieux, il prit le chemin du port Royal le long du rivage, où il marcha bien douze lieuës ſans mettre pied à terre, ſur les racines d'une certaine ſorte d'arbres qui les pouſſent hors de la terre & preſque ſemblables aux branches d'enhaut, & il eſt impoſſible de marcher par deſſous, tant elles ſont preſſées & entre-lacées les unes dans les autres. Les Eſpagnols appellent les places où ſont ces arbres *Mauglares*. Enfin le pauvre *Barthelmi* eut toutes les peines du monde de ſe retirer de ce méchant

passage. Il devint foible de la faim & de la soif qui luy estoit le plus grand tourment qu'il enduroit, & fut contraint de boire l'espace de plusieurs jours son urine. A la fin il trouva un chemin qui le mena sur une grande ance de sable, où il y avoit une petite source d'eau douce qui descendoit d'une Montagne; il en but jusqu'à ce qu'il eut rassasié sa soif, & elle luy sembla meilleure que le plus excellent vin qu'il eut bû de sa vie. Enfin il poursuivit son chemin jusqu'à une grande Riviere qu'il devoit passer, & il n'avoit point de machine pour cet effet. Elle estoit pleine de Crocodiles, qui luy donnerent de la frayeur, il demeura là un jour pour resoudre de quelle maniere il la traverseroit, & ce qui luy faisoit le plus apprehender estoit, qu'il ne savoit point nager; mais comme la necessité est la mere de tous les arts, elle luy enseigna aussi un moyen

pour se retirer de la peine où il êtoit. Il s'avisa de prendre de l'écorce d'un arbre qui croît au bord de la Mer (qu'on appelle en ce Païs-là *Mahau*) dequoy il enveloppa ses bras, ses cuisses & ses jambes, & lia par dessus tout cela de certains morceaux de bois pourry que la Mer avoit jettez au rivage, & qui luy servirent à nager au lieu de liege; estant ainsi accoûtré il se saisit d'un vieil arbre pourry qui estoit fort sec pour avoir esté long-temps au soleil, il le roula dans l'eau & y entra aussi, se mettant au hazard d'estre devoré par les Crocodiles qui estoient en abondance en ce lieu-là: neanmoins il passa la Riviere sans estre endommagé. Il avoit un bâton qu'il tenoit en sa main, & battoit sans cesse dans l'eau, comme on fait d'un espadon dont on se sert pour épouventer les Crocodiles. Quand il fut passé cette Riviere, il fut en peu de jours au

lieu où il vouloit aller, où il trouva ſept ou huit de ſes Camarades, c'eſt à dire Corſaire comme luy, qui avoient perdu leur Navire en cette Côte, & ne leur eſtoit reſté qu'un *Canot* avec lequel ils vouloient tâcher de ſe rendre à la *Jeomayque*. Ayant trouvé cette occaſion il fut bien-aiſe; il leur demanda s'ils vouloient riſquer leur vie où il riſqueroit la ſienne, ils luy répondirent que ouy. Il leur propoſa de s'embarquer ſur le champ, diſant qu'il y avoit un Navire devant *Campeſche* qui eſtoit fort facile d'enlever. Auſſi-toſt cette parole oüye chacun témoignant ne demander pas mieux que d'executer la propoſition qu'il leur faiſoit, ils ſauterent tous dans le *Canot* avec luy, & ſe mirent à nager le long de la Côte pendant la nuit, afin de n'être vûs d'aucun Bâtiment. Huit jours s'eſtoient déja paſſez dans cette Navigation, quand ils commencerent à

voir la Ville, & n'avoient encore esté vûs de personne. *Barthelmi* qui les conduisoit leur montra le Vaisseau dont il estoit question, les instruisant du moyen de s'en emparer, viron sur la minuit, ils luy promirent de suivre son avis en gens de cœur. L'heure estant venuë de mettre leur entreprise à execution, ils aborderent le Navire, & en moins de demie heure s'en rendirent les Maîtres, & en suite ayant coupé les cables, ils mirent à la voile faisant route pour aller à l'Isle de la *Jeomayque*.

Mais il semble que le destin ne leur estoit pas favorable : car arrivant à l'Isle du *Pin* pour y prendre de l'eau, ils furent attaquez d'une tempeste qui leur fit perdre leur Navire. Dans ce malheur ils furent obligez d'avoir recours à leur *Canot*, dans lequel ils se sauverent, & furent avec dans les Isles qui sont au Midy de l'Isle de *Cuba*, où ils trou-

verent un Corsaire Anglois qui se disposoit à partir pour aller au rendez-vous, que *Morgan* General des Corsaires de l'Isle de la *Jeomayque*, avoit donné pour assembler une Flote, avec laquelle il avoit dessein de faire une descente en Terre-ferme. *Barthelmi* & ses Camarades se resolurent d'y aller aussi, & prirent party dessus ce Vaisseau. Le vent leur fut favorable, & ils eurent bien-tost joint la Flote de *Morgan*. Si-tost qu'ils y furent arrivez, il alla saluër ce Capitaine duquel il fut tres-bien reçû, & mesme il luy promit que si on prenoit quelque Vaisseau il le luy donneroit. Il le retint cependant sur son Navire, en attendant l'occasion de voir des preuves de sa valeur, de laquelle il n'eut pas sujet de douter bien-tost aprés, parce qu'il se comporta si genereusement aux attaques & à la prise d'un nombre infini de Places, qu'il devint le sujet de l'ad-

miration non ſeulement de *Morgan*, mais auſſi de toute ſa Flote, ſe montrant toûjours le premier au plus grand feu.

Le Corſaire ayant deſcendu en Terre-ferme, avoit pris le Fort qui eſt ſur la Riviere de *Chagre*, (qui eſt une des clefs de la Mer du Zur) & ſon entrepriſe eſtoit ſur la Ville de *Panama*, comme en effet il la prit en ſuite; mais *Barthelmi* ne pût pas ſe trouver à cette priſe à cauſe du mal-heur qui luy eſtoit arrivé, qui eſtoit, qu'en voulant pourſuivre, luy troiſiéme, le Roy ou Capitaine des Indiens, une embuſcade de ces peuples qui eſtoient poſtez dans un endroit auprés duquel ils paſſoient, tua ſes deux Camarades, & luy il fut bleſſé d'un coup de flêche qui luy avoit entré dans l'aine & venoit rendre par derniere la hanche; il avoit perdu beaucoup de ſang par cette playe, & eſtoit ſi foible qu'il ne

pouvoit marcher : enfin il voyoit bien qu'il ne pouvoit pas échapper la mort, si dans cette extrémité son courage & son genie ne l'eussent assisté. Elle luy estoit assurée du côté des Espagnols, desquels il n'avoit aucun quartier à esperer, si son malheur eut voulu qu'ils l'eussent trouvé dans l'estat où il estoit; mais en changeant ses habits, ou en s'en dépoüillant tout à fait, il avoit quelque sujet d'esperer de les pouvoir tromper. Il y avoit auprés de luy quelques corps morts des Indiens, & voulant profiter de cet heureux moment où il estoit seul, il ramassa toutes ses forces, & avec l'esperance de reüssir, il eut encore assez de vigueur pour dépoüiller un de ces cadavres, duquel les habits estoient à l'Espagnole; il s'en vêtit en suite, puis ayant caché ceux dont auparavant il estoit couvert, il se traîna le mieux qu'il luy fut possible jusqu'à un lieu d'où

il apperçût quelques ſoldats Eſpagnols. Et comme il parloit bien leur langue, il jugea qu'il vaudroit mieux pour luy de les appeller & demeurer là, que d'attendre qu'ils vinſſent d'eux-meſmes a luy : outre qu'il parloit bon Eſpagnol, ſa phiſionomie ne démentoit pas ce que ſes habits le faiſoient paroître, ce qui ne l'aſſuroit pas peu. Il les appella donc pour le ſecourir, & auſſi-toſt qu'ils l'eurent entendu, ils accoururent à luy ; il n'y en eut pas un d'eux qui ne le prit pour un pauvre ſoldat bleſſé par les Corſaires, & dans cette erreur ils l'emmenerent, ou plutoſt le porterent dans une maiſon où il fut bien penſé & alimenté. Ils l'interrogerent ſur le combat & de tout ce qui s'y eſtoit paſſé de plus remarquable, dequoy ils furent tres-bien inſtruits, puis qu'il en avoit eſté un des principaux témoins.

Si-toſt qu'il eut un peu repris ſes

forces, & qu'il vit que sa playe guerissoit, il songea à s'en aller chercher les autres Corsaires, mais neanmoins il ne se sentoit pas assez fort pour faire ce chemin à pied. Il crut qu'une Mule qui estoit dans la maison où il demeuroit luy pouroit beaucoup servir pour se sauver, c'est ce qui lui fit prendre la resolution de l'emmener à la premiere occasion favorable, laquelle s'estant presentée peu de temps aprés, il monta dessus & prit le chemin de *Panama*, où il avoit appris que *Morgan* avoit eu de l'avantage. A son arrivée il reçût les embrassades de tous ses Camarades & de *Morgan* mesme qui fut ravi de le revoir, l'ayant crû jusqu'alors mort ou prisonnier des Espagnols. Il le fit penser pour achever de guerir sa blessure, qui n'estoit pas encore bien refermée, & le fit si bien soigner, que peu de jours aprés il fut entierement gueri.

Cependant le Corsaire retourna à la Mer du Nord, où il luy presenta son Vaisseau : mais il le refusa avec civilité, & le remercia de toutes les graces qu'il avoit receuës de luy. Et ayant dessein de revoir encore une fois son Païs , il prit congé de ce Capitaine , voulant profiter de l'occasion d'un Bastiment François qui faisoit voile pour l'Isle de la *Tortuë*, où il esperoit s'embarquer pour passer en France, & de là en son Païs.

Ce Bastiment quitta la Flote de *Morgan*, & voulut traverser à l'Isle de *Cuba*, où estant arrivé il moüilla l'ancre en une Isle qui est proche de la grande Isle, que l'on nomme l'Isle de *Pin de Cuba*. Ce Vaisseau venoit là pour se rafraîchir & prendre quelques vivres , c'est à dire , de la viande de bœuf qu'on tuë à la chasse , auquel exercice *Barthelmi* avoit autrefois beaucoup pris de

plaisir

plaiſir & s'eſtoit rendu bon Chaſ-ſeur.

Un jour il voulut aller à la chaſſe ſeul, avec un Eſclave qu'il avoit; pour cet effet il partit le matin au le-ver de l'Aurore, dans l'eſperance de faire bonne chaſſe, & de ne point retourner que chargez de bon Gi-bier : mais environ le midy, les autres Chaſſeurs eſtant de retour & ne le voyant point, luy qui avoit coûtume de ſe rendre des premiers, & d'eſtre le plus chargé de chaſſe, ils commen-cerent à apprehender qu'il ne luy fut arrivé quelque accident. Ils furent dans cette inquietude juſqu'au ſoir, que l'Eſclave leur vint apprendre, tout affligé, qu'un Crocodile avoit preſque déchiré ſon Maître, qui êtoit demeuré plus que demi-mort à un tel endroit. A cette triſte nouvelle, ils coururent au lieu où cet Eſclave avoit dit qu'il eſtoit, & l'y trouve-rent dans l'eſtat le plus déplorable

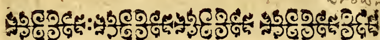
du monde, & eſtoit méconnoiſſable. Ce Crocodile luy avoit déchiré une jambe entierement, ſes parties naturelles eſtoient preſque emportées, & le reſte de ſon corps n'eſtoit guere moins mal traité. On l'apporta en diligence dans le Vaiſſeau, & un Chirurgien luy mit le premier appareil ſur toutes ſes playes : cette nuit-là il eut une grande fiévre. Le lendemain le Chirurgien ayant levé l'appareil, trouva la jambe toute gangrenée ; & ſans attendre plus long-temps, il la taillada, & la guerit dans trois ſemaines.

Toutes ſes playes eſtoient preſque gueries & bien fermées, & luy-meſme ſe croyoit déja garanti, lors qu'une nuit il commença à crier qu'il ſentoit une grande douleur à la jambe. On courut appeller le Chirurgien, qui vint le viſiter à l'inſtant, & ne trouvant rien à redire à l'eſtat de cette jambe, attribua cette

douleur à une crampe qui se passeroit d'elle-mesme comme elle estoit venuë. Mais on fut bien surpris vingt-quatre heures aprés, quand on le trouva mort, & son corps devenu en un moment noir comme de l'ancre.

Voila comment le destin de *Barthelmi* le tira des delices où il estoit né, pour luy faire passer une vie pleine de peines & de travaux.

FIN.



Extrait du Privilege de la Cour de Parlement.

IL eſt permis à FRANÇOIS VAULTIER le jeune, Imprimeur & Marchand Libraire en cette Ville de Roüen, d'imprimer, vendre & diſtribuër un Livre intitulé, *Nouvelles de l'Amerique* ou *le Mercure Ameriquain*, pendant le temps de ſix ans; défenſes ſont faites à tous Marchands Imprimeurs & Libraires de cette Province de l'imprimer pendant ledit temps, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, cinq cens livres d'amende, dépens, dommages & intereſts envers ledit VAULTIER, ainſi qu'il eſt plus au long porté par ledit Privilege. Fait à Roüen ce quatriéme jour d'Aouſt 1678.

Signé, VALLE'E.

Lécheur de
Canin
R



